



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

135^e DE LIGNE



HISTORIQUE

DU

RÉGIMENT

D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS

PAR

HENRI DESCOINGS

LIEUTENANT AU CORPS



ANGERS

GERMAIN ET G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

10, RUE DU CORNET ET RUE SAINT-LAUD

1891

A Monsieur Rogot de Beauvoir
l'assurance de profonde sympathie
et d'affectionnement.
H. Desormes

HISTORIQUE

DU

135^e RÉGIMENT DE LIGNE

Plus près de nous, le 3 juin 1872, le général de Cissey, ministre de la guerre, reprenant l'idée de son illustre prédécesseur, écrivait : On a proclamé que tous les peuples qui ont une légende périssent par cette légende. Au moins contestable au point de vue de l'histoire des nations, cette thèse est absolument contraire à la vérité en ce qui concerne le régiment, cette grande famille militaire dont les membres sont solidaires des gloires, des dévouements et des sacrifices de ceux qui les ont précédés sous le drapeau. Il faut que nos jeunes soldats apprennent, en y entrant, que cette famille a eu un passé souvent glorieux, que dans nos plus grands malheurs, au milieu de nos plus affreux revers, elle s'est toujours montrée dévouée au pays, fidèle à ses devoirs, à la hauteur des dures épreuves que nous a envoyées la Providence. Le simple récit de ce qu'ont fait leurs devanciers leur fournira de justes motifs d'émulation et de profitables enseignements et leur inspirera le désir d'imiter ceux qui, avant eux, ont bien mérité de la Patrie.

Ces lignes indiquent le but des pages qui vont suivre.

HISTORIQUE

DU

135^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

INTRODUCTION

COUP-D'ŒIL SUR LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA MONARCHIE

FÉODALITÉ. — LOUIS-LE-GROS. — CROISADES. — CHARLES V

Nos premiers rois levaient des troupes au moment du besoin, soit qu'il s'agit de combattre la révolte de quelque grand feudataire, soit qu'il fallût résister à l'ennemi du dehors. Encore ces troupes une fois sur pied étaient bien peu dans la main du prince, dont l'autorité sur les grands vassaux de la couronne était plus nominale que réelle.

A cette époque, les institutions militaires étaient étroitement liées à l'organisation du régime féodal qui laissait, en fait, au possesseur du fief un pouvoir presque discrétionnaire sur le choix et le nombre des hommes

qu'il amènerait à son suzerain, quand d'ailleurs, ne se sentant pas la hardiesse ou la force d'entrer en lutte ouverte avec lui, il voulait bien répondre à son appel et marcher sous ses ordres. Pour trouver chez les hauts et puissants barons, rivaux plus que serviteurs de la royauté, une abdication au moins momentanée de leurs prétentions personnelles et un dévouement vraiment patriotique à l'intérêt national, il faut arriver jusqu'à la coalition de 1214 que Philippe-Auguste brisa à Bouvines, avec le concours de toutes les forces vives du pays.

Le XII^e siècle vit apparaître dans les armées royales un élément nouveau. Politique avisé, Louis le Gros avait fini par trouver le moyen le plus sûr d'affaiblir la féodalité, qui était un danger permanent pour le souverain dont il voulait assurer la prépondérance. Il avait affranchi un certain nombre de Communes, avec la pensée d'étendre peu à peu à d'autres la même faveur. C'était se créer des alliés intéressés au triomphe de sa cause et mettre du même coup ses adversaires dans un état d'infériorité sensible, en leur enlevant des ressources précieuses en hommes et en argent. Les Communes jalouses de leurs nouveaux privilèges, mais trop faibles pour les défendre seules, étaient naturellement disposées à s'appuyer sur le prince qui d'ailleurs, en les émancipant, avait acquis quelque droit à leur reconnaissance. D'après les Chartes qui leur avaient été octroyées, elles étaient autorisées à lever un corps de troupes, mais sous la réserve qu'il ne marcherait que sur l'ordre du roi. Ces troupes, composées d'archers et d'arbalétriers, empruntant leur nom à leur origine même, s'appelèrent Milices des Communes et jouèrent en plusieurs circonstances un rôle important dans notre histoire. Cette institution aurait pu devenir le premier noyau d'une armée

permanente, si on avait développé, d'après un plan suivi, l'idée qu'elle contenait en germe. Mais dédaignées par les hommes d'armes, délaissées peu à peu par les rois à qui des circonstances nouvelles suggéraient d'autres expédients, les Milices des Communes finirent par être supprimées et ne figurèrent plus dans les armées françaises.

Durant la période des Croisades, les souverains et les seigneurs, voyant que leurs vassaux et tenanciers réunis ne leur fournissaient pas des armées assez nombreuses pour refouler les hordes musulmanes qui envahissaient la terre-sainte, rassemblaient de tous côtés et entraînaient à leur suite des bandes d'aventuriers de tous pays, connus sous le nom de routiers, cotteraux et brabançons. Revenues des pays d'outre-mer, ces bandes se répandirent à travers l'Europe, allant de royaume en royaume, en quête de batailles et vendant leurs services au plus offrant. Pour ces aventuriers, la guerre passée en habitude était un besoin ; ils en faisaient métier et en vivaient, braves soldats d'ailleurs, se battant bien, tant qu'ils étaient bien payés, mais prompts à la mutinerie et dont la douteuse fidélité était souvent à la merci d'un caprice ou d'une surenchère. Les rois se disputaient ces rudes batailleurs qui leur fournissaient sur le champ des troupes aguerries et assuraient souvent la victoire au parti qu'ils embrassaient. Mais après avoir été un secours, ces bandes devinrent un embarras. Une fois terminée l'expédition pour laquelle elles avaient été enrôlées, décimées par la guerre, mais gardant leur organisation, elles séjournèrent quelquefois assez longtemps dans la contrée où elles avaient combattu. Là, n'ayant plus de solde régulière, elles vivaient de brigandage, pillant le lendemain les populations qu'elles

avaient défendues la veille, rançonnant et maltraitant les habitants, vrai fléau des pays où elles s'établissaient. Aussi, après les avoir exploitées, les rois cherchaient-ils à s'en débarrasser. Charles V y réussit avec la prudence et l'habileté qui lui ont valu le surnom de Sage. Il s'entendit avec Duguesclin mandé en Espagne par Henri de Transtamare, qui sollicitait son appui contre Don Pedro de Castille. L'illustre capitaine usa du prestige de son nom pour décider les Grandes-Compagnies à le suivre dans son expédition, en forma un corps de 30,000 hommes, les emmena avec lui au-delà des Pyrénées et remplit heureusement sa double mission. Battu d'abord à Navarette, mais vainqueur l'année suivante à Montiel, il mit la couronne sur la tête de Henri de Transtamare et débarrassa le roi de France des Grandes-Compagnies qui, fort réduites en nombre par une rude campagne, restèrent en Espagne et, à partir de cette époque, ne firent plus parler d'elles.

ARMÉES PERMANENTES

CHARLES VII. — LOUIS XI. — LOUIS XII. — FRANÇOIS I^{er}

Nous arrivons ainsi, à travers de longs siècles remplis de batailles livrées par des armées sans mode de recrutement fixe et sans constitution régulière, au règne de Charles VII, dit le Victorieux. Les débuts n'en furent pas heureux. On vit continuer en s'aggravant les désastres qui avaient marqué la fin du règne précédent. Après les déroutes de Cravant et de Verneuil, il ne restait plus d'armée française sur pied et toute résistance semblait être devenue impossible. C'est alors que surgit l'héroïne qui a immortalisé le nom de Jeanne d'Arc. On sait com-

ment elle tint la promesse qu'elle avait faite de conduire le dauphin de Chinon à Reims à travers les armées anglaises, et comment, grâce à elle, le petit roi de Bourges devint roi de France. Nous n'avons point à la suivre dans les péripéties tour à tour triomphantes et douloureuses de sa glorieuse et courte carrière. Laissant de côté le récit de cette merveilleuse épopée, nous nous renfermons dans les limites de notre sujet.

Charles VII était remonté, contre toute espérance, sur le trône de ses ancêtres ; la leçon des événements ne fut pas perdue pour lui. Considérant que l'existence intermittente de ces armées dissoutes à la fin d'une campagne pour être reconstituées sur de nouveaux frais au commencement d'une autre, était pour le souverain une cause perpétuelle de graves embarras et quelquefois de dangereux mécomptes, ayant senti par lui-même le besoin d'avoir sous la main une force toujours prête à défendre le pays contre des ennemis toujours disposés à l'attaquer, il songea à se créer une armée permanente. Il est à croire que, sous le coup des mêmes préoccupations, quelques-uns de ses prédécesseurs en avaient eu le désir ; lui seul procéda à l'exécution. L'idée vaguement conçue peut-être auparavant prit corps dans son esprit. Il posa le principe. Ses successeurs en modifièrent souvent l'application, mais sans l'abandonner jamais. Voilà pourquoi le règne de Charles VII est une époque mémorable dans l'histoire de nos institutions militaires, époque à laquelle il faut remonter quand on veut préciser le point d'où elles sont parties pour arriver, par des perfectionnements successifs à travers les siècles, au point où elles sont aujourd'hui.

Toutefois, la création de ce premier noyau d'armée permanente ne se fit pas sans provoquer des résistances.

Les États-Généraux avaient voté, en 1439, une taille pour la solde de la gendarmerie. Le roi, par une ordonnance de la même année, se réserva le droit de désigner les capitaines royaux, et de déterminer le nombre de leurs soldats. En outre, il assigna aux capitaines des garnisons fixes, avec défense de s'en éloigner. Ces mesures soulevèrent des mécontentements qui, fomentés par l'ambition turbulente de quelques seigneurs auxquels Louis XI, encore dauphin, prêtait un appui trop peu dissimulé, servirent de prétexte à la fameuse révolte connue dans nos annales sous le nom de Praguerie.

L'entreprise mal conduite échoua misérablement au bout de six mois.

L'insurrection vaincue, Charles VII put reprendre sans entraves l'exécution de ses desseins. Il s'occupa d'abord de la cavalerie. Il forma 15 compagnies dites d'ordonnance de cent lances chacune. Ces compagnies furent réparties par petits groupes dans les garnisons de l'intérieur et dans les places frontières où elles furent l'objet d'inspections périodiques. Un peu plus tard, en 1448, il porta son attention sur l'infanterie. Il abolit définitivement les Milices des Communes et décréta la formation d'un corps de Francs-Archers. Puis, complétant son œuvre, il donna une organisation régulière à l'artillerie qui reçut en même temps des perfectionnements assez importants pour l'époque : le matériel fut amélioré, la poudre mieux fabriquée, les pièces rendues plus maniables, et les boulets de fer substitués aux boulets de pierres ; enfin, pour donner à cette arme une physionomie plus spéciale, les compagnies de canonniers formées dans les villes pour le service des pièces revêtirent un uniforme. Désormais les lignes principales sont arrêtées, le noyau est formé, il ne restera plus qu'à

le développer. Ce sera l'ouvrage du temps, travaillant d'après un dessein défini, avec des éléments qui ne subiront plus que des modifications accidentelles. Cavalerie, infanterie, artillerie, trois parties distinctes, mais formant un seul tout par le lien étroit qui les unit et le mutuel appui qu'elles se prêtent, voilà ce qui fait encore aujourd'hui le fond et la force des armées modernes.

En quatre ans, cette première armée permanente créée par Charles VII reprit une à une aux Anglais toutes les places de la Normandie et de la Guyenne, les battit en rase campagne à Formigny et à Castillon et termina la guerre de cent ans à l'avantage de la France.

En montant sur le trône, Louis XI prit l'armée telle que l'avait constituée son père. Mais après la bataille de Montlhéry, où ils ne s'étaient pas montrés à leur honneur, il modifia l'organisation des Francs-Archers. Le corps, composé de 16,000 hommes, fut partagé en quatre bandes de 4,000 hommes chacune, comprenant huit compagnies. Ces nouvelles bandes ne se conduisirent pas mieux que leurs devancières et en 1479, après la bataille de Guinegate dont ils avaient causé la perte, Louis XI se décida à licencier les Francs-Archers. Pour les remplacer, il traita avec les Suisses et entretint sur pied 6,000 hommes de cette nation fournis par les cantons de Berne, Lucerne, Zurich et Fribourg. Il porta l'effectif du nouveau corps à un chiffre égal à l'ancien, en faisant lever par enrôlement 10,000 hommes, parmi lesquels se retrouvèrent un assez grand nombre d'anciens Francs-Archers. Cette infanterie fut organisée sous le nom de bandes françaises ou de Picardie, parce que ces troupes furent réparties entre les places du nord de la France.

Charles VIII, qui se lança dès le début de son règne

dans son aventurcuse expédition d'Italie, ne vécut pas assez longtemps pour se signaler par des réformes ou des innovations militaires. Mais son successeur, Louis XII, eut, dans la constitution de l'armée, une part d'action que nous devons faire ressortir. Il poussa la noblesse à délaisser ses chevaux bardés de fer, mais désormais impuissants contre les armes à feu, pour entrer dans l'infanterie et amena ainsi deux résultats importants. Il releva la dignité de l'infanterie par l'adjonction des gentilshommes qui lui apportaient le prestige de leur nom et d'un passé glorieux et il hâta le changement profond qui s'est opéré peu à peu dans la composition d'abord, puis dans le rôle de la cavalerie, si différent depuis de ce qu'il était au moyen âge. Bayard fut un des premiers à entrer dans les vues du roi et, donnant un exemple qui, venu de lui, ne pouvait pas rester sans influence sur ses compagnons d'armes, il prit le commandement d'une des nouvelles troupes formées sous le nom de bandes du Piémont.

Quant à François I^{er}, il avait trop grand besoin de soldats dans sa lutte contre Charles-Quint, pour négliger son armée. Toujours à la recherche des moyens de renforcer ou de reconstituer des troupes trop souvent défaites par son redoutable adversaire, il tira de l'oubli les Ordonnances édictées par Charles VII en 1448. Chaque province (il y en avait six, Picardie, Champagne, Dauphiné, Bretagne, Guyenne et Languedoc) dut mettre sur pied une légion de 6,000 Francs-Archers, et chacune de ces légions commandée par un colonel, titre nouveau dans l'armée, comprenait six bandes ou sections. Mais la formation de ces corps ne fut jamais complète. Les légions appelées à marcher montrèrent une indiscipline et un manque de courage qui forcèrent le roi à ne pas

pousser plus loin un essai dont les premiers résultats avaient si mal répondu à ses espérances. Il augmenta seulement l'effectif des vieilles bandes de Picardie et du Piémont, qui fut porté à 24,000 hommes.

RÉGIMENTS

HENRI II. — HENRI IV. — LOUIS XIII. — LOUIS XIV. — LOUIS XV
RÉGIMENTS QUI ONT TENU LE 135^e RANG

Vers la fin de son règne, Henri II reprit, en la modifiant, la tentative avortée sous François I^{er}. Sur le conseil de Montluc et à l'exemple des Espagnols, il réunit plusieurs bandes en légions, sous un chef unique. Cette institution mérite une attention particulière. Elle n'a pas, comme beaucoup d'autres, le caractère d'un expédient transitoire. Elle doit être considérée comme l'origine de nos régiments ; si bien même que ce nom de régiment est déjà consacré sous Charles IX pour désigner les troupes ainsi groupées, avec l'organisation que Henri II leur avait donnée. C'est la création d'un type à peu près fixe désormais, qui ne subit une éclipse momentanée à l'époque de la Révolution, que pour reparaître bientôt avec ses éléments essentiels et son ancien nom.

Dans le principe, on ne maintient d'une manière permanente que les régiments formés avec les débris des vieilles bandes. Ils portaient les noms de Picardie, Champagne et Piémont. Mais on ne tarda pas à sortir de ce cadre trop étroit et, selon le besoin des temps, le nombre des régiments fut augmenté avec des recrues d'une autre origine. A la mort de Henri IV, il était déjà considérablement accru avec une armée forte de

50,000 hommes d'infanterie française et étrangère. En 1635, au moment où la France prend dans la guerre de trente ans la place de la Suède qui se retire de la lutte, il s'élevait à 50 (22 français et 28 étrangers), distribués entre quatre armées formant ensemble un total de 120,000 hommes. A la fin du règne de Louis XIII, il montait à 139.

Les régiments portaient le nom du roi, de la reine, d'une province ou de leur commandant. Ils avaient un numéro d'ordre. Dans l'état de guerre de 1658, sous Louis XIV, le numéro 135 est occupé par Riberpré II. Ce régiment, levé le 4 décembre 1658 par Charles de Moy, marquis de Riberpré, pour tenir garnison à Ham, fut licencié le 12 décembre 1659.

Toutefois, le numéro des régiments de l'ancienne monarchie n'avait pas la signification qu'il a maintenant. Il n'était pas comme aujourd'hui la caractéristique d'un régiment. C'était un chiffre et non pas un nom. Il indiquait le rang qu'occupait un régiment dans l'ordre numérique, il ne désignait pas une personnalité. Aussi, à cette époque d'organisation instable et de réformes fréquentes, le numéro variait sans cesse, parce que, pour ne pas laisser de vides dans la série des nombres, le régiment qui subsistait prenait le rang de celui qu'on avait licencié.

D'un autre côté, le pas des régiments entre eux n'avait jamais été officiellement réglé. On suivait l'ordre d'ancienneté. Mais cet ordre était souvent difficile à connaître d'une manière certaine parmi ces corps soumis à des remaniements perpétuels, tour à tour créés, licenciés, reconstitués, déversés les uns dans les autres et formés ainsi parfois d'un mélange, en quantité variable, de vieilles troupes et de plus jeunes soldats. En un temps

où le droit de choisir ses quartiers et de monter le premier à l'assaut appartenait au plus vieux régiment, cette lacune dans les Ordonnances avait bien des fois amené les contestations les plus graves et les plus dangereuses pour le succès des opérations. Deux Ordonnances des 19 et 28 février 1666, complétées par le règlement du 26 mars 1670, mirent fin à cet état de choses en levant toute incertitude.

En 1688, lorsque se forma contre la France la ligue d'Augsbourg, l'infanterie comptait 115 régiments à 1, 2 et 3 bataillons. Mais après la prise de Philipsbourg, la coalition étrangère devenant plus menaçante que jamais, on fut contraint d'avoir recours à une mesure extraordinaire : les Milices furent appelées au service actif, par une Ordonnance du 29 novembre 1688. Cette levée produisit 100 régiments à un seul bataillon, successivement mis sur pied pour la défense des places et des côtes, puis vers la fin de la guerre, envoyés aux armées pour renforcer l'armée régulière, considérablement affaiblie par une campagne meurtrière et, à la paix de Riswick, les hommes qui les composaient, au lieu d'être renvoyés dans leurs foyers, furent incorporés dans les troupes permanentes.

Le 1^{er} janvier 1698, l'infanterie comptait 252 régiments, en y comprenant les Milices. Les réformes de cette même année en réduisirent le nombre à 142 ; mais en janvier 1702, pendant la guerre de succession d'Espagne, Louis XIV ordonna la création de 100 nouveaux régiments à un bataillon.

Sur le contrôle de 1714, le 135^e rang est tenu par le régiment Dorington, créé en 1692. C'était l'ancien régiment des Gardes de Jacques II, roi d'Angleterre, amené en France en 1692, par le colonel Dorington.

Des 234 régiments dont le rang et la dénomination sont portés au contrôle de 1714, deux faisaient partie de la maison du roi, 4 étaient de la création de Henri II, 7 avaient été créés sous Henri IV, 19 sous Louis XIII et 222 par Louis XIV. De ces 222 derniers, 88 seulement furent conservés sur pied, lesquels réunis aux 30 de création antérieure donnèrent 118 régiments, non compris les 2 de la maison du roi (Gardes françaises et suisses). Les 134 autres paraissent avoir été licenciés, car il n'en est plus fait mention dans l'Ordinaire et l'Extraordinaire des guerres sous la régence, pendant la minorité de Louis XV.

Le numéro 135 disparaît en 1715. Sous Louis XV, on crée un régiment en 1719 (rang 119), un en 1734 (rang 120) ; puis 25 autres un peu plus tard.

Le numéro 135 fut pris en 1747 par Saint-Germain, 10^e allemand, dénomination qui ne doit pas trop offusquer notre patriotisme, car les régiments dits allemands, comme Saint-Germain, n'avaient guère d'étranger que leur colonel et leur titre. Ils se recrutaient dans les pays du nord et de l'est de la France, et notamment dans la province d'Alsace. A l'instar de presque tous les régiments de cette époque, Saint-Germain ne comptait qu'un bataillon. Il avait habit, veste et culotte bleus, parements, collets, doublures et boutons jaunes, boutons des deux côtés de l'habit, d'un seul côté sur la veste, pattes en travers sur l'habit et sur la veste, avec quatre boutons, chapeau galonné d'or.

Comme nous l'avons dit, la plupart des régiments, les deux tiers environ, n'avaient alors qu'un bataillon ; les vieux corps et quelques autres en petit nombre en avaient seuls deux ou trois. Lorsque le régiment a 3 bataillons, le premier est commandé par le colonel,

les deux autres par le lieutenant-colonel et le major ou un capitaine. Il n'y a pas de chef de bataillon. Le bataillon comptait alors 13 compagnies dont une de grenadiers, et la compagnie était l'unité de commandement et d'administration. Le bataillon n'était une fraction constituée qu'au point de vue tactique. Depuis 1703, l'infanterie était armée du fusil avec baïonnette à douille, se chargeant avec des cartouches disposés dans une giberne. Les piques et les mousquets disparurent alors complètement. Le règlement sur les manœuvres, qui date de 1703, prescrit alors définitivement l'ordre mince, 3 ou 4 rangs.

Quand plusieurs bataillons sont réunis, ils sont invariablement déployés sur une ou deux lignes, avec intervalle du quart du front. Le premier règlement, promulgué le 2 mars 1703, contient le maniement des armes, les principes de la marche en bataille et en colonne, et les moyens de passer d'un ordre à l'autre. L'action par le feu est rendue plus efficace par les feux d'ensemble, qui, toutefois, ne sont pas encore étendus au bataillon.

Tels étaient le recrutement, l'armement, l'organisation et les règles de manœuvre des corps d'infanterie, au moment où le 133^e rang était occupé par Saint-Germain. En 1748, par suite de la suppression de 5 régiments, il prit le 130^e rang et enfin disparut de l'armée en 1760 par son incorporation dans le 9^e allemand (Nassau-Sarrebrück).

ÈRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DEMI-BRIGADES. — LA 135

A partir de 1750, le nombre des régiments diminue toujours et, vers le milieu de l'année 1789 où s'ouvre l'ère de la Révolution française, il est réduit à 102, (79 français, 23 étrangers), avec 12 bataillons de chasseurs à pied. Bientôt après, le recrutement et l'organisation des troupes subissent des modifications profondes. Le 4 mars 1791, l'Assemblée constituante abolit le régime des milices, puis, le 24 du même mois, vote la levée de cent mille soldats auxiliaires pour être organisés en bataillons et remplacer les milices provinciales; enfin, aux termes de la loi édictée le lendemain 25, les volontaires seront formés en bataillons au nombre de 169, chacun d'eux comprenant 574 officiers et volontaires. Les officiers et sous-officiers seront nommés dans chaque compagnie à la majorité des suffrages; le commandant, par tout le bataillon réuni.

Jusqu'en 1793, l'armée française, ainsi composée, compta environ 450,000 hommes, assemblage d'éléments hétérogènes, organisés et administrés d'une manière très différente. Les inconvénients d'un système si mal coordonné étaient trop nombreux et trop graves pour ne pas frapper tous les yeux. Aussi la Convention songea-t-elle bientôt à mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Le 21 février 1793, elle porta sur l'organisation de l'armée un décret dont voici les principaux articles :

- « De l'infanterie de ligne ; section première.
- « Article 1^{er}. — A dater de la publication du présent décret, il n'y aura plus ni distinction ni différence de

régime entre les corps d'infanterie appelés les régiments de ligne et les volontaires nationaux.

« Art. 2. — L'infanterie que la République entretiendra à sa solde sera formée en *demi-brigades* composées chacune d'un bataillon des ci-devant régiments de ligne et de deux bataillons de volontaires.

« L'uniforme sera le même pour toute l'infanterie.

« Art. 8. — La Convention nationale ajourne la réunion des bataillons de volontaires avec ceux de ligne jusqu'à ce qu'elle en ait autrement ordonné ; provisoirement, les corps resteront organisés comme ils sont. »

La reprise des hostilités était vraisemblablement si prochaine que le temps manquait pour l'exécution d'une mesure si radicale. Il avait été décidé qu'elle ne serait réalisée qu'après la fin de la campagne de 1793 ; mais le principe même de l'amalgame avait été adopté sans retour. Toutefois, le 10 juin 1793, un décret de la Convention autorisa les généraux à devancer l'époque qu'on était d'abord convenu d'attendre, et quelques-uns tentèrent de procéder à l'opération pendant le cours même de la campagne ; mais il n'était résulté de leurs tentatives qu'une confusion plus grande encore, parce qu'il n'y avait entre eux ni règle ni méthode communes. Un autre décret du 12 août essaya bien de remédier à ces inconvénients, en déterminant un mode d'amalgame uniforme. Mais la levée de la première réquisition, les difficultés qu'avait aussitôt créées la formation des bataillons provisoires et la nécessité d'en sortir par l'incorporation des réquisitionnaires dans les anciens corps, retardèrent d'autant l'application des principes décrétés dans la loi du 21-25 février 1793. Enfin un nouveau décret rendu le 19 nivôse, an II (8 janvier 1794) ordonna l'exécution immédiate de l'embrigadement. Des repré-

sentants du peuple furent spécialement choisis pour y présider dans chacune des armées de la République.

Une première formation comprit 198 demi-brigades d'infanterie de ligne et 15 d'infanterie légère. Mais comme il restait encore des bataillons de volontaires à embrigader, quoiqu'il n'y eût plus de troupes de ligne, on créa 15 demi-brigades entièrement composées de volontaires. De supplément en supplément, le nombre des demi-brigades finit par s'élever jusqu'au chiffre de 209 pour l'infanterie de ligne et de 42 pour l'infanterie légère.

La 135^e demi-brigade d'infanterie devait être formée du 1^{er} bataillon du 73^e régiment (Royal Comtois, créé en 1674) qui était à l'armée de l'Ouest, et de deux bataillons de volontaires.

Mais, comme les autres, le décret du 10 janvier 1794 ne put recevoir son exécution, grâce au désordre général qui régnait dans les administrations dont l'ignorance allait jusqu'à ne pas connaître le nombre, la désignation et l'emplacement des corps.

Ce fut surtout dans les armées de l'Ouest que des difficultés inextricables s'opposèrent à la formation des demi-brigades. Sur 198 demi-brigades, 48, parmi lesquelles la 135^e, ne furent point formées, et les bataillons réguliers qui devaient leur servir de noyau continuèrent à exister isolément.

Pour mettre de l'ordre dans cette confusion, l'Assemblée décréta la réorganisation du 18 nivôse, an IV (1^{er} février 1796) qui prescrivit le remaniement complet de tous les bataillons sur pied et leur fusion dans 110 demi-brigades d'infanterie de ligne et 30 demi-brigades d'infanterie légère.

Le 1^{er} bataillon du 73^e régiment (ancien Royal Comtois)

entra alors dans la composition de la 70^e demi-brigade formée à l'armée des côtes de l'Océan.

Telles furent les difficultés et les lenteurs qu'eut à subir, pour arriver à sa première formation, la 135^e demi-brigade, morte, si j'ose ainsi parler, avant de naître. Elle exista quelque temps, en projet, sur le papier, mais jamais comme corps constitué.

Enfin, survint un arrêté consulaire du 1^{er} vendémiaire, an XII (24 septembre 1803), et les demi-brigades, conservant les numéros qu'elles avaient reçu au tirage au sort de 1796, reprirent le vieux nom de régiments, qui avait disparu depuis le 21 février 1793.

Maintenant qu'avec son nom il a recouvré sa personnalité distincte, nous pouvons entreprendre et conduire jusqu'à nos jours l'histoire du 135^e qui, après quelques éclipses momentanées sous la Restauration, la Monarchie de Juillet et le second Empire, est rentré, nous l'espérons, pour n'en plus sortir, dans les rangs de l'armée française.

LE 135^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

CHAPITRE PREMIER

(12 JANVIER 1813 — 12 MAI 1814)

L'armée qui a fait en Russie la campagne de 1812 a péri ; le peu qui a survécu ne peut pas être compté.

Avant de s'engager à l'autre extrémité de l'Europe dans l'inconnu d'une région et d'une guerre nouvelles, Napoléon a voulu laisser derrière lui en réserve une force nationale capable de garder le territoire de l'Empire, et en même temps si peu différente de l'armée qu'elle pût, en cas de besoin, y trouver facilement place. Une dénomination un peu bizarre, mais sonore et rappelant les souvenirs de la vieille Rome, avait été choisie à dessein pour distinguer cette force intermédiaire ; ce n'était déjà plus la garde nationale, ce n'était pas encore la troupe de ligne, c'était les cohortes.

Il était bon que cette réserve fût composée d'hommes faits.

Le 13 mars 1812, un sénatus-consulte avait réglé le service et la division de la garde nationale en trois bans ; le premier ban se composait des hommes de vingt à vingt-six ans, des classes de 1807 à 1812, n'ayant point été appelés à l'armée active lorsque ces classes avaient

fourni leur contingent; le deuxième et le troisième étaient formés des hommes valides de vingt-six à quarante ans et de quarante ans à soixante. Le premier ban se renouvelait chaque année par sixième; pour la première fois seulement, et par exception, les classes de 1807 et 1808 ne devaient sortir qu'ensemble et non pas avant l'année 1814. Le service n'était obligé que dans les limites de l'Empire. Enfin un appel de cent cohortes était fait sur les six classes de premier ban. Cependant le lendemain, 14 mars, un décret impérial réduisait à quatre-vingt-huit le nombre des cohortes appelées; il n'y en eut jamais davantage.

L'organisation devait se faire dans les divers chefs-lieux des divisions militaires. La cohorte, essentiellement départementale, portait, avec un numéro d'ordre, le nom de son département ou des départements voisins dont les contingents réunis contribuaient à sa formation. Elle se composait d'un état-major, de six compagnies de fusiliers à 140 hommes, d'une compagnie de dépôt et d'une compagnie d'artillerie à 100 hommes chacune.

Cette organisation, qui devait être prompte et n'éprouver aucun retard, s'effectua dans les premiers mois qui suivirent la promulgation de la loi du 13 mars; elle eut lieu conformément aux tableaux ci-après :

ÉTAT-MAJOR DE CHAQUE COHORTE

	(Chef de cohorte (chef de bataillon) .	1)	
Officiers .	{	Adjudant-major.....	1	}	4
		Officier-payeur	1		
		Chirurgien aide-major.....	1		
Troupe .	{	Adjudants sous-officiers	2	}	7
		Caporal tambour.....	1		
		Maitres-ouvriers	4		
		Total.....	11		

COMPAGNIES DE FUSILIERS ET DE DÉPÔT

Officiers.	{	Capitaine.....	1	}	3
		Lieutenant.....	1		
		Sous-lieutenant.....	1		
Troupe .	{	Sergent-major.....	1	}	137
		Sergents.....	4		
		Fourrier.....	1		
		Caporaux.....	8		
		Tambours.....	2		
		Gardes nationaux.....	121		
		Total.....			140

COMPAGNIES D'ARTILLERIE

Officiers.	{	Capitaine.....	1	}	3
		Lieutenant en premier.....	1		
		Lieutenant en deuxième.....	1		
Troupe .	{	Même composition pour les sous-officiers qu'aux compagnies de dépôt.....	16	}	97
		Gardes nationaux.....	81		
		Total.....			

L'uniforme était celui de l'infanterie de ligne ; les officiers et sous-officiers pouvaient être choisis, soit parmi les anciens militaires en retraite ou en réforme, soit parmi les hommes de la garde nationale ayant servi dans les bataillons actifs.

Au 15 mai 1812, les quatre cohortes qui devaient, moins d'un an après, former le 135^e régiment d'infanterie, étaient réunies à Paris, chef-lieu de la 1^{re} division militaire. Elles étaient sous les ordres des généraux comte Hulin, commandant de la 1^{re} division militaire, et baron Lécat de Bazancourt, commandant de la 1^{re} brigade de cohortes.

La situation de ces cohortes, au 15 mai 1812, était la suivante :

	EFFECTIF	
	OFFICIERS	TROUPE
1 ^{re} cohorte (Seine), commandant Renard.....	26	583
8 ^e — (Aisne), commandant Hatry.....	25	886
9 ^e — (Eure-et-Loir, Loiret), com. Bouclet	24	448
11 ^e — (Seine-et-Marne), command. Chéry.	27	676
	102	2593

Les compagnies d'artillerie de ces cohortes partent le 25 mai et arrivent à La Fère le 28 mai. A la même époque, les cohortes reçoivent l'ordre de se rendre à Saint-Denis et à Versailles. Cet ordre ne reçut point une complète exécution.

Au 15 septembre 1812, le général baron Lecat de Bazancourt est remplacé par le général Schiner ; les six compagnies de fusiliers et la compagnie de dépôt des 1^{re}, 8^e et 9^e cohortes sont à Paris, celles de la 11^e cohorte sont à Saint-Denis et les compagnies d'artillerie des quatre cohortes sont à La Fère. Peu après, les compagnies de dépôt quittent Paris et Saint-Denis pour se réunir à Vincennes.

Les compagnies d'artillerie partent de La Fère le 10 novembre et arrivent à Anvers le 17 novembre.

Puis les 6 compagnies de fusiliers de la 1^{re} cohorte remplacent, à Saint-Denis, celles de la 11^e.

Le général Morangié prend le commandement de la 1^{re} brigade, laissé vacant par le départ du général Schiner.

Telle est la situation des cohortes au 1^{er} décembre 1812 ; dans le courant de ce mois, la 8^e cohorte va relever à Saint-Denis la 1^{re}.

Plus ou moins volontaire, plus ou moins provoqué, le vœu de faire campagne s'était produit dans leurs rangs.

Ce fut une cohorte de l'extrême Hollande, la 87^e qui, l'une des premières, en fit parvenir l'expression jusqu'à l'Empereur ; d'autres suivirent. L'Empereur voulut que leurs adresses fussent publiées dans le *Moniteur* ; dès lors le mouvement devint plus vif.

C'est le 29 décembre 1812 que les chefs des 1^{re}, 8^e, 9^e et 11^e cohortes prièrent le général Hulin de transmettre à l'Empereur les vœux unanimes des officiers, sous-officiers et soldats, pour être appelés à l'honneur de partager les travaux et les gloires des braves de la Grande-Armée. Leurs lettres sont insérées au *Moniteur universel* du mardi 5 janvier 1813. Nous croyons devoir les mettre sous les yeux du lecteur.

« A M. le Comte Hulin, général de division, commandant Paris et la première division militaire.

« Mon Général,

« Les officiers, sous-officiers et soldats de la première des cohortes de l'Empire, désirant montrer leur dévouement à S. M. l'Empereur et Roi, ont l'honneur de vous prier, par mon organe, de vouloir bien supplier leur auguste souverain de leur accorder la faveur de se joindre aux braves de la Grande-Armée.

« Je vous prie aussi, mon général, d'agréer les vœux que je forme pour la réussite de leur demande, par le désir que j'ai de les conduire moi-même au champ d'honneur.

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

« Mon Général,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« Le chef de la 1^{re} cohorte,

« RENARD,

« Chevalier de l'Empire et de l'ordre royal de la Couronne de fer.

« Paris, 29 décembre 1812. »

« A M. le Général de division, comte Hulin, commandant la première division militaire, le chef de la 8^e cohorte, chevalier de l'Empire et membre de la Légion d'honneur.

« *Saint-Denis, le 29 décembre 1812.*

« Les officiers, sous-officiers et soldats composant la 8^e cohorte des gardes nationales que j'ai l'honneur de commander, empressés de témoigner leur dévouement à leur auguste souverain, me chargent de vous prier d'être leur interprète auprès de S. M. l'Empereur, pour lui faire part du désir unanime qu'ils ont d'être appelés à la Grande-Armée ; ils feront tous leurs efforts pour mériter sa bienveillance et se trouveront heureux de verser la dernière goutte de leur sang pour lui.

« Daignez, mon Général, faire part de nos sentiments et être assuré de mon profond respect.

« *Le chef de la 8^e cohorte,*

« AL. HATRY. »

« Bouclet, chef de la 9^e cohorte, officier de la Légion d'honneur, à M. le Général de division comte Hulin, commandant la première division militaire à Paris.

« *Paris, 29 décembre 1812.*

« Mon Général,

« La 9^e cohorte, dont le commandement m'est confié, me charge de vous prier d'avoir la bonté de supplier S. M. I. et R. de lui accorder la faveur de faire partie de la Grande-Armée. Officiers, sous-officiers et soldats, tous le désirent et me l'ont demandé aux cris de vive l'Empereur.

« Agréez, je vous prie, mon Général, l'assurance de mon respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Mon Général,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« BOUCLET. »

« A M. le Général de division comte Hulin, commandant
Paris et la première division militaire.

• Paris, 31 décembre 1811.

« Mon Général,

« La 11^e cohorte que j'ai l'honneur de commander, empressée de témoigner son dévouement à S. M. l'Empereur et Roi, vous supplie, par mon organe, de porter aux pieds de son auguste souverain les vœux unanimes que forment les officiers, sous-officiers et soldats pour que S. M. leur fasse partager le bonheur de se joindre aux braves de la Grande-Armée.

« Veuillez, mon Général, être l'interprète de notre amour et de notre attachement inviolable pour l'auguste personne de S. M. l'Empereur et Roi.

« J'ai l'honneur d'être avec respect,

« Mon général,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

• *Le chef de la 11^e cohorte de la garde nationale
du premier ban, chevalier de l'Empire,*

« CHÉRY. »

Le général Hulin transmet au ministre de la guerre, le 31 décembre 1812, ces lettres tout à l'honneur des soldats des 1^{re}, 8^e, 9^e, 11^e cohortes.

« Les 1^{re}, 8^e, 9^e et 11^e cohortes de la garde nationale du premier ban, écrit-il, jalouses de donner une preuve de leur dévouement à S. M. l'Empereur et Roi, supplient V. E. de porter au pied du trône l'empressement unanime des officiers, sous-officiers et soldats, et les vœux qu'ils font pour que S. M. daigne les appeler à partager les travaux et la gloire de sa Grande-Armée.

« J'ai l'honneur de transmettre à V. E. les lettres que les chefs de ces cohortes m'ont adressées à ce sujet.

« J'éprouve une bien grande satisfaction, Monseigneur, d'avoir à vous faire connaître les sentiments de ces jeunes militaires pour la personne auguste de S. M. et le désir qu'ils manifestent d'imiter les vieilles phalanges, en combattant à leurs côtés. »

Peu de jours après, l'Empereur fut contraint d'accepter tous ces dévouements. Dans la séance du 10 janvier 1813, le duc de Bassano lit au Sénat réuni le rapport suivant fait à S. M. l'Empereur et Roi :

« Sire,

« Lorsque la Russie, violant ses traités et renonçant à son alliance avec la France pour s'unir au système de l'Angleterre, déclara la guerre à V. M., vous appréciâtes, Sire, toute l'importance de la lutte qui allait s'engager, vous ordonnâtes la formation, sous le titre de cohortes de la garde nationale, de cent bataillons composés d'hommes âgés de 20 à 26 ans, qui, appartenant aux six dernières classes de la conscription, n'avaient point été appelés à l'armée active.

« Cette institution a eu tout le succès que V. M. pouvait en attendre. Une belliqueuse jeunesse, préparée au métier de la guerre dans des cadres de vieux soldats, demande avec empressement à partager la gloire de ses frères d'armes.

« Lorsque de Smolensk V. M. fit marcher vers Moscou ses armées victorieuses, elle ne se dissimula point que ses progrès dans le pays ennemi ajoutaient de nouvelles chances aux chances communes de la guerre. Elle voulut fortifier encore la base de ses opérations et elle ordonna la levée de la conscription de 1813, qui est aujourd'hui tout entière sous les armes.

« Avec les garnisons des places de France et d'Italie,

V. M. a donc dans l'intérieur de ses États une force de plus de 300,000 hommes, suffisante pour entretenir la guerre avec la Russie pendant la prochaine campagne. Et votre intention était, Sire, de ne demander aucun secours extraordinaire, si tous nos alliés, et spécialement l'Autriche, le Danemark et la Prusse restaient fidèles à la cause commune. L'Autriche, le Danemark et la Prusse ont donné à V. M. les plus fortes assurances de leurs sentiments. La Prusse a même offert d'augmenter d'un tiers et de porter à 30,000 le contingent qu'elle avait fourni en exécution des traités. Mais, pendant que cette puissance manifestait des dispositions aussi conformes à ses engagements et aux intérêts de sa politique, les intrigues de l'Angleterre préparaient un de ces événements qui caractérisent l'esprit de désordre et d'anarchie que cette puissance ne cesse de fomenter en Europe.

« Le général Yorck, commandant le corps prussien sous les ordres du maréchal de Tarente, a trahi tout à la fois son honneur, son général en chef et son Roi. Il a fait un pacte de perfidie avec l'ennemi.

« Il n'est point d'intrigues, il n'est point de sourdes menées que l'Angleterre n'ait mises en œuvre pour changer les dispositions des souverains. Mais lorsqu'elle les a trouvés fermes dans leurs vrais intérêts et inébranlables dans leur alliance avec V. M., elle a entrepris de produire un bouleversement général, en cherchant à ébranler la fidélité des peuples. Au-delà des États de V. M., Sire, il est peu de contrées où l'audace et les manœuvres des désorganiseurs n'aient porté l'inquiétude parmi les dépositaires de la tranquillité publique. Dans les cours, des agents de corruption, dans les camps, de lâches instigateurs et, dans les villes enfin,

dans les écoles et jusqu'au sein des institutions les plus révérees, de faux enthousiastes travaillent sans cesse à séduire par des doctrines ténébreuses et ceux qui doivent maintenir par la fidélité la plus courageuse l'autorité qui leur est confiée, et ceux qui n'ont d'autre devoir que celui d'obéir.

« Dans de telles circonstances, Sire, et lorsque les intentions mêmes d'un prince allié n'ont pu garantir les avantages que votre système politique devait vous assurer, il devient d'une impérieuse nécessité de recourir aux moyens que V. M. trouvera dans la puissance de son Empire et dans l'amour de ses sujets.

« Pour ces considérations, les ministres de Votre Majesté, réunis dans un Conseil extraordinaire de cabinet, vous proposent :

« 1° De rendre à l'armée active les cent cohortes de gardes nationales ;

« 2° De faire un appel de 100,000 hommes sur les conscriptions de 1809, '10, 11 et 12 ;

« 3° De lever 100,000 hommes de la conscription de 1814, qui se formeront dans les garnisons et dans les camps, sur nos frontières et sur nos côtes, et pourront se porter où il sera nécessaire, pour venir au secours des alliés de Votre Majesté.

« Par cet immense développement de forces, les intérêts, la considération de la France et la sûreté de ses alliés se trouveront garantis contre tous les événements.

« Le peuple français sentira la force des circonstances ; il rendra un nouvel hommage à cette vérité si souvent proclamée par Votre Majesté du haut de son trône, qu'il n'est aucun repos pour l'Europe tant que l'Angleterre n'aura pas été forcée à conclure la paix.

« Ce n'est point en vain, Sire, que vous avez donné à

la France le titre de grande nation. Aucun effort n'est pénible pour elle, lorsqu'il s'agit de faire éclater et son amour pour Votre Majesté et son dévouement à la gloire du nom français. »

Après la lecture de ce rapport, MM. les Conseillers d'État présentent un projet de Sénatus-Consulte et M. le Comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély en expose les motifs.

Le projet est renvoyé à une Commission spéciale et le Sénat s'ajourne au lendemain.

Le 11 janvier 1813, le Sénat se réunit à deux heures, sous la présidence de S. A. S. le prince Archi-Chancelier de l'Empire.

M. le Comte de Lacépède, au nom de la Commission spéciale nommée dans la séance de la veille, fait le rapport sur le projet de Sénatus-Consulte.

Le Sénat, après en avoir délibéré, arrête qu'il sera présenté avec une adresse à Sa Majesté.

Le décret comprenait trois articles :

« Art. 1^{er}. — 350,000 hommes sont mis à la disposition du Ministre de la Guerre, savoir :

« 1^o 100,000 hommes formant les 100 cohortes du premier ban de la Garde nationale ;

« 2^o 100,000 hommes des conscriptions de 1809, 10, 11 et 12, pris parmi ceux qui n'auront pas été appelés à faire partie de l'armée active ;

« 3^o 150,000 hommes de la conscription de 1814.

« Art. 2. — En exécution de l'article précédent, les 100 cohortes du premier ban cesseront de faire partie de la Garde nationale et feront partie de l'armée active.

« Art. 3. — Le présent sénatus-consulte sera transmis par un message à Sa Majesté l'Empereur et Roi.

« CAMBACÉRÈS.

« Le Comte DE BEAUMONT, le Comte DE LUPPANT.

• Vu et scellé, le Chancelier du Sénat,

« Signé : Comte LAPLACE. »

Approuvé par l'Empereur, le décret fut signé au palais des Tuileries, le 11 janvier 1813.

Aussitôt l'ordre fut donné par des estafettes extraordinaires aux quatre-vingt-huit cohortes, seules existantes, de se mettre en marche vingt-quatre heures après la dépêche reçue, les unes pour Paris et Lyon, les autres pour Mayence, Wesel, Hambourg, Osnabrück, Vérone et Puyserda, afin d'y être réunies quatre par quatre, en vingt-deux régiments de ligne qui prenaient les n^{os} 135 à 156.

Chaque régiment était composé de quatre bataillons de guerre et d'un bataillon de dépôt formé des quatre anciennes compagnies de dépôt des cohortes rassemblées désormais en un seul corps ; ainsi, le complet du régiment devait être 3,920 hommes.

Devenues troupes de ligne, les cohortes perdaient leurs compagnies d'artillerie qui n'avaient d'ailleurs jamais eu avec elles qu'une attache nominale.

Cependant, l'Empereur décida qu'une de ces compagnies serait détachée auprès de chacun des vingt-deux nouveaux corps, et, des autres, il forma trois régiments à la suite de l'arme.

Le 12 janvier 1813, les compagnies de fusiliers des 1^{re}, 8^e, 9^e, 11^e cohortes sont réunies à Paris et forment les bataillons de guerre du 135^e régiment d'infanterie ;

les dépôts des cohortes forment, à cette même date, le 5^e bataillon (4 compagnies), à Vincennes. — Voici la situation du 135^e de ligne au moment de sa formation :

				Officiers	Troupe	
1 ^{er} bataillon, 1 ^{re} cohorte, 6 comp., c ^e	Renard.	21	759	} Paris		
2 ^e — 8 ^e — —	Hatry.	22	865			
3 ^e — 9 ^e — —	Bouelet.	21	833			
4 ^e — 11 ^e — —	Chéry.	21	756			
		85	3213			
5 ^e bataillon (dépôt, 4 compagnies.....)		11	396		Vincennes	

Les compagnies d'artillerie de la 1^{re} et de la 8^e cohorte sont versées dans le premier régiment à pied.

Celle de la 11^e cohorte est incorporée à l'armée dans le 2^e régiment à pied.

On ne voit pas ce que devient celle de la 9^e cohorte. Elle devait probablement être détachée près du 135^e, selon l'ordre général dont nous avons parlé affectant une compagnie d'artillerie à chacun des nouveaux régiments ; mais aucune situation du régiment ne fait mention de cette compagnie.

Les compagnies d'artillerie des 1^{re}, 8^e et 9^e cohortes quittent Anvers le 21 janvier 1813 et arrivent à Magdebourg le 16 février, celle de la 11^e cohorte part d'Anvers le 20 janvier et arrive à Magdebourg le 22 février.

Le 16 janvier 1813, le colonel Poirson prend le commandement du régiment à Paris.

Les nouveaux régiments formés des cohortes du 1^{er} ban de la garde nationale étaient destinés au corps d'observation de l'Elbe.

Le 14 janvier 1813, Napoléon prévient le général comte de Lauriston qu'il lui a confié le commandement du corps d'observation de l'Elbe et qu'il a sous ses ordres 4 divisions françaises s'organisant :

La 1^{re} à Hambourg, la 2^e à Osnabrück, la 3^e à Wesel

et la 4^e à Mayence. Son quartier général doit être à Magdebourg.

Le général Rochambeau est appelé à commander la 4^e division du corps d'observation de l'Elbe. Cette division composée des 135^e, 136^e et 138^e régiments qui se forment à Paris et seront à Mayence vers la mi-février, doit se porter ensuite à Francfort, puis sur Fulda où elle sera à la disposition du général Lauriston.

Le 133^e appartient à la 1^{re} brigade, général Longchamp, de la division Rochambeau.

Le 22 janvier, le 135^e régiment de ligne reçoit l'ordre de se rendre de Paris à Mayence en passant par Metz où il doit achever de s'armer.

Le 1^{er} bataillon quitte Paris le 24 janvier, arrive à Mayence le 16 février.

Le 2^e bataillon quitte Paris le 25 janvier, arrive à Mayence le 17 février.

Le 3^e bataillon quitte Paris le 26 janvier, arrive à Mayence le 18 février.

Le 4^e bataillon quitte Paris le 27 janvier, arrive à Mayence le 19 février.

Le 5^e bataillon (dépôt) quitte Vincennes et vient à Paris.

Avant leur départ pour la grande armée, les régiments assistent à la parade. Leur bonne tenue émerveille l'Empereur qui écrit, le 29 janvier, au vice-roi :

« Les 22 régiments composés des 88 cohortes sont superbes.

« Ces 22 régiments et le 11^e corps réunis seront suffisants pour repousser l'ennemi au-delà de la Vistule, lorsqu'on aura atteint la bonne saison et qu'on pourra disposer d'un peu de cavalerie. »

Le 22 février 1813, ordre est donné de faire partir des compagnies des dépôts des cohortes de la garde nationale faisant maintenant partie des nouveaux régiments d'infanterie de ligne, pour se rendre à Utrecht pour la formation de six bataillons de marche du corps d'observation de l'Elbe qui doivent se réunir dans cette place.

Les 1^{re}, 2^e et 3^e compagnies du 5^e bataillon du 135^e régiment sont passées en revue par le général comte Lobau ; elles partent de Paris le 24 février et arrivent à Utrecht le 18 mars, à l'effectif de 7 officiers et 400 hommes.

Il ne reste plus à Paris qu'une compagnie du 5^e bataillon comme dépôt du 135^e de ligne.

Parmi les officiers de cohortes, quelques-uns étaient vieux et fatigués. Napoléon prescrit de les renvoyer. Pour les remplacer, il envoie à Magdebourg un choix de chefs de bataillon, de capitaines et d'adjudants-majors.

Les régiments doivent être réunis de manière à s'exercer chaque jour aux évolutions de ligne et au tir à la cible.

Quelques jours après, le 8 février, Napoléon ordonne que les majors se rendent auprès des colonels : « Cela vous fera, écrit-il au général Lauriston, deux bons officiers supérieurs par régiment. Le colonel commandera les deux premiers bataillons et le major les deux autres. »

L'instruction des troupes est l'objet de la sollicitude constante de l'Empereur. Il recommande les manœuvres de ploiement et de déploiement, de faire ployer les bataillons en colonne d'attaque, la première division faisant feu, d'amener chaque bataillon à former promptement le carré sans hésiter.

Le 13 février, Napoléon modifie la composition de la 4^e division (Rochambeau) : elle sera formée du 135^e qui arrivera à Mayence le 18 février, du 149^e qui arrive le 14 et du 150^e qui est arrivé le 12.

Le duc de Valmy, commandant supérieur des 5^e, 25^e et 26^e divisions militaires à Mayence, reçoit l'ordre de faire partir le 135^e, dès son arrivée à Mayence, pour Francfort, où il se réunira au 119^e et au 150^e. — Le général Rochambeau, l'adjutant commandant, et les deux généraux de brigade s'y trouveront, de sorte que, vers le 20 février, cette division pourra se mettre en mouvement et se diriger sur Magdebourg.

Le 20 février, Napoléon écrit au général Lauriston qu'il a accordé à chaque régiment formé de cohortes :

1^o 16 francs par homme provenant de ce qui avait été retenu sur la masse de linge et chaussures ;

2^o Une paire de souliers en gratification ;

3^o 20,000 francs par régiment.

« Vous pouvez faire payer aux soldats, dit-il, des acomptes sur les 16 francs pour qu'ils puissent acheter une autre paire de souliers, de manière à en avoir trois paires assurées et compléter leur sac. Il est nécessaire qu'ils aient toutes leurs garnitures en cuivre, avec le numéro de leur régiment, les distinctions de voltigeurs et de grenadiers, enfin tout ce qui peut leur donner l'air de vieilles troupes. »

La division Rochambeau ne put partir de Francfort que le 24 février ; elle suivit la route de Westphalie par Cassel, où resta le général Longchamp, malade.

Le 12 mars 1813, Napoléon modifie l'organisation de la Grande Armée.

L'article 5 du décret est ainsi conçu :

« Le 5^e corps sera composé des 16^e, 17^e, 18^e et 19^e divisions.

« Les 4 divisions qui composent actuellement le corps de l'Elbe prendront ces numéros et formeront le 5^e corps... »

Le même jour, Napoléon ordonne au vice-roi de prendre camp à une lieue en avant de Magdebourg, d'en fortifier les ailes par des redoutes, d'y faire baraquier ses troupes et d'y réunir les 4 divisions du corps d'observation de l'Elbe devenu le 5^e corps de la Grande Armée, les trois divisions du 11^e corps et la division de la Garde.

Le 20 mars, le général Lauriston arrive à Magdebourg avec ses quatre divisions.

Il réorganise ses troupes au moyen des éléments qui sont à Magdebourg.

Le major Combet est affecté au 135^e de ligne; le chef de bataillon Heulot remplace le commandant Renard du 1^{er} bataillon; et le commandant Fructus, M. Bouclet, au 3^e bataillon,

Le général Lacroix prend le commandement de la 1^{re} brigade (135^e de ligne) et remplace le général Longchamps, malade à Cassel.

L'effectif du régiment, à cette date, est de 74 officiers, 2,880 hommes et 14 chevaux; du 16 mars au 1^{er} avril, 53 hommes venant du dépôt rejoignent le régiment.

Le 1^{er} avril, le quartier-général de la 19^e division est à Merseburg; le 1^{er} et le 2^e bataillons du 135^e de ligne sont à Junersleben; le 3^e et le 4^e bataillons à Woldorff. Nous entrons dans la période des opérations actives.

Le 2 avril, le vice-roi fit passer l'Elbe aux 5^e et 11^e corps; le général Borstel, attaqué à Wahlitz, fut

rejeté en arrière jusqu'à Vedlitz. Le 3, ce même général fut encore une fois forcé et poussé au-delà de la Moeckern, jusqu'à Gloina, sur la route de Goertzke. Alors le Prince déploya son armée, certain que l'ennemi ne tarderait pas à l'attaquer en force. Le 5^e corps reçut pour mission de garder les deux routes de Burg et de Gommern à Magdebourg. La division Maison fut placée à Gerwisch pour observer la grande route de Burg ; la division Puthold à Wahlitz, pour garder la croisée des routes de Gommern et de Moeckern et servir de réserve au 11^e corps ; la division Rochambeau à Wahtersdorf, pour maintenir la communication entre Gerswisch et Wahlitz et pour observer les mouvements de l'ennemi vers Stegelitz et Wormlitz.

Wittgenstein ne douta plus que le prince Eugène eût décidément repris l'offensive et qu'il marchât sur Berlin. Le 4, il fit ses dispositions d'attaque en conséquence.

Le 5, le combat s'engagea avec beaucoup de vivacité, surtout sur les routes de Moeckern et de Leitzkau ; nos troupes conservèrent leurs positions. Dans la nuit, le Vice-Roi, certain d'avoir forcé l'ennemi à réunir environ 60,000 hommes à Wehelitz, et ne voulant pas engager une bataille rangée, replia le 11^e corps sur Magdebourg. Le lendemain, Wittgenstein prit position entre Gommern et Nedlitz.

Le 9, Wittgenstein fit marcher sur Dessau le corps d'Yorck.

Le 11, le corps d'Yorck vint à Koethen et celui de Wittgenstein à Dessau.

Cependant le Vice-Roi ayant été prévenu du mouvement que faisait le général Wittgenstein vers Dessau et de l'occupation de Halle par Wintzingerode, pensa à rapprocher lui-même ses troupes de la Haute-Saale,

tant pour en défendre le passage que pour suivre les manœuvres de l'ennemi et ne pas laisser couper ses communications avec Francfort.

Le 9, son quartier-général fut à Stasfurth ; une partie du 11^e corps resta en réserve à Magdebourg ; le restant et le 5^e corps vinrent occuper Aschersleben, Ermsleben, Ballenstadt et Quedlinburg.

Le 135^e est à Neuendorf le 10 avril.

Le 15 et le 16 avril, il cantonne à Gattersleben. A cette date, le chef de bataillon Prévost, officier du plus grand mérite et d'une bravoure remarquable, remplace le commandant Chéry, du 4^e bataillon.

Ce n'était pas le seul officier qu'on eût dû remplacer. Les cadres du 135^e étaient loin d'être au complet ; il manquait douze capitaines, un porte-aigle et dix lieutenants.

Le 20 avril, le 135^e occupe Aschersleben.

Cependant la Grande-Armée française s'était mise en mouvement. L'Empereur Napoléon parti le 15 avril de Paris, était arrivé le 17 à Mayence ; l'armée devait se concentrer entre Leipzig et la Saale. Le Vice-Roi se mit en marche pour rejoindre la Grande-Armée, le plus près de Leipzig qu'il pourrait.

Le 25, il avait avancé son quartier-général à Mansfeld ; le 5^e corps occupait Arslieben et Gerbstadt. La division Rochambeau à Arslieben, le 135^e de ligne à Minden.

Le prince devait passer la Saale à Merseburg ; mais avant d'y arriver, il convenait d'enlever les têtes de ponts que l'ennemi avait établies à Wettin et Halle, afin d'empêcher ou au moins de retarder une diversion qui aurait pu couper la communication de Magdebourg et compromettre, non seulement le 2^e corps, mais même le 5^e et le 11^e.

Le général Lauriston reçut en conséquence l'ordre d'attaquer le pont de Wettin. Après une canonnade assez vive, l'ennemi fut obligé de brûler le pont qu'il avait construit. Le Vice-Roi fit occuper Querfurth par une division du 11^e corps. Le général Wittgenstein, voulant suivre le mouvement du prince, vint avec son corps russe à Leipzig et établit son quartier-général à Lindenau. Le corps d'Yorck était toujours à Askenditz, occupant Halle par la division Kleist.

Le 26 avril, le général Lauriston reçoit l'ordre de marcher sur Halle pour occuper la ville comme tête de pont, s'emparer des hauteurs, mettre cette ville à l'abri des Cosaques par des palissades aux portes, etc.

Le général Rochambeau se portera sur Schochwitz et Trebitz, laissant 2 bataillons avec 2 pièces en face de Rottenburg et un poste intermédiaire pour la communication, appuyant sa droite sur les autres divisions du 5^e corps et observant le débouché de Wettin.

Le 28, le prince fit attaquer la tête de pont de Halle par le 5^e corps. L'action fut assez vive et les Prussiens furent obligés d'abandonner leurs ouvrages à la gauche de la Saale et de détruire le pont. Mais ils se maintinrent dans la ville et la canonnade, d'une rive à l'autre, dura toute la journée. Dans son rapport à Berthier, le général commandant le 5^e corps rend hommage à la valeur de ses troupes et comble d'éloges la division Maison.

M. Thiers rapporte ainsi l'attaque de Halle, le 28 avril :

« Le général Lauriston avait trouvé les ponts de Halle fortement occupés par le général prussien Kleist. Ces ponts, comme on doit s'en souvenir, en se reportant à l'un des actes héroïques de l'infortuné général Dupont dans la campagne de 1806, s'étendent sur plusieurs bras

de la Saale, et sont impossibles à enlever à moins qu'ils ne soient aux mains d'une troupe démoralisée. Ce n'était plus l'état d'esprit des Prussiens, qu'un noble patriotisme, une sorte de désespoir national enflammaient. Ils occupaient les ponts de Halle avec de l'infanterie et une nombreuse artillerie.

« Le général Lauriston n'insista pas pour forcer une position qu'on allait faire tomber le lendemain en la tournant. »

Le 29, le Vice-Roi marcha sur Merseburg : le 11^e corps attaqua la ville, s'en rendit maître ainsi que du pont. Ce jour même, la division Maison occupe Halle comme tête de pont ; la division du général Lagrange s'établit entre Halle et Schraplau.

La division du général Rochambeau prend position à la gauche de la division Lagrange ; le 135^e occupe Rottenburg et a 2 bataillons devant Wettin.

Le 30 avril, le 5^e corps laisse la division Maison et la 3^e de cavalerie légère pour occuper Halle lorsque cette ville sera évacuée. Le comte Lauriston se porte sur Merseburg avec la division Lagrange et ploie la division du général Rochambeau depuis Rottenburg sur Lauchstadt. Dans la soirée, le 5^e corps est en arrière de Merseburg, fournissant quatre bataillons pour garder le pont de Halle ; la ville venait de tomber en notre pouvoir.

Les 5^e et 11^e corps sont ainsi réunis à Merseburg.

De cette manière fut opérée la jonction de l'armée du Vice-Roi avec celle que commandait l'Empereur.

Le 1^{er} mai, Napoléon se décida à continuer son mouvement sur Leipzig où il voulait passer l'Elster.

Le Vice-Roi était parti le même matin de Merseburg

pour se rendre à Leipzig où il devait se joindre à la Grande-Armée. Le 5^e corps était en tête, repoussant les postes avancés de la division Kleist, qui avaient été rencontrés vers Schonau, et le 11^e suivait.

Le 13^e, qui avait été laissé à Rottenburg et devant Wettin, vint remplacer à Halle le 153^e de ligne (division Maison). Il arriva à midi. Le général Lacroix commandait le régiment.

Le 2 mai, le général Lauriston était arrivé vers les neuf heures à Lindenau et devait s'emparer de Leipzig.

Le général Lauriston marchait par division de front, chaque division formant trois ou quatre carrés, éloignés chacun de 3 à 400 toises, ayant de l'artillerie, les autres divisions formant la deuxième et la troisième ligne, en échelons et placées de la même manière. C'était l'ordre donné par Napoléon. Tout était ainsi disposé pour l'attaque de Leipzig lorsqu'on vit l'armée ennemie déboucher dans la plaine qui s'étendait à notre droite, en avant de Kaya.

Pendant le cours de cette fameuse journée qui coûta à l'ennemi 15,000 hommes tués ou blessés et 2,000 prisonniers, le 135^e régiment s'illustrait à la défense de la ville et du pont de Halle, à l'extrême gauche de notre ligne. La place est séparée des faubourgs par une enceinte qu'on ne peut franchir qu'avec des échelles et qui n'est interrompue que par quelques ouvertures et six portes principales.

Le général Lacroix avait placé à chacune des portes dites Leipzig, Zoëbig et Magdebourg, un bataillon du 135^e de ligne. Le 4^e bataillon fournissait les postes avancés nécessaires pour surveiller les débouchés de la ville et avait un fort poste sur la place d'Armes.

La troupe était répandue dans les maisons de la ville.

Pour la mettre à l'abri de surprise et lui donner, en cas d'attaque, le temps de se rassembler, le capitaine du génie Olry, mis par le général Lauriston à la disposition du général Lacroix, fit barricader toutes les ouvertures, à l'exception de quatre portes, qui furent crénelées et disposées de manière à pouvoir être fermées de suite en cas de besoin.

Cela fut fait avant la nuit ; le lendemain, dès la pointe du jour, on commença le redan en avant du pont couvert. On allait entreprendre d'autres travaux derrière le bras de la Saale où l'espace était moins resserré, mais vers cinq heures et demie du matin, nous fûmes attaqués.

L'ennemi, fort d'environ 6,000 hommes d'infanterie avec 10 ou 12 escadrons de cavalerie et 15 pièces d'artillerie, forma deux colonnes qui se dirigèrent, l'une sur la ligne de Magdebourg et l'autre sur celle de Leipzig.

A six heures, la canonnade était très vive. Quatre à cinq cents tirailleurs d'infanterie, soutenus par plusieurs escadrons de cavalerie, attaquent vigoureusement le 1^{er} bataillon à la porte dite de Leipzig. Au même instant, l'ennemi attaquait de la même manière la porte de Magdebourg.

Le général Lacroix voulant couvrir la ville fit sortir deux bataillons. L'un fut placé sur la route de Magdebourg et l'autre sur celle de Leipzig, où était déjà notre artillerie ; ces bataillons soutinrent parfaitement le choc de l'ennemi et, malgré sa supériorité, lui firent beaucoup de mal.

Il était huit heures ; on apprit à ce moment que l'ennemi avait fait passer la rivière à gué à quelques cavaliers. Le général Lacroix donna l'ordre de la retraite. Nos bataillons rentrèrent en ville, les Prussiens les sui-

virent. Deux de nos pièces d'artillerie sur quatre restèrent au pouvoir de ces derniers. Le colonel du 135^e de ligne, craignant que l'ennemi n'arrivât avant nous aux ponts de la Saale, envoya pour les garder le bataillon de réserve qui était resté sur la place. Le départ de ce bataillon et l'entrée des Prussiens dans la ville furent pour les habitants le signal de la révolte. Des Prussiens qui, déguisés en paysans, s'étaient introduits la veille dans la place, firent feu de toutes parts sur nos colonnes. Elles sortirent un peu en désordre et repassèrent deux bras de la Saale ; on les reforma derrière le second.

C'est lors de ce tumulte que la troisième pièce d'artillerie fut prise à l'entrée du pont. Un bataillon fut porté de nouveau en avant du pont couvert, l'ordre se rétablit et l'on prit des dispositions pour garder l'île entre les deux premiers bras de la Saale ; à partir de ce moment la défense fut très belle.

Des paysans avaient fait un pont. Le colonel, qui s'en aperçut à temps, y dirigea une compagnie de grenadiers qui en défendit le passage tandis que des sapeurs le coupaient.

L'ennemi avait rétabli le petit pont et était entré dans l'île, le commandant Prévost s'y porta et força la colonne ennemie à repasser la Saale.

Malgré tous les efforts des Prussiens, nous gardâmes la position pendant trois heures. Cependant nos forces diminuaient, le bataillon de réserve placé à la sortie du grand pont était parti ; plusieurs soldats des autres bataillons l'avaient suivi ; nos tirailleurs s'en allaient faute de cartouches. Il ne restait plus que le bataillon du commandant Prévost, la compagnie de sapeurs et quelques débris du 3^e bataillon.

L'ennemi s'étendait de plus en plus au-dessus et au-dessous de la ville. On craignit qu'il ne plaçât sur une hauteur, à gauche, quelques pièces de canon qui auraient écrasé le pont couvert.

Ces considérations engagèrent le major Combet à rassembler ses forces et à repasser le deuxième bras de la Saale. Malgré le feu vif de l'ennemi, les sapeurs avaient achevé le redan qui couvrait le pont ; une compagnie de grenadiers y tint ferme, tandis que le reste de nos troupes passait le défilé. Nous primes encore une position en arrière, mais ne sachant où s'était porté le reste du régiment, craignant d'être coupé et manquant de cartouches, le major pensa qu'il fallait se retirer.

Il était onze heures, le 4^e bataillon passa le dernier front et se retira dans le meilleur ordre possible.

Huit ou neuf cents hommes de cavalerie qui le suivaient n'osèrent rien entreprendre contre lui. A une heure de Halle, il rejoignit le régiment qui vint prendre position devant Merseburg.

Telle fut l'héroïque défense de la ville et de la tête de pont de Halle. Pendant toute une journée, le 135^e régiment, à l'effectif de 75 officiers et 2,377 hommes et 4 pièces de canon, repoussa les attaques de 10,000 Prussiens ayant 15 pièces d'artillerie.

La retraite se fit en bon ordre, la cavalerie prussienne ne put réussir à ébranler nos carrés.

La brillante conduite du commandant Prévost lui valut l'honneur d'être mis à l'ordre de la Grande-Armée. Sa fermeté sauva plus de 3,000 hommes qui se trouvaient coupés par l'ennemi.

Le général de division Rochambeau vint à la tête du bataillon lui témoigner sa satisfaction.

Le général Lacroix, qui avait répandu ses troupes dans la ville et aux portes sans occuper solidement le pont, avait exposé le régiment à un désastre. L'ennemi, en effet, attaqua par les flancs et les derrières et nous obligea ainsi à la retraite.

Le soir du combat, il fut remplacé à la tête de sa brigade par le général Harlet.

La belle défense de Halle par le 135^e de ligne arrêta la marche de l'extrême droite de l'ennemi.

Mais, le soir, il manquait à l'appel 650 hommes tués ou blessés, 30 canonniers ; le régiment avait perdu 3 canons sur 4 qu'il avait.

Ce bel épisode de la journée du 2 mai nous vaut l'honneur de voir figurer sur notre drapeau le nom glorieux de Lutzen.

De Merseburg, le 135^e, soutenu par la division Durutte, du 7^e corps, se porte à Leipzig où il compte retrouver le général Lauriston. Mais le 3, l'armée française suivit l'ennemi sur la route de Dresde ; le 5^e corps quitta Leipzig et vint par la rive gauche de l'Elster passer cette rivière à Zwenckau, où il prit position.

Ce fut seulement le 8 mai, après avoir beaucoup couru, que le 135^e rejoignit le 5^e corps à Meissen.

Le 4, en effet, l'armée française passa la Pleisse. Le 5^e corps vint à Mœlbris, en avant de la Rœtha.

Le 5, l'armée passa la Mulda devant Colditz, après un brillant combat (11^e corps). Le 5^e corps se rendit à Wurzen, où le pont de la Mulda fut rétabli.

Le 6, le 5^e corps appuya à droite de la route de Torgau et vint à Orchatz.

Le 7, le Vice-Roi culbutte l'arrière-garde de Miloradowitsch et le 5^e corps se porte devant Meissen.

Le 8, le Vice-Roi entra à Dresde, avec le 11^e corps ; le 5^e corps entra à Meissen.

Les journées des 9 et 10 se passèrent en préparatifs pour le passage de l'Elbe, qui eut lieu le 11. Ce jour-là, le 5^e corps, venant de Meissen, arriva à Torgau.

L'armée russo-prussienne, après avoir repassé l'Elbe, s'était retirée sur Bautzen, dans un camp retranché qui avait été préparé dès le mois de février.

Le 12 mai, Napoléon dissout l'armée de l'Elbe, que commandait le Vice-Roi, et donne au maréchal Ney, prince de la Moskowa, le commandement des 3^e, 5^e et 7^e corps, comprenant près de 100,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie.

Le 13, le 5^e corps marcha de Torgau sur Ubigo, dans la direction de Dobrilugk.

Le but de l'empereur Napoléon était, en menaçant la communication de Berlin à la grande armée ennemie, de l'obliger à manœuvrer et à déployer le plan de campagne qu'elle voulait suivre.

Le 14, tous les corps français restèrent en position.

L'armée ennemie se tint également dans son camp de Bautzen, couverte à deux lieues sur la route de Dresde, par l'arrière-garde de Miloradowitsch.

Le 15, cette arrière-garde fut forcée de repasser la Sprée.

Le 18, le 5^e corps se mit en mouvement vers la droite, dans la direction de Hoyerswerda ; le 3^e et le 7^e le suivaient.

L'empereur Napoléon avait destiné ces trois corps à déborder l'extrême droite de la position des ennemis.

Le 18, l'ennemi ayant appris que le 5^e corps était arrivé à Hoyerswerda, jugea que ce mouvement pouvait menacer sa droite et voulut l'empêcher.

N'ayant point de connaissance des 3^e et 7^e corps qu'il croyait plus éloignés, il pensa n'avoir affaire qu'à 15 ou 18,000 hommes.

En conséquence, le général Yorck, avec 12,000 Prussiens, fut détaché sur Hoyerswerda dans la nuit du 18 au 19, et vint prendre position à Weissig.

Le général Barclay de Volly le soutenait avec 18,000 Russes.

Le 18, le prince de la Moskowa avait donné au général comte de Lauriston l'ordre de se porter de Maukendorf sur Weissig et Opitz. En conséquence, le 5^e corps est réuni le 19, dès le matin, à Maukendorf. On quitte, à Buchwalde, la route de Bautzen, à travers les bois.

« Arrivé à une demi-lieue de Lohsa, écrit le général comte de Lauriston au major général, on aperçut des cosaques au nombre d'environ 800. Dans cet endroit, la route tourne pour aller à Weissig et Opitz. Il était donc nécessaire de pousser les cosaques au-delà de Lohsa. J'ai envoyé un bataillon et 200 chevaux, les cosaques n'ont pas tenu.

« La Sprée a une infinité de ponts et est guéable. J'ai fait détruire les ponts principaux, mais cela ne suffisait pas pour assurer mon flanc. J'ai, en conséquence, fait rester deux bataillons qui se relevaient de division en division, afin d'assurer le passage du grand parc et des équipages.

« Lorsque la tête de colonne est arrivée devant Steinitz, vers trois heures après midi, l'ennemi a présenté de la cavalerie prussienne et peu d'infanterie, avec quatre pièces de canon placées avantageusement.

« Quatre compagnies des voltigeurs de la division Maison cherchèrent à pénétrer dans un bois qui flanquait les pièces de l'ennemi. Celui-ci simula une retraite pour

nous attirer sur les hauteurs de Weissig, derrière lesquelles il avait caché son armée. Le 151^e et le 153^e régiments de la division Maison abordèrent les bois avec audace et y trouvèrent une résistance qui ne les étonna nullement. Ils furent repoussés et se rallièrent à plusieurs reprises, découvrant à chaque instant de nouvelles forces à l'ennemi. Je fis avancer la division Lagrange. Je plaçai trois bataillons au village de Klein-Steinitz, que l'ennemi cherchait à gagner pour prendre notre droite en flanc. Cette occupation était intéressante pour nous, d'autant plus que ce village a une communication avec Königswartha. Aussitôt leur arrivée, les trois bataillons du 154^e pénétrèrent dans les bois par Klein-Steinitz. Ils le firent avec une vigueur extraordinaire, ayant à leur tête le général Laffite de la division Rochambeau, que j'avais placé en réserve avec deux bataillons de cette division.

« L'ennemi pris en flanc à son tour, recula avec vitesse, perdant beaucoup de monde. Au débouché du bois, le général Laffite se trouva en présence de dix bataillons et d'un régiment de cavalerie légère. Le 154^e régiment ne recula pas d'une semelle et soutint le feu.

« Cependant l'ennemi, à six heures du soir, reçut de Bautzen un nouveau renfort russe que l'on fit charger aussitôt son arrivée.

« J'avais fait avancer le général Rochambeau, avec trois bataillons du 135^e de ligne.

« Ce régiment se conduisit comme les autres, avec beaucoup de bravoure. Il fut ramené plusieurs fois, mais toujours sans se débander ; enfin, le 134^e régiment, qui était resté en observation sur la Sprée, arriva à son tour, monta sur la position, culbuta Prussiens et Russes et se maintint sur les positions qu'il venait d'enlever.

« Enfin, Monseigneur, Je devrais citer à V. A. sérénissime tous les régiments du 5^e corps. Tous se sont conduits avec un courage extraordinaire.

« Leur contenance a été si belle et dans les marches rétrogrades l'ordre si bien maintenu, que l'ennemi n'a jamais osé chercher à les entamer.

« L'artillerie a peu mais bien servi.

« Les localités ne nous ont pas permis de nous servir de plus de six pièces. C'est donc une affaire d'infanterie.

« La belle position de Eich-Berg fut enfin enlevée aux cris de Vive l'Empereur par les 151^e, 153^e, 135^e, 134^e régiments, qui se sont maintenus contre les efforts de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie ennemie.

« Je ne puis assez faire l'éloge des généraux Maison, Rochambeau, Lagrange, des généraux Peine, Charrière, Laffite, Harlay et Sudden, qui conduisaient au feu chaque bataillon. Le 5^e corps a donc eu à combattre 32,000 hommes, non compris les cosaques. Je n'avais à opposer que 11,000 hommes. Ce sont les seuls qui aient combattu. Huit bataillons de différents régiments n'ont pas tiré un coup de fusil, se trouvant placés en observation sur la Sprée ou en réserve.

« Le soldat est content de lui, il connaît sa supériorité sur l'infanterie ennemie. Quant à la cavalerie, elle ne lui cause aucun étonnement.

« L'ennemi a quitté la nuit la position qu'il avait prise en se retirant et qui était à 3/4 de lieue du champ de bataille. Nos braves soldats ont couché sur les hauteurs de Eich-Berg, champ de bataille, bien disposés à recevoir l'ennemi s'il eût osé se présenter ce matin. »

A l'attaque du plateau d'Eich-Berg comme à la défense de Halle, les braves du 135^e de ligne se couvrent de

gloire; la conduite du commandant Prévost est celle d'un héros.

Cinq fois son bataillon est repoussé, ainsi que les autres troupes, par des forces supérieures en nombre.

A la sixième charge, il tue beaucoup d'ennemis, reprend le plateau qui était battu par huit bouches à feu et s'y maintient jusqu'à dix heures du soir, où le général Rochambeau vint le demander à la tête de son bataillon et le présenta au général en chef comte Lauriston comme un des plus braves et des meilleurs chefs de bataillon de l'armée.

Cette action d'éclat valut au commandant Prévost une nouvelle citation à l'ordre de la Grande-Armée.

Dans le *Bulletin* daté de Gorlitz, le 24 mai 1813, Napoléon s'exprime ainsi au sujet du combat du 19 mai :

• Le corps du comte de Lauriston, qui marchait en tête du prince de la Moskowa pour tourner la position de l'ennemi, parti de Hoyerswerda, arriva sur Weissig. Le combat s'engagea et le corps d'Yorck aurait été écrasé sans la circonstance d'un défilé à passer, qui fit que nos troupes ne purent arriver que successivement. Après trois heures de combat, le village de Weissig fut emporté, et le corps d'Yorck culbuté fut rejeté de l'autre côté de la Sprée.

« Le combat de Weissig serait seul un événement important.

« Le 19, le comte de Lauriston coucha donc sur la position de Weissig; le prince de la Moskowa à Maukendorf et le comte Régnier (7^e corps) à une lieue en arrière. La droite de la position de l'ennemi se trouvait évidemment débordée. »

Dans la journée du 19, le 135^e eut 2 officiers tués, 10 hommes tués, 7 officiers blessés, 145 hommes blessés.

Le 20, l'empereur Napoléon fit ses dispositions d'attaque. Le prince de la Moskowa qui commandait l'aile gauche composée des 3^e, 5^e et 7^e corps, reçut l'ordre de s'approcher de la Sprée, au village de Klix, de forcer ce passage et, prenant la direction au-delà de la droite des retranchements ennemis, se diriger entre Preititz et Glein, sur Wurschen.

Le même jour, à sept heures du soir, les corps de Kleist et Miloradowitsch étaient rentrés derrière les retranchements, et la bataille de Bautzen était terminée. Le prince de la Moskowa, avec les 3^e et 5^e corps, était arrivé en face de Klix.

Le 21, à cinq heures du matin, l'empereur Napoléon se rendit sur les hauteurs de Nieder-Kayna et la bataille commença par notre aile droite.

Pendant ce temps, le prince de la Moskowa, avec les 3^e et 5^e corps, avait fait attaquer le village de Klix, qui fut emporté. Il passa la Sprée et, ayant formé ses colonnes entre Bresa et Salga, il attaqua et enfonça bientôt le centre du corps de Barclay de Tolly. Ce dernier, forcé d'abandonner Malschwitz et les hauteurs de Gottamelde, prit position entre Glein et l'étang de Malschwitz.

Le prince de la Moskowa déploya ses troupes devant l'ennemi et l'engagement devint général. Vers dix heures, le corps de Barclay fut encore une fois forcé et obligé de se retirer vers Baruth et Rackel. Les 3^e et 5^e corps le suivirent. Le village de Preititz fut enlevé et le flanc droit du corps de Blücher se trouva découvert.

Ce général, sentant que la perte de Preititz l'obligerait à quitter sa position, fit marcher sur ce point le corps de Kleist et la division des gardes.

Le village de Preititz, vivement attaqué vers une heure, fut repris ; mais l'ennemi ne put passer outre.

Le prince de la Moskowa fit établir des batteries sur les hauteurs de Malschwitz et commença à canonner les retranchements de Krekwitz.

Profitant de la vigoureuse attaque du 4^e corps et de la réserve sur le corps de Blücher, le prince de la Moskowa emporta de nouveau le village de Preititz et poussa devant lui, dans la direction de Wurscher, les corps de Barclay, de Tolly et de Kleist, débordant toujours la droite de l'armée ennemie. Il était quatre heures. Vers les sept heures du soir, les 3^e et 5^e corps arrivèrent à Wurschen.

Le 22, l'armée française se mit en mouvement pour suivre l'ennemi sur les routes de Weisseberg et de Loebau.

Le 23, l'armée passa la Neisse ; après de brillants combats, le 5^e corps s'avança jusqu'à Hochkirch, sur la route de Bunzlau.

Le 24, le 5^e corps se mit en marche à six heures précises de sa position de Hochkirsch et de Schutzenhayn, pour se diriger sur Buntzlau. L'arrière-garde ennemie, commandée par le général Yorck, se replia, quoiqu'en battant toujours, jusqu'en arrière de Tzschivna, où elle fit mine de vouloir tenir plus longtemps, mais elle en fut chassée sans la moindre hésitation.

« A notre arrivée sur la Queiss, écrit le prince de la Moskowa au major général, l'ennemi posté sur les hauteurs de la rive droite à Panitz, a fait une forte résistance, il avait brûlé tous les ponts depuis Naumbourg, jusqu'au-dessous de Siegersdorf. Aussitôt que l'artillerie a été placée, le général Lauriston a ordonné une attaque de vive force et le soldat, au cri de Vive l'Empereur, a passé le gué, ayant de l'eau jusqu'au-dessus du genou et a chassé plusieurs bataillons ennemis ; mais, arrivé sur

les hauteurs de Panitz, l'ennemi a montré une très forte arrière-garde d'infanterie, cavalerie et artillerie.

« Le défilé étant extrêmement difficile et les renseignements qu'on a recueillis de quelques prisonniers prussiens et des habitants s'accordant à dire que l'ennemi est en force à Buntzlau, j'ai pris le parti de faire camper les troupes dans l'ordre suivant :

« Une division d'infanterie et la cavalerie du général Latour-Maubourg à droite, et en arrière de Thingard.

« Une autre division d'infanterie et la cavalerie commandée par le général Valin, à la position à gauche de Rumpelsberg.

« Les deux autres divisions du 5^e corps, sur les hauteurs en avant de Panitz...

« Par ces dispositions, je serai en mesure de marcher demain en masse sur Buntzlau. On établit plusieurs ponts de chevalets sur la Queiss et demain, à six heures du matin, le général Régnier et le duc de Raguse se dirigeront de Maumbourg sur Nied-Ottendorf et tâcheront de passer le Bober, vers Ottry, mais seulement dans le cas où l'ennemi mettrait trop d'obstacle au passage de cette rivière sur le front de Buntzlau, par Tillendorf, point sur lequel marchera le général Lauriston. »

Le 25, l'armée ennemie se retira sur Haynau en trois colonnes, ayant détruit les ponts du Bober ; l'aile gauche vint à Goldberg ; le quartier général à Jäuer. L'arrière-garde de Miloradowitsch resta vers Lowemberg.

Le même jour, le général de Lauriston passe le Bober au gué, à Buntzlau même et à Ekersdorf.

L'ennemi ne présente qu'une faible résistance. Dans la soirée, le 5^e corps a quatre divisions, les 16^e et 17^e à Kreibau, la 18^e à Thomas-Walde, la 19^e (Rochambeau) à Schvibendorf, (laissant le 135^e de ligne à Buntzlau.)

Le 26, à six heures du matin, on se met en marche ; le 5^e corps est en tête ; 1,500 cavaliers avec six pièces de canon qui essaient de l'arrêter sont repoussés sur la route de Liehnitz. Le général Lauriston arrive à une heure après midi à Haynau et place, le soir, la 16^e division en avant, sur les hauteurs de Michelsdorf ; la 17^e sur les hauteurs de Consedsdorf ; la 18^e sur les hauteurs de Hermsdorf, fournissant deux bataillons à Haynau ; la 19^e (Rochambeau) à Hem-Kratschen, ayant un régiment à Wittgendorff, pour garder le grand parc.

Le 27, à onze heures du matin, les 5^e et 11^e corps quittent leurs positions devant Haynau et Steinsdorf et se dirigent sur Staudenitz. L'empereur Napoléon était à leur tête et dirigea lui-même tous les mouvements pour pousser l'arrière-garde ennemie.

La division du général Rochambeau, qui devait suivre le mouvement des deux premières du corps d'armée, fut coupée par la garde impériale et s'arrêta un peu en arrière.

Le 28, le 135^e de ligne resta à Gross-Beereen.

Le 29, à neuf heures du matin, le 5^e corps se met en marche par la route de Neumark et vient prendre position entre Kaumendorf et Neumark, route de Breslau.

Ce jour même, le comte de Schouwalow et le général Kleist eurent une conférence avec le duc de Vicence, aux avant-postes.

Le 31, les divisions Maison, Putod et Lagrange passent la Weistritz et se portent sur Breslau. La division Rochambeau reste à Lissa avec le général Reynier. En arrière de Neukircher, sur la petite rivière de Lohe, le 5^e corps rencontra le corps prussien de Scholer et le corps russe de Witt. Ces deux corps furent aisément forcés, et obligés de se retirer sur Ohlau. La division

Maison occupa Breslau, ainsi que les ponts. A son arrivée, la division Rochambeau devait occuper jusqu'à l'Oder en avant de la ville. Mais à quatre heures et demie le prince de la Moskowa ordonne au général Reynier d'occuper Puschwitz, avec le 7^e corps et la division Rochambeau, et de garder, par des avant-postes, les débouchés de Kostenblat et de Kant.

A onze heures et demie soir, le maréchal Ney donne l'ordre au général Lauriston de se mettre en marche à deux heures du matin, pour aller prendre position à Gohlau, en seconde ligne, derrière le général Reynier, qui occupe Puschwitz.

Le lendemain, à deux heures du matin, le colonel Bongard, accompagné d'un officier de cosaques, apporte au général Reynier l'ordre de cesser les hostilités. Ce même jour, le général Lauriston a la 16^e division à Breslau ; la 17^e en avant de Breslau, regardant la route d'Ohlau, jusqu'à celle de Schweidnitz ; la 18^e à Hastler, Kettern, Kleinburg ; la 19^e (Rochambeau), depuis la route de Schweidnitz jusqu'à celle de Lissa. Le 135^e régiment d'infanterie occupe Lissa et Gross-Mochberg et conserve ses positions le 3.

Le 4 juin, les plénipotentiaires concluent un armistice qui fut ratifié le même jour de part et d'autre (Pleiswitz.)

Le 6, la division Rochambeau reçoit l'ordre de se rendre le lendemain à Goldberg, avec une autre division du 5^e corps ; le reste des troupes du général Lauriston les rejoindra le 9.

Le 12 juin, le 5^e corps est rendu dans le cercle de Goldberg et de Haynau.

La 19^e division (Rochambeau) campe en avant de Haynau.

L'effectif du 135^e de ligne, le 15 juin, est de 2,742 hommes.

Le 17 juin 1813, l'Empereur décrète que les régiments formés de cohortes n'auront plus que trois bataillons ; les officiers, sous-officiers et soldats des 4^e bataillons seront versés dans les trois premiers de chaque régiment. Après l'exécution de cette mesure, le commandant Prévost du 4^e bataillon du 135^e de ligne resta à la suite du régiment.

En négociant l'armistice de Pleiswitz, Napoléon n'avait d'autre intention que de gagner deux mois pour compléter ses armements et les proportionner aux forces des nouveaux ennemis qu'il allait s'attirer ; mais il n'avait pas, en ce moment, la pensée de la paix, ne voulant à aucun prix la conclure aux conditions que l'Autriche prétendait y mettre.

Pour de nouveaux efforts, il fallait de nouvelles troupes. Dans ces circonstances, Napoléon avait songé à tirer du corps d'observation de l'Elbe des ressources pour combler les vides faits pendant la première partie de la campagne.

Nous avons vu les 1^{er}, 2^e et 3^e compagnies du 1^{er} bataillon (dépôt) du 135^e régiment d'infanterie quitter Paris le 24 février et arriver à Utrecht le 18 mars.

Ces trois compagnies formèrent dès lors, avec trois compagnies du 146^e, le 1^{er} des six bataillons de marche du corps d'observation de l'Elbe.

Bientôt les quatre premiers bataillons de marche sont envoyés à Groningue.

Le 16 mai 1813, l'Empereur écrit au Ministre de la Guerre de donner ordre aux quatre premiers bataillons de marche de la brigade d'Utrecht, qui sont dans la

31^e division militaire et aux 5^e et 6^e bataillons qui sont à Utrecht, de se diriger sur Magdebourg pour de là rejoindre les 3^e et 5^e corps où chaque compagnie versera des soldats dans les bataillons de guerre de son régiment, après quoi les officiers et sous-officiers devront être renvoyés à leurs dépôts respectifs.

Le Ministre de la Guerre transmet, le 31 mai, au général commandant la 31^e division militaire à Groningue, l'ordre de l'Empereur et fixe au 10 juin le départ des deux premiers bataillons de marche. Ces bataillons devront être le 21 juin à Minden et arriver le 29 à Magdebourg.

Le 1^{er} bataillon de marche, composé de compagnies des 5^e bataillons des 135^e et 146^e régiments d'infanterie compte 11 officiers et 602 sous-officiers et soldats. Une seule des trois compagnies du 5^e bataillon du 135^e de ligne est commandée par un capitaine, M. Pastureau.

Les autres officiers de ces compagnies sont les lieutenants Évrard, Giret, Bourgeois, Desinder, les sous-lieutenants Métral, Valin et Bucaille.

Les deux premiers bataillons de marche sont commandés par M. Garnier, major du 95^e de ligne.

Partis de Minden le 22 juin, ils sont le 23 et le 24 à Hanovre, le 26 à Brunswicht, le 29 à Magdebourg, où ils séjournent jusqu'au 1^{er} juillet.

Le 2, ils reprennent leur marche, sont le 3 à Dessau, le 4 à Wittemberg et de là se dirigent sur Goldberg en passant par Jessen, Herzberg, Sonnewald, Alt-Dobern, Spremberg, Muska, Rothenburg, Waldau et Bunzlau.

A leur arrivée, le 15 juillet, ces bataillons de marche furent dissous, les soldats incorporés dans les bataillons de guerre de leurs régiments respectifs et les officiers et sous-officiers dirigés sur le dépôt du corps, à Paris.

282 hommes tirés du dépôt vinrent aussi renforcer les trois bataillons du 135^e régiment d'infanterie.

A cette même date, 15 juillet, la 18^e division est supprimée ; ses éléments sont répartis entre les trois autres divisions du 5^e corps.

Dès lors, la 19^e division (général Rochambeau) se composa de deux brigades ; la première brigade comprenait les 135^e et 149^e régiments, la deuxième brigade les 150^e et 153^e.

Le 1^{er} août, le général Laffite prend le commandement de la première brigade et le général Harlet, celui de la deuxième.

A cette date, le 135^e est toujours commandé par le colonel Poirson, assisté du major Combet.

Le régiment est à trois bataillons commandés par MM. Heulot, Normand, Fructus.

Le commandant Prévost est à la suite du régiment.

L'état-major du 135^e de ligne comprend alors :

Un officier-payeur, un chirurgien-major, trois porte-aigles, un tambour-major, un tambour-maître et un vagemestre.

L'effectif du régiment, officiers compris, est de 2,602 hommes.

Peu de jours nous séparent maintenant de la reprise des hostilités.

L'armistice expirait le 10 août ; le congrès de Prague fut dissous et, le 12 août, le gouvernement autrichien fit remettre au duc de Bassano sa déclaration de guerre.

Napoléon modifie aussitôt ses projets ; il espère contenir l'armée de Bohême par des démonstrations offensives, et peut-être, en battant celle de Silésie, forcer les

coalisés à un faux mouvement dont il serait possible de profiter.

Dès avant l'armistice, Napoléon avait songé à couvrir Dresde du côté de la Bohême et à s'assurer un double passage sur l'Elbe, à son entrée en Saxe.

Il distribua son armée de manière à porter les premiers coups en Silésie, en même temps qu'il inquiéterait la droite de l'armée autrichienne et ses communications avec cette province.

Le 13 août, les 3^e, 5^e, 6^e et 11^e corps formant environ 100,000 combattants, sous les ordres du prince de la Moskowa, restèrent en Silésie où l'ennemi avait encore 130,000 hommes.

Dès le 12, Blücher violant les termes précis de l'armistice, entre en terrain neutre et, le 14, le corps de Sacken occupe Breslau, l'avant-garde de Blücher dépassant Jauër.

Le 16, le corps de Langeron avait déjà dépassé Goldberg par la droite et se présentait vers Zobten, menaçant de tourner les 3^e et 5^e corps qui étaient à Liegnitz et Goldberg.

La 16^e division sur les hauteurs, derrière Goldberg, désignées sur la carte sous le nom de Grüncmberg. Elle occupait comme poste avancé le village de Pelgransdorf, qui est le seul débouché, et avait aussi des postes à Hermsdorf, tous situés derrière le Katzbach.

La 17^e division sur les hauteurs de Niederau ayant des postes sur la Katzbach qui se lient avec ceux du 3^e corps.

La 19^e division (Rochambeau) en réserve à Brokendorf pouvant se porter soit sur Goldberg, soit sur Lowemberg, soit sur Buntzlau.

Cette division avait laissé un fort bataillon à Haynau.

L'avant-garde de Langeron, commandée par le général Rudzewiez, attaqua le 16, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant le terme du traité.

Le 17, le corps de Langeron était sur le Bober et une avant-garde occupait Lahn. Dans la nuit du 17 au 18, le 5^e corps se replia de Goldberg sur Lowemberg où il se joignit au 11^e. Le maréchal de Macdonald prit le commandement des deux corps. Le même jour, Blücher entra à Goldberg avec le corps d'Yorck, Sacken vint à Liegnitz.

Le 19, Blücher porta le corps d'Yorck sur Lowemberg. Les hauteurs, en avant de cette ville, étaient encore occupées par l'arrière-garde du 5^e corps qui en fut délogée après un combat assez vif ; le pont fut détruit.

Le corps de Langeron marcha sur Zobten où le général Rudzewiez, avec son avant-garde, passa le Bober et repoussa notre avant-poste d'un demi-bataillon qui se trouvait près de là, à Siebeneichen. A moitié chemin de Zobten à Lowemberg, près de Helle, le général Rudzewiez rencontra la division Rochambeau que le général Lauriston envoyait au-devant de lui ; la brigade Laffitte (135^e) attaqua l'ennemi, le poussa à Zobten et le força à repasser encore une fois le Bober.

Voici le bulletin dans lequel le duc de Bassano rapporte le combat du 19 août :

« Le 19, les alliés ont passé la Bober à Zobten et attaqué les avant-postes du général Lauriston à Siebennicker. Les Français n'avaient que 3 compagnies qui se sont repliées jusqu'à Goldberg, mais le général Lauriston courut à l'ennemi. Une affaire fort vive s'engagea ; les deux tiers du corps de Langeron, composé entièrement de Russes, prirent part au combat. Trois brigades françaises, parmi lesquelles on remarque celle de la division

Rochambeau, que commande le général Laffitte, chargérent à la baïonnette. »

Dans cette journée, tout à l'honneur de nos armes, le 135^e eut 4 officiers tués : MM. Guettard, Bousquière, capitaines ; Fauchisson, lieutenant ; Valin, sous-lieutenant ; et 6 officiers blessés : les capitaines Galinaut, Aumont, Macret ; le lieutenant Balle ; les sous-lieutenants Claudin et Guignot. M. Claudin, très grièvement atteint, mourut de ses blessures.

Parmi les sous-officiers et soldats du régiment : le sergent-major Moreau ; les sergents Gervais, Villeneuve, Chalange ; les caporaux Vieville, Pion, Acdou ; les voltigeurs Chevreau, Martin, restèrent sur le champ de bataille.

Le nombre des hommes blessés était aussi assez considérable.

Le 20 août au soir, le général Lauriston occupe les hauteurs en arrière de Lowemberg, cette ville comme avant-garde, et observe la rivière du Bober, à droite jusqu'à Siebennicker, à gauche jusqu'à Sackwitz.

Cependant le prince de la Moskowa, sentant la nécessité de conserver sa communication avec l'armée que l'ennemi menaçait à Lowemberg, se décida à se porter sur ce point avec le 3^e corps et la cavalerie de Sébastiani. Le général Blücher porte en avant de lui la division du prince de Mecklembourg ; puis ne laissant qu'une division du corps d'Yorck devant Lowemberg, il en fit suivre encore deux autres. Le corps de Langeron reçut également l'ordre d'appuyer à droite pour être à portée, le lendemain, de marcher sur le 3^e corps. Le prince de la Moskowa, se voyant prévenu à Lowemberg, s'arrêta à Graditz, en présence d'Yorck, dans la nuit du 20 au 21 ; il se retira, devant des forces bien supérieures, à Buntzlau.

La division Rochambeau reçut l'ordre de se porter à Giesnamdorf pour couvrir la gauche du 5^e corps pendant la retraite sur Lauban.

L'empereur Napoléon, arrivé le 21 à la pointe du jour à Lowemberg, reprit sur le champ l'offensive. Les 25,000 hommes de la garde, qui l'avaient suivi, rendaient la force des deux armées à peu près égale, c'est-à-dire d'environ 130,000 hommes. Des ponts furent jetés sans perte de temps sur le Bober, à Lowemberg.

A midi, le 5^e corps passa, la division Maison en tête; le 11^e corps suivit. Le corps d'Yorck, qui était devant Lowemberg, fut renversé et poussé sur la route de Goldberg, et le 5^e corps est vainqueur à Zobten.

Le général Lauriston en avise immédiatement le major général.

« Le 5^e corps, écrit-il de Zobten, a combattu devant l'Empereur. Sa Majesté a pu juger de l'ardeur qui animait les troupes; elles brûlaient du désir de vaincre sous ses yeux. »

Dans la nuit du 21 au 22, le général Blücher, voyant que le centre de son armée était menacé par les 5^e et 11^e corps et obligé de se replier vers la Katzbach, ce qui pouvait compromettre le corps de Langeron, réunit, derrière la petite rivière de Haynau, la droite à Adelsdorf et la gauche à la route de Goldberg, son armée toute entière, excepté le corps de Sacken qui était sur la route de Haynau, à Wolfshayn, près Kreibau.

Le 22, les 5^e et 11^e corps continuèrent leur mouvement en colonnes sur la route de Goldberg. L'aile gauche ennemie, attaquée de front par le 11^e corps et débordée par le 5^e, fut battue et forcée après un combat assez vif. Dans la soirée, le général Lauriston se mit en marche

de Lauterseifen et Zobten par Armenscuth et Steinberg, où il prit position.

Alors le général Blücher, voyant qu'il risquait d'être coupé de la Katzbach sur sa gauche, tandis que les 3^e et 6^e corps débordaient sa droite, replia son armée derrière ce ruisseau.

Le corps de Langeron occupa les penchants de Wolfsberg, en arrière de Goldberg. Le corps d'Yorck s'étendit à droite, vers Rochlitz ; la division prussienne du prince de Mecklenbourg et l'avant-garde russe de Rudzewiez occupèrent Ober et Niederau, au-devant de Goldberg ; les divisions de cavalerie de Korf, Borosdin et Jurgan furent placées en seconde ligne.

Le même jour, le corps de Sacken fut attaqué à Wolfshayn et forcé de se replier sur Haynau et de là sur Liegnitz.

Le 23, le général Lauriston reçut l'ordre d'attaquer Goldberg avec les 5^e et 11^e corps.

Le 11^e, appuyé par une batterie de la cavalerie de Latour-Maubourg, se présenta de front à l'avant-garde ennemie : la division Gérard fut chargée de l'attaque de Niederau. Le 5^e corps déboucha par Seifenau sur le flanc de la position de l'ennemi.

Le combat fut très vif à Niederau, où la division prussienne du corps du prince de Mecklenbourg opposa la plus vive résistance. Mais enfin le prince fut forcé de repasser la Katzbach ; son mouvement fut suivi par l'avant-garde russe. A la droite, le 5^e corps ayant dépassé Seifenau, eut à essayer un combat très violent avec le corps de Langeron ; la cavalerie ennemie fit plusieurs belles charges et le combat se soutint pendant assez longtemps avec opiniâtreté.

Les hauteurs de Wolsdorf furent prises et reprises

trois fois ; enfin la division Rochambeau, ayant le *135^e Régiment* en tête, s'élança au pas de charge sur le Wolfsberg, et l'ennemi fut obligé de plier.

Voici la relation de ce brillant combat, tout à l'honneur du *135^e* de ligne, par le général Lauriston, commandant du *5^e* corps :

• Sur les hauteurs de Flemsberg, le 23 août 1813, 4 h. 1/2 après midi.

« Lors du départ de S. E. le maréchal duc de Tarente, nous présumions que Goldberg était évacué, l'ennemi ayant paru abandonner la veille ses positions au-dessus de Goldberg. Les reconnaissances du matin ayant rapporté que l'ennemi occupait encore Goldberg, j'ai examiné la position avant de donner aucun ordre.

« Les hauteurs au-dessus de Goldberg, le Flemsberg et les bois environnants étaient garnis d'infanterie, cavalerie et artillerie russe ; ils paraissaient être le même nombre qu'à Zobten. — Le corps prussien paraissait être vers Rochlitz, dans la ville, et une forte colonne se portait à Liegnitz.

« Je donnai de suite l'ordre aux divisions Puthod et Rochambeau, du *5^e* corps, de se porter entre le Wolfsberg et le bois afin de tourner le Wolfsberg que l'ennemi occupait. Ces troupes partirent de Steinberg. — Je donnai l'ordre au général Gérard, du *11^e* corps, de se porter de Grünemberg, où il était, sur Niederau, afin d'attaquer Rochlitz et couper la retraite à l'ennemi ou le forcer à une prompte retraite. — Je tenais la division Maison en réserve à Steinberg pour observer Falkenstein et la route de Shonau. — De l'autre côté, les généraux Puthod et Rochambeau, après avoir passé des défilés, parvinrent à Volsdorf, passèrent le ravin, malgré la résistance de

l'ennemi, et marchèrent au Volsberg qui était garni de Russes.

« Cette attaque fut difficile, l'ennemi avait une artillerie nombreuse qui soutenait cette position. Notre infanterie prit les hauteurs et les perdit plusieurs fois.

« Enfin, le 135^e de ligne y marcha avec un courage extraordinaire, l'emporta et garda la position. Il fallait déboucher ensuite; l'ennemi avait des positions successives et entre autres, le Flemsberg qui était garni d'infanterie et d'artillerie. Après une vive résistance et après que les succès eurent été balancés pendant trois heures, les positions furent enlevées et l'ennemi battit en retraite avec précipitation.

« Le champ de bataille présentait six Russes pour un Français. On peut évaluer leurs pertes de 800 à 1,000 hommes tués et plus de 3,000 blessés. Notre perte est considérable, mais en blessés...

« Les troupes ont combattu avec une constance et une fermeté admirables; toutes les charges de cavalerie ont été repoussées à bout portant.

« Il y avait, d'après le dire des prisonniers, 50,000 hommes d'infanterie et 10,000 hommes de cavalerie russes au-dessus de Goldberg, avec 6,000 landwehr. »

Les pertes du 135^e, dans cette journée, étaient grandes.

Deux officiers, MM. Brondeau et Bounel, capitaines, furent tués dans cette bataille.

Six officiers furent blessés, MM. Plafait, Dorville, Anglade, capitaines; Treneguiet, Maréchal, lieutenants; Valdampierre, sous-lieutenant.

Le capitaine Dorville mourut le 24 septembre des suites de la blessure reçue le 23 août devant Goldberg.

Ces trois journées des 21, 22 et 23 coûtèrent à l'ennemi 6 à 7,000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Tel fut le combat de Goldberg, le 23 août 1813. Le 135^e de ligne s'y couvrit de gloire. C'est pour perpétuer dans nos cœurs le souvenir de cette action de guerre mémorable que le nom de Goldberg, rendu célèbre par la bravoure de nos aînés, a été inscrit sur notre drapeau.

Napoléon, voyant l'armée de Silésie rentrée dans ses anciennes positions, partit de sa personne pour retourner à Dresde.

Le duc de Tarente fut chargé du commandement de l'armée française, qui resta composée des 3^e, 5^e et 11^e corps et du 2^e de cavalerie, en tout environ 80,000 hommes ; le prince de la Moscowa, parti avec Napoléon, fut remplacé à la tête du 3^e corps par le général Souham.

Le 5^e corps, après le combat de Goldberg, avait pris position en avant de ce bourg, ayant une avant-garde à Prausnitz.

Dans la nuit du 23 au 24, Blücher réunit son armée à Jäüer.

Le 25, il se décide à reprendre l'offensive et se met en marche le 26 vers deux heures après midi. Les corps d'Yorck et de Sacken devaient passer la Katzbach au-dessus de Liegnitz et attaquer le 3^e corps français commandé par le général Souham. Le corps russe de Langeron devait, pendant ce temps, contenir les 5^e et 11^e corps qu'on supposait encore à Goldberg et s'avancer vers Prausnitz.

De son côté, le duc de Tarente, ayant tout son monde en ligne, résolut de se porter, dès le lendemain 26, sur Jäüer, point spécial qu'il devait occuper pour obéir à ses instructions.

Bien que Napoléon ne voulût pas établir son armée de Silésie plus loin que le Bober, il désirait cependant

qu'elle eût des avant-postes sur la Katzbach, de Jäüer à Liegnitz, afin de mieux vivre et d'intercepter plus sûrement tout détachement envoyé de Bohême sur Berlin.

Macdonald détacha une division du 11^e corps, celle du général Ledru, et lui ordonna de remonter le Bober de notre côté, c'est-à-dire par la rive gauche, tandis que la division Puthod, du corps de Lauriston, le remonterait par la rive droite, de manière à surprendre Hirschberg par les deux rives. Pendant que ce mouvement s'opérait sur notre extrême droite, et tout à fait dans les montagnes, le maréchal Macdonald prit le parti de marcher lui-même sur Jäüer, avec les corps de Lauriston et de Gérard (11^e), diminués chacun d'une division.

Il n'y avait, pour arriver à Jäüer, aucun cours d'eau important à franchir, mais seulement quelques ravins plus ou moins profonds à traverser, sur lesquels on pouvait trouver l'ennemi en force. Le 5^e corps devait prendre la route de Seichau et Hennersdorf. A partir de une heure du matin, le 26, une pluie d'orage, qui avait duré la nuit entière, avait fait déborder toutes les rivières et rendu les chemins presque impraticables.

Le maréchal Macdonald, pressé de reprendre l'offensive, ne tint pas compte du mauvais temps et exigea qu'il fût donné suite à ses ordres. Tandis que les divisions Puthod et Ledru remontaient les deux rives du Bober jusqu'à Hirschberg, les corps de Lauriston et de Gérard marchaient sur Jäüer, descendant, gravissant tour à tour les bords des ravins qu'il fallait franchir pour arriver à cette petite ville. Malgré les difficultés que la pluie leur opposait, nos agiles tirailleurs, déposant ceux de l'ennemi, les obligèrent partout à se replier.

Les généraux Gérard et Lauriston, attaquant avec

une extrême énergie les positions que Lauriston avait successivement occupées et abandonnées, étaient déjà parvenus en vue de Jaüer, malgré le mauvais temps et allaient s'emparer de ce point lorsqu'ils furent arrêtés par la nouvelle de l'échec des généraux Souham et Sébastiani, à notre gauche.

Ils furent donc, sous peine d'imprudance, contraints de rétrograder, et ils revinrent jusqu'à Goldberg où ils entrèrent vers minuit, dans un état fort triste, ayant rencontré en route les débris des troupes battues sur le plateau de Janowitz et ayant eu à traverser un immense encombrement de voitures embourbées, de blessés qu'on emportait avec la plus grande peine par un temps devenu affreux. Il fallut bivouaquer comme on put, sous une pluie continuelle, les uns dans Goldberg, les autres en dehors, la plupart sans vivres, sans abri, en un mot dans un état misérable. Le 5^e corps s'établit à Prausnitz, en avant de Goldberg. Au nombre des morts se trouvaient le sergent-fourrier Toutain, le sergent Pepin, les fusiliers Imbault et Colas, du 135^e de ligne.

Le lendemain matin, le ciel, qui était encore chargé d'eau, continua de verser sur nos soldats des torrents de pluie. Heureusement, la Katzbach, qu'on avait repassée la veille, leur servit de protection contre la poursuite impétueuse de Blücher. Elle était tellement débordée qu'à peine il put faire passer sa cavalerie. On réussit donc à se retirer sans avoir l'infanterie des alliés sur les bras ; mais on fut poursuivi par une nuée de cavaliers que nos fusils n'arrêtaient guère faute de pouvoir faire feu. Nos jeunes soldats, plus fermes devant l'ennemi que devant le mauvais temps, opposèrent avec leurs baïonnettes une barrière de fer aux cavaliers russes et prussiens et parvinrent ainsi à les contenir.

La division Rochambeau traverse la ville de Goldberg, arrive au pont d'Obenmühl en bas de la ville. Il n'y avait que ce passage sur la Katzbach, tous les autres ponts étaient emportés.

La division prit la route d'Hermansdorf et Steinberg, puis se rabattit sur Felgramsdorf.

L'ennemi voulut s'emparer des ponts ; notre infanterie arrivait, elle se jeta sur les Prussiens à la baïonnette et sans pouvoir faire feu. Elle reprit les ponts, les braves passèrent, les autres se jetèrent dans l'eau où beaucoup se noyèrent.

Après être resté quelque temps en position derrière Felgramsdorf, le général Lauriston porte les deux divisions Maison et Rochambeau à l'entrée des bois qui séparent la Katzbach du Bober entre Goldberg et Lowemberg.

Nos soldats y passèrent la nuit un peu mieux abrités, mais pas mieux nourris que la veille.

Les corps de Gérard et de Lauriston, rendus dans la journée du 28 en face de Lowemberg, voulurent en vain y passer le Bober. Le pont n'était pas détruit, mais il fallait, pour arriver jusqu'à ses abords, traverser une inondation de trois quarts de lieue d'étendue, et il n'y eut d'autre ressource que de descendre la rive droite du Bober pour le franchir à Bunzlau, où étaient déjà Souham et Sébastiani.

Pour la première fois depuis trois jours, on trouva des toits et des subsistances, bien disputés du reste, car on était cinquante mille au moins accumulés sur un seul point.

Le général Lauriston s'établit à Blacknitz, échelonnant ses régiments à Lauterseiffen, à la croix des routes

de Bunzlau et de Goldberg, et sur les hauteurs à droite et à gauche.

La division Puthod, du corps de Lauriston, séparée par d'immenses masses d'eau de ses compagnons d'armes, fut assaillie par les troupes de Blücher, refusa de se rendre, se défendit vaillamment et finit par être prise ou détruite. Ce qui en resta fut versé dans la 16^e division, et le 5^e corps ne compta plus dès lors que deux divisions (1^{er} septembre).

Blücher voulut se porter en avant, dès que les eaux eurent un peu baissé, pour tirer les plus grandes conséquences possibles de l'événement si heureux pour lui de la Katzbach.

Plaçant son infanterie, partie vers les montagnes, partie sur la grande route de Breslau à Dresde, lançant son immense cavalerie dans les plaines humides qu'arrosent successivement le Bober, la Preiss, la Freiss, la Sprée, il avait, en débordant constamment le flanc gauche du maréchal Macdonald, obligé celui-ci à rétrograder de Lowemberg sur Lobau, de Lobau sur Gorlitz. Le duc de Tarente allait heureusement recevoir l'appui de l'Empereur.

Napoléon parti de Dresde avec la garde, le corps de Marmont et la cavalerie de Latour-Maubourg rencontra, le 4 septembre, l'armée de Macdonald qui se disposait à abandonner la position de Hochkirch et à continuer sa retraite sur Bautzen. Napoléon arrête ce mouvement et fait reprendre l'offensive. Le roi de Naples rejette derrière le Lobauer-Wasser l'avant-garde de Blücher qui se décida à la retraite; elle se fit sur Gorlitz et sur Lobau, favorisée par les bois qui couvrent les montagnes de Bohême.

Le 6 septembre, Napoléon se porta en avant et fit avancer ses troupes par Glassen sur Reichenbach.

L'ennemi repassa la Neiss et la Queiss et s'arrêta derrière ces deux rivières.

Napoléon reprit le chemin de Dresde, laissant au maréchal Macdonald pour toute instruction de ne rien hasarder et de se retirer devant des forces supérieures.

Le 9, le corps de Blücher repassa la Neiss et, le 10, le duc de Tarente quitta sa position de Hochkirch et se retira derrière la Sprée. Le 11, le duc de Tarente était à Godau ; le 12, il se replie sur Bischofwerda et vient se ranger en avant de Dresde, le long d'une petite rivière, la Wessnitz, qui coule transversalement vers cette capitale en décrivant de nombreux circuits et vient, un peu à droite, tomber dans l'Elbe.

Pendant le cours de cette retraite, le 135° de ligne eut 16 hommes tués.

Napoléon établit le maréchal Macdonald avec ses anciens corps et Poniatowski le long de cette rivière ou un peu en arrière. Le 5° corps (Lauriston) avait sa 19° division (Rochambeau) à Dubenitz (1^{re} brigade, 135° de ligne) et à Putzkau (2° brigade). Le major Combet prend le commandement du 135° de ligne pendant l'absence du colonel Poisson parti en congé.

Le 22, Napoléon enjoignit à Macdonald d'exécuter avec ses trois corps une reconnaissance à fond, de pousser à outrance l'ennemi sur Harta, même sur Bautzen, pour savoir au juste si Blücher était là ou n'y était plus.

Napoléon fit savoir à Macdonald qu'il serait lui-même à sa suite, avec une portion de la garde, pour agir vigoureusement contre l'armée de Silésie, si toutefois elle était encore dans les mêmes positions.

Il s'y rendit donc de sa personne et cette reconnaissance de tous les corps français composant l'armée de Macdonald contre les divers corps formant l'armée de Blücher, commencée le 22 septembre, continuée le 23 jusqu'à Bischofswerda, révéla la présence de Blücher, avec les mêmes forces, dans les mêmes lieux.

Napoléon résolut de resserrer encore davantage sa position et de ne plus laisser devant Dresde que le seul 11^e corps, celui que le maréchal Macdonald avait toujours commandé directement, et de satisfaire ce maréchal en le déchargeant du commandement des 3^e, 5^e et 8^e.

L'Empereur amena le 5^e (Lauriston) à Nieder-Corbitz, près Dresde ; le 135^e de ligne fut sur la rive gauche de l'Elbe, vis-à-vis Pilnitz, le 28 et le 29 septembre.

Les coalisés avaient formé le projet de se porter sur Leipzig, par la Bohême et par l'Elbe inférieur ; ils entrèrent en action le 25 septembre.

Napoléon dirige ses forces de manière à se placer avec ses réserves entre les deux armées coalisées et à tomber sur l'une ou sur l'autre, suivant celle qui serait le plus à sa portée.

C'est dans ce but qu'il reporte en arrière le 5^e corps et le dirige sur Mittveyda pour servir d'appui au prince Poniatowski (8^e). Le 2^e corps (Victor) fut envoyé à Chemnitz.

Napoléon plaça ces trois corps d'infanterie et les 4^e et 5^e corps de cavalerie sous les ordres de Murat. Ils devaient, en rétrogradant sur la Thuringe, longer le pied des montagnes de Bohême et s'avancer avec précaution, de manière à se trouver toujours entre la grande armée du prince de Schwarzenberg et Leipzig. Dans

cette marche, le 135° de ligne fut jusqu'au 6 à Mittveyda, le 7 en marche sur Rochlitz, le 8 à Rochlitz. Avant de quitter Dresde, le régiment y laissa un détachement.

S'étant porté avec Poniatowski, Victor et Lauriston et les 4° et 5° corps de cavalerie sur Frohbourg, Murat réussit à intercepter la route qui conduit par Commotau et Chemnitz à Leipzig, mais n'eut pas le temps d'intercepter celle qui conduit à cette ville par Carlsbad et Zwickau. Profitant de la voie restée ouverte, Wittgenstein put occuper Borna, et Murat se trouva, dans la journée du 10, avoir les Autrichiens sur sa gauche à Penig, et les Russes sur sa droite à Borna. Ne voulant pas demeurer dans cette position, et surtout ne voulant pas permettre que la tête de l'une des deux colonnes ennemies le devançât sur Leipzig, il se rabat sur sa droite et fait attaquer Borna. Les Russes se défendent vaillamment ; mais Poniatowski et Lauriston les assaillent plus vaillamment encore et reprennent Borna à la baïonnette.

Ce combat, qui coûta 3 à 4,000 hommes à Wittgenstein, nous rendit maîtres de la route de Leipzig et remplaça Murat dans sa situation naturelle, celle de couvrir Leipzig contre les deux colonnes de Schwarzenberg débouchant de la Bohême.

Le 11, la colonne autrichienne poursuivant son mouvement par la route de Chemnitz, continua de s'avancer sur Frohbourg et Borna, et la colonne de Wittgenstein, après s'être repliée un moment sur la route de Zwickau jusqu'à Altenbourg, reprit ensuite sa marche sur Leipzig.

Murat, ne voulant pas livrer bataille avec des forces disproportionnées, continue son mouvement rétrograde.

Le 13, il prend position en avant de Leipzig, au sud de la ville, et charge le corps de Lauriston de défendre Liebert-Wolcknitz.

En face de nous, Kleist et Wittgenstein sont à Gross-Ponnau, Gulden-Gossa, Crobern.

Le 14 au soir, Napoléon arrive à Leipzig. Le lendemain, de bonne heure, il étudie dans son immense étendue ce champ de bataille de Leipzig immortalisé par notre bravoure et nos malheurs.

Il approuva complètement la position prise par Murat, résolu de disputer énergiquement la ligne de Liebert-Wolkwitz à Wachau et Marck-Kleberg et, pour cela, doubla les trois corps de Murat par la garde et les corps d'Augereau et de Macdonald.

Les coalisés, décidés à combattre, mirent leurs armées en bataille. Ils espéraient surprendre l'armée française avant sa concentration et profiter du terrain avantageux pour les manœuvres qui est en avant de Wachau et de Liebert-Wolkwitz. A 9 heures du matin, les colonnes de Kleist et Wittgenstein débouchèrent, couvertes par 200 pièces de canon ; la bataille commença par des engagements de cavalerie et par une canonnade si violente que personne parmi nos vieux généraux ne se souvenait d'en avoir entendu une pareille. Bientôt le combat fut partout engagé. Tous les efforts des coalisés se dirigèrent sur Wachau et Liebert-Wolkwitz. Ces deux villages furent attaqués six fois successivement et autant de fois l'ennemi fut culbuté en désordre.

Lauriston, abordé de front par Gortschakoff, de gauche par Klenau, envoie sur celui-ci, qui se montre le premier, la division Rochambeau. Cette brave division charge et culbute Klenau, pendant que le général Maison rejette, sur les bois de l'Université, les Russes de Gortschakoff et les Prussiens de Pirch.

Vers 11 heures du matin, le duc de Tarente déboucha avec le 11^e corps en avant de Holzhausen et s'avança sur

le ruisseau de Liebert-Wolkwitz. L'attaque de Klenau sur le 5^e corps fut prise en flanc et l'ennemi perd une batterie. Il était midi lorsque la sixième attaque des coalisés fut repoussée au centre. L'empereur Napoléon crut que le moment critique était arrivé et songea à décider la victoire en sa faveur. Il fit entrer sa réserve en ligne.

Aussitôt le général Lauriston débouche de Liebert-Wolkwitz.

Le duc de Tarente s'avancait vers les hauteurs à gauche de cet endroit. Le corps de Gortschakoff fut renversé et repoussé vers sa première position (vers Sthoermthal) et le 5^e corps se rendit maître du bois de Gross-Poessna. Le général Klenau, vivement poussé de front par le duc de Tarente et menacé de flanc par le général Lauriston, fut obligé de plier; la cavalerie essaya une charge et fut culbutée par celle du général Sébastiani; le corps même aurait été fortement compromis sans deux régiments de cuirassiers prussiens qui rétablirent les affaires. Le général Klenau fut toutefois obligé de se replier entre Gross-Poessna et Seyfartshayn, où il eut peine à se soutenir jusqu'à la nuit.

Dans cette première journée, le 135^e eut 10 officiers blessés : MM. Heulot, chef de bataillon ; Maréchal, Aumont, Victor, Aubagnan, capitaines ; Joly, Boyeau, lieutenants ; Leroy, Péronnet, Gibert de Lametz, sous-lieutenants.

La journée du 17 se passa tranquillement de part et d'autre. Les coalisés, rebutés par les vains efforts qu'ils avaient faits le 16, résolurent d'attendre l'arrivée du corps de Callorédo et de l'armée de Bennigsen pour renforcer l'attaque de Liebert-Wolkwitz et celle du prince

de Suède qui devait achever d'envelopper l'armée française.

Dans la position où se trouvait l'armée française, enveloppée par des forces plus que doubles, il lui était impossible d'attaquer la première. Elle ne pouvait que défendre la tête du défilé de Leipzig et chercher à profiter des fautes que pourrait faire l'ennemi.

Le 18, à 2 heures du matin, le centre de l'armée française exécuta un changement de front, la gauche en arrière en pivotant sur la droite. Le général Lauriston fut placé en seconde ligne à Stoetteritz avec le 2^e corps de cavalerie.

A 8 heures, les armées coalisées se mirent en mouvement.

A 10 heures, les armées étaient en présence, la canonnade s'engagea sur toute la ligne et le prince de Schwarzenberg déploya ses colonnes. Le duc de Tarente, attaqué de front et menacé de flanc par l'armée de Bennigsen, qui venait d'emporter Balsdorf et se dirigeait sur Zwognaundorf, reçut l'ordre de se replier sur Stoetteritz.

Le 5^e corps fut rapproché de Probstheyda qui devenait l'angle saillant de la ligne, et d'où dépendait le succès de la bataille.

A 2 heures après-midi, le prince de Schwarzenberg ordonna aux divisions Pirsch et du prince Auguste de Prusse d'attaquer Probstheyda.

Ce village, défendu par le 2^e corps, était flanqué par deux fortes batteries. Après plusieurs attaques vigoureuses, ces deux divisions furent rejetées en dehors de leur ligne de bataille. De nouvelles troupes ennemies, du corps de Wittgenstein et des réserves, furent alors avancées contre Probstheyda. De notre côté, le 5^e corps (135^e) appuya le 2^e. Les colonnes ennemies se précipitent toutes

ensemble sur Probstheyda, l'enveloppent, y pénètrent et semblent cette fois devoir en rester maîtresses ; mais Victor et Lauriston fondent à la baïonnette sur les Prussiens et les Russes réunis, combattent corps à corps, puis, par un suprême effort, refoulent les assaillants hors du village et les culbutent sur la déclivité du terrain où notre artillerie, profitant de cette nouvelle occasion, les couvre encore de mitraille. Pendant ce temps, et pour appuyer les deux dernières attaques de Probstheyda, la division Ziethen reçut l'ordre de pénétrer sur Stoetteritz où s'était replié le 11^e corps. Les feux de revers des batteries de Probstheyda la forcèrent à renoncer à son entreprise, elle se replia sur Zuckelhausen où elle engagea avec le 11^e corps une vive canonnade qui mit le feu à Stoetteritz.

A 5 heures, l'empereur Napoléon fit avancer ses réserves d'artillerie et les fit mettre en batterie sur le plateau de Probstheyda. Elles dirigèrent une canonnade foudroyante contre la ligne ennemie déployée dans le vallon. Le prince de Schwarzenberg alors, pour dégager ses troupes d'un feu meurtrier, les replia sur le plateau opposé qu'il garnit également de toute son artillerie.

Afin de profiter de ce mouvement rétrograde, des colonnes des 2^e et 5^e corps tentèrent deux fois de déboucher de Probstheyda, mais le feu terrible de l'ennemi les en empêcha.

Cette canonnade épouvantable se prolongea jusqu'à la nuit, et, jusqu'à la nuit, les bataillons français, immobiles en face de la mitraille qui les atteignait et les environnait de toutes parts, tinrent inébranlablement à leurs postes.

« On peut se figurer, écrit Jomini, à quelle épreuve
« les bataillons français étaient soumis en gardant

« l'immobilité sous le feu redoublé de ces batteries. Le
« sang-froid leur échappa. Frémissements de rage, ils ten-
« tèrent de déboucher à plusieurs reprises de Probs-
« theyda ; mais une grêle de mitraille, écrasant en un
« clin d'œil les colonnes les plus profondes, les forçait
« chaque fois à rétrograder. Cette horrible canonnade
« se prolongea jusqu'à la nuit. Les vaillants défenseurs
« de Probstheyda surtout essayèrent des pertes acca-
« blantes ; c'est là que les généraux Vial et Rochambeau
« furent tués en donnant l'exemple du dévouement à
« leurs troupes. »

Le général Laffite, blessé et resté sur le champ de bataille, fut fait prisonnier le 19. Le major Combet, qui commandait le 135^e, est tué, le commandant Normand prisonnier. Les sous-lieutenants Trezenies, Simonet, Paulin, sont blessés.

Dès le soir du 18, les parcs et les bagages commencèrent à défiler par Lindenau sur Lützen. Dans la nuit, l'armée se rapprocha de cette ville et la retraite commença. Napoléon quitta son poste de Probstheyda vers le soir et se rendit à Leipzig afin de tout disposer pour une retraite immédiate. Comme il était probable que les coalisés, en voyant notre départ, voudraient se jeter sur nous afin d'ajouter à notre passage à travers Leipzig toutes les difficultés d'un combat sanglant, il fut prescrit au 7^e corps (Reynier) de disputer le faubourg de Halle, au nord de la ville. Marmont devait défendre l'est de la ville. Enfin Macdonald, dont le corps avait moins souffert que les autres le 18, se liant par sa gauche avec Marmont, devait, avec Lauriston et Poniatowski, protéger le côté sud contre la grande armée de Bohême.

Ces corps, pendant que la garde, toute la cavalerie,

les restes de Victor, d'Augereau et de Ney défileraient, avaient mission de disputer les faubourgs à outrance, d'y barrer les rues comme ils pourraient, puis de filer eux-mêmes par un vaste boulevard bordé d'arbres qui régnait autour de la ville et la séparait des faubourgs. Se repliant les uns après les autres sur cette voie, trois ou quatre fois plus large qu'une rue, ils devaient venir par le côté du couchant gagner le pont de Lindenau et traverser successivement les deux rivières de la Pleisse et de l'Elster.

Dès le matin du 19, la lutte recommence ; partout les coalisés rencontrèrent une résistance opiniâtre. Nos soldats étaient à leur tour aussi irrités que leurs adversaires et se trouvaient autant humiliés de la prétention de les battre que les Allemands l'avaient été de notre prétention de les dominer. Fiers de leur conduite dans ces journées, ils avaient le sentiment du malheur, non celui de la défaite, et étaient décidés à faire payer cher leur retraite ou leur vie.

La difficulté de concerter nos mouvements et de communiquer fit que chacun crut à l'insuccès de l'autre, et qu'on se mit presque simultanément en retraite, en débouchant sur les boulevards qui séparaient les faubourgs de la ville. L'encombrement y devint si grand que l'ennemi lui-même, avec ses baïonnettes, n'aurait pu s'y faire jour.

On en était là lorsqu'une épouvantable explosion retentit ; c'était le pont de Lindenau qu'on venait de faire sauter ; Reynier, avec un reste du 7^e corps, Ponia-towski, avec ce qui avait survécu de ses Polonais, Lauriston, Macdonald, avec les débris des 5^e et 11^e corps, étaient encore sur les boulevards de Leipzig, pressés

entre 200,000 ennemis et plusieurs cours d'eau sur lesquels les moyens de passage étaient détruits.

Après une mêlée confuse et sanglante, les uns se rendirent, les autres se jetèrent dans les rivières, un certain nombre réussirent à les passer à la nage, beaucoup furent emportés par la force des eaux. Poniatowski se noya, Macdonald se sauva à la nage, Lauriston et Reynier, entourés avant qu'ils pussent tenter de s'enfuir, furent conduits devant les souverains de Russie, de Prusse et d'Autriche.

Telle fut cette longue et tragique bataille de Leipzig, l'une des plus sanglantes et certainement la plus grande de l'époque.

Dans chacune de ces journées, le 135^e de ligne fut au poste d'honneur ; le 16, il était à Liebert-Wolkwitz ; le 18, à Probstheyda ; le 19, il fut pris et détruit avec l'arrière-garde chargée de défendre Leipzig et de protéger la retraite de l'armée. De faibles débris purent seuls rejoindre.

Le 21, l'armée française arriva à Freybourg.

Le 22, le quartier impérial français fut à Ollendorf.

Le 23, l'armée française vint à Erfürth où elle séjourna le lendemain.

Le maréchal Marmont réunissait sous ses ordres les débris des 6^e, 3^e et 5^e corps. On répartit entre les divers corps les détachements qui se trouvaient à Erfürth et que les difficultés de communication avaient empêché de diriger sur l'Elbe.

Le 25, l'armée française quitta Erfürth et s'étendit de Gotha à Eisenach. Le 26, la tête de l'armée arriva vers Hünefeld. Le 27, le quartier impérial était à Fulda et, le 28, à Schlüttern. L'armée coalisée suivait lentement.

A Schlüttern, l'empereur Napoléon apprit que l'armée austro-bavaroise lui barrait le chemin. Le général de Wrède commandait ces troupes ; il était parti le 15 octobre des bords de l'Inn, se rendant à grandes marches sur les derrières de l'armée française.

Il s'empara de Wurtzbourg le 26 et se porta le 27 sur Aschaffembourg.

Le 28, la brigade légère de Wiereck fut dirigée sur Hanau, petite place à demi-fortifiée, au confluent de la Kinzig et du Mein, qui domine de son canon la grande route de Mayence ; la division de la Motte partit d'Aschaffembourg, à midi, pour se rendre sur le même point. Le premier régiment de cheveu-légers bavarois était arrivé, dès 8 heures du matin, à Hanau où il surprit le général italien Santa Andrea qui y était isolément avec quelques soldats. Vers midi, les premières colonnes de la tête de l'armée française, qui précédaient la marche d'un ou deux jours pour déblayer les routes, arrivèrent devant Hanau. La ville fut attaquée de front et en flanc par le pont de la Kintzig et le régiment bavarois en fut chassé ; peu après, le restant de la brigade légère de Wiereck arriva, reprit Hanau, où il n'était resté que des postes de flanqueurs, et prit position en avant, sur la route de Gelnhausen.

Vers 3 heures après-midi, une brigade d'infanterie française, avec quelques canons, déboucha par cette route. Après un combat assez vif, la cavalerie bavaroise fut obligée d'évacuer la ville et de se replier sur Auenheim pour attendre la division de la Motte. L'avant-garde de cette division arriva vers 8 heures du soir et prit possession de la ville de Hanau ; à 10 heures, la division entière étant arrivée, la brigade Deroy reçut l'ordre d'occuper le faubourg au-delà de la Kintzig, où

elle prit quelques centaines de militaires isolés qui précédaient le gros de l'armée française.

Le 29, le gros de l'armée austro-bavaroise marcha sur Hanau et prit position devant et derrière cette ville, vers midi.

La division de la Motte avait reçu l'ordre de se porter en avant sur la route de Gelnhausen. En débouchant de Hanau, elle se rencontra avec une colonne française d'environ 2,500 hommes, formée d'une partie des débris des corps qui avaient le plus souffert le 19, et qui marchait en avant de l'avant-garde. Le combat s'engagea avec la brigade Deroy et la colonne française fut forcée de se replier sur Gelnhausen, ayant perdu deux canons. La division de la Motte s'arrêta à Langenselbald.

L'armée française, partie de Schlütten, rencontra, dans la matinée, la brigade de Wolkmann qui avait occupé Gelnhausen. L'ennemi fut aisément culbuté sur Hailer et nos colonnes arrivèrent vers 3 heures après-midi devant Langenselbald, en présence de la division bavaroise qui y était postée. Le combat s'engagea sur le champ et, après un engagement assez court, les Bava-rois furent rejetés en arrière et forcés de se replier sur Rückingen. L'armée française s'arrêta à Langenselbald.

Le même soir, l'armée austro-bavaroise occupa les positions suivantes : les divisions Beckers et Bach devant Hanau ; la division Fremelle derrière la ville ; la brigade de Wolckmann repliée de Hailer rejoignit dans la nuit.

Le 30, à huit heures du matin, le duc de Tarente reçut l'ordre d'attaquer les hauteurs de Rückingen, défendues par six bataillons bavarois. Ces derniers furent culbutés et obligés de se replier sur leur armée ; celle-ci était rangée en bataille devant Hanau, ayant la Kintzig à dos.

Vers midi, le combat s'engagea vivement entre les tirailleurs des deux armées.

Le général de Wrède, acculé à la Kintzig, ne vit d'autre ressource que de ramener son armée sur sa droite, afin de lui faire repasser la Kintzig au pont de Lamboy. Pour favoriser ce mouvement, il essaya une attaque sur notre gauche.

Là se trouvaient les grenadiers de Friant et avec eux, sous Marmont, au milieu des débris des 3^e, 5^e et 6^e corps, le 135^e de ligne. Nos braves soldats abordèrent les Bava-rois à la baïonnette et les poussèrent sur les troupes occupées à franchir la Kintzig. De Wrède repassa la Kintzig en désordre ; il avait perdu 6,000 hommes tués ou blessés et 4,000 prisonniers.

Le courage de nos soldats venait de rendre libre la route de France ; l'armée du comte de Wrède était détruite. Dans cette dernière bataille de la Grande-Armée de 1813, le 135^e de ligne soutint sa brillante réputation et mérita l'honneur d'ajouter sur son drapeau aux noms célèbres de Lutzen et de Goldberg, celui non moins glorieux de Hanau.

Le 31, Napoléon, avec l'armée, reprend la route de Mayence, laissant Marmont (135^e) pour border la Kintzig et empêcher l'ennemi de déboucher de Hanau, dont le canon enfilait la chaussée.

Le 31, au matin, le maréchal Marmont fit enlever Hanau que l'ennemi, dans sa terreur, avait presque entièrement évacué. Il partit vers le milieu du jour et confia au général Bertrand (4^e corps) la garde de ce poste.

Le 2 novembre, l'armée française repassa le Rhin.

A cette même date, les souverains coalisés résolurent

de suspendre les opérations militaires sur le Haut-Rhin, afin d'achever leurs préparatifs militaires et politiques pour l'invasion de la France, qu'ils avaient dès longtemps résolue.

Les armées coalisées prirent des cantonnements le long du Rhin ; celle de Blücher s'étendit de Coblenz jusqu'au Mein ; la grande armée de Bohême occupa l'espace entre le Mein et le Necker ; celle du général Fremelle, remplaçant de Wrède blessé à Hanau, était au-delà de cette rivière.

Le maréchal Marmont, sous les ordres duquel se trouvait le 135^e depuis le désastre de Leipzig, fut chargé de la garde du Rhin, de Landau à Coblenz.

Napoléon, après avoir pourvu au plus pressé par un séjour d'une semaine à Mayence, partit pour Paris le 7 novembre afin de préparer les moyens d'une nouvelle et dernière campagne.

Tandis qu'il était occupé à faire des efforts inouïs pour tirer de la France épuisée les ressources qu'elle contenait encore, il y avait, du Rhin à la Vistule, en soldats jeunes ou vieux et actuellement assiégés ou bloqués par les légions de l'Europe coalisée, de quoi composer l'une des meilleures armées qu'il eût jamais rassemblées, 170,000 hommes valides, tous aguerris ou instruits, étaient perdus pour la France.

Nous avons vu dans le cours de notre récit toute l'importance que Napoléon attachait à la possession de Dresde.

En quittant l'Elbe, il laissa dans la capitale de la Saxe les 1^{er} et 11^e corps d'armée sous le commandement du maréchal Saint-Cyr. C'était une force de 30,000 hommes ajoutée aux 6,000 hommes placés antérieurement à la

disposition du général comte Durosnel, que Napoléon avait nommé gouverneur de Dresde.

Il paraît vraisemblable que des isolés, et non un bataillon régulièrement constitué du 135^e de ligne, furent appelés à concourir à la défense de Dresde. Toutes les recherches faites pour retrouver une situation de la garnison de Dresde sont restées infructueuses. L'histoire militaire du maréchal Saint-Cyr, qui mieux que tout autre pouvait donner des renseignements sur le nombre et l'organisation des troupes renfermées à Dresde, est muette sur ce point. Or, depuis le 17 juin, le 135^e régiment d'infanterie, comme tous les régiments formés de cohortes, n'a plus que trois bataillons; les situations, depuis cette époque jusqu'au 7 novembre, mentionnent constamment ces trois bataillons réunis. Nous avons raconté leur glorieuse histoire. Il n'en est pas moins vrai que des soldats du 135^e de ligne, blessés des combats de septembre ou conscrits venus du dépôt et n'ayant pu être incorporés, sont restés enfermés à Dresde.

Napoléon, ainsi qu'on l'a vu, dans l'espérance de se retrouver en une seule bataille reporté sur l'Oder et la Vistule, avait voulu en conserver les forteresses. Séduit par la même espérance, il quitta l'Elbe sans en retirer les garnisons. Mais battu sur la Saale, la possession de Dresde lui était inutile.

Dresde était un poste militaire à conserver quelques jours seulement et que Napoléon, sans le prescrire formellement, avait presque d'avance ordonné d'évacuer en disant dans ses instructions que si des accidents imprévus empêchaient le maréchal Saint-Cyr de rester à Dresde, il devait se diriger sur Torgau.

Le maréchal craignit d'assumer la responsabilité d'une

évacuation et, dans un conseil de guerre convoqué le 21 octobre, on décida d'attendre encore, le moment n'étant pas venu, pensait-on, de se croire abandonné.

On demeura ainsi sans résolution jusqu'aux premiers jours de novembre. Toute espérance de secours étant évanouie, le maréchal Saint-Cyr confia au comte de Lobau le soin de descendre par la rive droite sur Torgau avec 14,000 hommes, c'est-à-dire avec la moitié seulement des troupes de la défense.

Le comte de Lobau sortit de Dresde le 6 novembre. A quelques lieues de Dresde, sur la rive droite, on rencontra les premiers postes ennemis et on leur passa sur le corps.

Plus loin, on trouva une position bien défendue qu'on ne pouvait emporter sans doute qu'avec une large effusion de sang, mais qui ne présentait rien d'insurmontable.

L'ennemi chercha à nous couper de Dresde ; une moitié du corps d'armée étant restée dans la ville, ce mouvement devenait très inquiétant. Le comte de Lobau se hâta de revenir sur Dresde pour n'être pas séparé de tout ce qui s'y trouvait encore.

Dans cette journée, M. Bocalin-Lacoste, sous-lieutenant au 135^e de ligne, fut blessé.

Enfin, le 11 novembre, il fallut capituler ; les conditions obtenues étaient honorables. La garnison devait déposer les armes et rentrer en France par étapes.

A peine avait-on quitté Dresde que le général Klenau fit savoir que l'empereur Alexandre n'acceptait pas la capitulation et exigeait que la garnison se constituât prisonnière de guerre.

Il fallut céder à la force et la petite armée française se retira en Bohême.

La violation de cette capitulation fut un acte indigne et l'histoire a flétri la conduite des alliés en cette occasion.

Il n'a été possible de retrouver que les noms de cinq militaires du 135^e morts de suites de blessures pendant la durée du blocus de Dresde. Ce sont ceux de M. Boccalin-Lacoste, sous-lieutenant, blessé le 6 novembre 1813, à la sortie ; et des soldats Demantoy, fusilier, mort de suites de blessures le 17 octobre 1813 ; Magnon, caporal, mort de suites de blessures le 19 septembre 1813 ; Charpentier, fusilier, mort de suites de blessures le 8 novembre 1813 ; Delagrangé, caporal, mort de suites de blessures le 9 octobre 1813 (a été blessé à Dubenitz le 15 septembre) ; Jamet, fusilier, mort de suites de blessures le 14 septembre 1813.

Tout près de Dresde, à Torgau, se trouvaient, sous le brillant comte de Narbonne, au moins 26,000 hommes ; réunion d'éléments divers : Français, Saxons, Hessois, Wurtembergeois. Parmi les Français, quelques-uns appartenaient aux troupes spéciales ; c'était une ressource précieuse, aussi la place fut-elle bientôt mise en état de se défendre énergiquement.

Là encore se trouvaient des fractions du 135^e de ligne ; elles étaient composées en grande partie de recrues ; mais comme pour la garnison de Dresde, il a été impossible de trouver une situation exacte des troupes restées à Torgau, et nous sommes réduits à faire des conjectures sur la composition du détachement du 135^e de ligne appelé à l'honneur de souffrir pour le pays en essayant de lui conserver une des fortes places de l'Elbe.

Les troupes françaises renfermées dans Torgau, en 1813, ont en effet supporté de grandes privations et ont été atteintes d'une épidémie qui faisait dans leurs rangs des ravages effroyables, tels que l'histoire des calamités

humaines en offre heureusement peu d'exemples. Au milieu de tous ces maux, elles ont soutenu un bombardement et un siège et ont prolongé leur résistance jusqu'au terme que permettaient les forces humaines.

Le général de division comte de Narbonne arrive dans la place le 14 septembre, en qualité de gouverneur. Un décret de l'Empereur fait de Torgau le dépôt central de l'armée. Tout ce qui sera dirigé de France sur les différents corps de la Grande-Armée doit l'être désormais sur Torgau : régiments, bataillons et escadrons provisoires. Il ne reste dans la place que des hommes malingres ou convalescents. Le général Lauer les répartit par compagnies et bataillons, qu'il organise.

Le 5 octobre, la place est investie. Le gouverneur achève l'organisation des troupes commencée par le général Lauer. Il en forme huit bataillons dont cinq, les 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e avec les dépôts. Ces bataillons formèrent trois régiments, dits régiments provisoires de Torgau. Des hommes du 135^e de ligne firent partie du 2^e régiment provisoire. Au commencement de novembre, l'ennemi avait complété l'investissement de Torgau. Le 17, le gouverneur succombe. Après la mort du comte de Narbonne, le général du Taillis prend le commandement en qualité de gouverneur. La ville offre à cette époque un affreux spectacle. La mortalité y est augmentée d'une manière effrayante. On trouve qu'elle est de 300 militaires par jour.

On ne pouvait suffire à enterrer les morts et les cadavres s'entassaient dans les dépôts des hôpitaux, dans les rues, les ruelles et sur les remparts ; sans le froid vif qui survint et gela les corps, qui sait le caractère que l'épidémie eût pu prendre ?

Le 26 décembre, la capitulation est signée à Woelsau

par le général Brun de Villeret. Aux termes de cette convention, la garnison devait sortir de la place le 10 janvier avec tous les honneurs de la guerre. Le général comte Taudentzlein viola la capitulation sous prétexte que les fusils avaient été jetés dans l'Elbe, et ordonna que les défenseurs de Torgau fussent traités comme prisonniers de guerre.

Les pertes des Français pendant le siège de Torgau furent de 55 officiers et 19,214 sous-officiers et soldats.

L'Empereur revoyant le général du Taillis en 1815 lui dit : « Général du Taillis, j'ai été content de votre défense de Torgau. »

Les situations manquant, il a été impossible de retrouver les noms de nos malheureux compagnons du 135^e de ligne morts victimes du terrible fléau.

Au nombre des officiers devenus prisonniers après la violation de la capitulation, se trouvaient MM. Macret et Codet, capitaines, Hersant et Bucaille, sous-lieutenants.

Voilà comment, sur l'Elbe, l'Oder ou la Vistule, vivaient ou mouraient les 170,000 soldats laissés si loin du Rhin où Napoléon venait de ramener l'armée française dans l'état le plus déplorable.

Les corps de Macdonald et de Lauriston (11^e et 5^e) réunis sous le maréchal Macdonald et dirigés sur le Bas-Rhin, n'avaient pas 9,000 hommes valides pour disputer le cours de ce grand fleuve, de Coblenz à Arnheim.

Par ordre de l'Empereur du 7 novembre 1813, le 5^e corps ne forme plus qu'une division, la 10^e, sous le commandement du général Albert.

Le même ordre supprime les 3^{es} bataillons des régiments d'infanterie pour être versés dans les deux premiers.

Le 7 novembre, le 135^e de ligne, réduit à deux bataillons (Hulot et Fructus), occupe Jugelhein, entre Mayence et Bingen. Le commandant Prévost, du 3^e bataillon, est à la suite et le colonel Poirson en congé.

Le 10, le 5^e corps (général Albert) part pour Bingen où il doit remplacer le 11^e corps (Macdonald) qui a reçu l'ordre d'occuper Coblentz.

Le général Albert suit le mouvement du maréchal Macdonald et, le 15 novembre, le quartier-général est à Coblentz.

Le 135^e de ligne, qui fait partie de la 1^{re} brigade (général Obert), occupe Weenheim. Les chefs de bataillon sont MM. Hulot (1^{er} bataillon) et Fructus (2^e bataillon).

Le commandant Prévost, à la suite, prend le commandement du régiment pendant l'absence du colonel Poirson.

Napoléon écrit le 17 novembre de Saint-Cloud au ministre de la guerre, d'envoyer à chacun des régiments du 5^e corps 1,100 hommes tirés des dépôts ; avec ces nouvelles ressources, on formera deux divisions au 5^e corps.

Le lendemain, 18, Napoléon donne au général Sébastiani le commandement du 5^e corps et le place sous les ordres du duc de Tarente.

Le 19, Napoléon écrit au maréchal Marmont, à Mayence, de faire partir le 5^e corps pour Cologne.

Le 25 novembre, le 135^e de ligne est à Andernach sur le Rhin, à quelques lieues au-dessous de Coblentz.

Le 1^{er} décembre, le quartier-général du général comte Sébastiani est à Cologne ; le 135^e de ligne occupe Bonn ; 500 hommes partent du dépôt, à Paris, pour rejoindre le régiment.

Ce fut du 10 au 20 décembre que les coalisés réglèrent tous les détails de la marche au-delà du Rhin.

Le 21 décembre 1813, le prince de Schwarzenberg, violant la neutralité de la Suisse, franchit le Rhin à Bâle.

Sitôt que cette grave nouvelle parvint à Paris, Napoléon prescrivit de verser dans les corps de Macdonald, Marmont et Victor, répartis le long du Rhin, les 110,000 conscrits obtenus par un nouveau recours aux anciennes classes de 1811, 1812, 1813.

Les corps de Macdonald, de Marmont et de Victor devaient les armer, les habiller, les instruire en se retirant lentement sur Paris.

Le 25 décembre 1813, Napoléon s'occupe de créer une armée de réserve sous Paris, laquelle viendrait le rejoindre successivement à mesure de sa formation. Elle devait se composer des nouveaux bataillons de la garde dont une partie s'organisait à Paris, et des dépôts qu'on faisait rétrograder sur la capitale et qu'on allait remplir avec les conscrits des provinces du centre.

On espérait former ainsi deux divisions de réserve destinées à l'illustre général Gérard, qui s'était déjà distingué dans les dernières campagnes.

Une des divisions de réserve devāit se composer de trois brigades fortes de six bataillons.

Les ordres de détail furent donnés sans perdre un temps précieux et, le 3 janvier, le ministre de la guerre prévient le général comte Hulin, commandant la place de Paris et la 1^{re} division militaire, que l'intention de l'Empereur est qu'il soit formé sur le champ un 3^e bataillon à divers régiments, parmi lesquels le 135^e de ligne.

Ces 18 bataillons devaient former le corps de réserve,

Le général Gérard, commandant de cette réserve, devait être sous les ordres du maréchal duc de Trévise et servir à couvrir la grand'route de Langres.

Pour former les nouveaux bataillons, le ministre prescrivit de réduire à deux compagnies les 5^{es} bataillons (dépôt).

Dans le projet d'organisation du 25 décembre 1813, le 3^e bataillon du 135^e, accolé au 3^e bataillon du 155^e, sous le commandement d'un major, devait faire partie de la 2^e brigade (général de Bellair) de la 1^{re} division de réserve (général Dufour). Cette brigade devait compter sept bataillons et la première brigade seulement six.

La 2^e division de réserve ne comprit tout d'abord que cinq bataillons.

Mais, d'après de nouvelles dispositions de l'Empereur et en conséquence de la revue passée le 6 janvier 1814, la 1^{re} division de réserve, commandée par le général Dufour, ayant avec lui les généraux de brigade Tarayre, Costella et Besleus, fut composée de trois brigades.

Le 3^e bataillon du 135^e de ligne resta affecté à la deuxième. Les deux premières brigades reçurent l'ordre de partir pour Nogent-sur-Seine.

Mais les 3^{es} bataillons du 135^e et du 155^e ne purent exécuter ce mouvement ; leur organisation était loin d'être complète ; il fallait au moins une dizaine de jours pour habiller et armer les conscrits que l'on attendait.

Ces deux bataillons durent rejoindre à Meaux.

Après avoir donné ses soins à la création de ces forces, Napoléon s'occupa de leur emploi. Il porte tous ses efforts du côté de Langres et d'Épinal, objectif de l'attaque principale des coalisés. Sur le Bas-Rhin, Macdonald, avec les 5^e et 11^e corps, devait retenir le plus longtemps possible Blücher entre Cologne et

Coblentz et se diriger sur Châlons lorsqu'il serait obligé de reculer.

Le 26 décembre, le général Sébastiani, qui avait 3,000 hommes pour tenir la ligne de la Moselle à Coblentz, était menacé par un rassemblement de 4 à 5,000 hommes réunis au confluent de la Sieg. Le duc de Tarente, instruit de ces circonstances, ordonne au commandant du 5^e corps de placer quelques détachements à Juliers, notamment ses convalescents, et de compléter la garnison de cette place au cas où il serait forcé de se retirer.

Le 1^{er} janvier 1814, l'aile droite de Blücher passe le Rhin sur trois ponts : entre Coblentz et Saint-Sébastien, entre Saint-Sébastien et Weissenthuren et entre ce dernier point et Andernach.

Nos faibles détachements sont forcés et se replient sur Bonn. Le général Sébastiani fait occuper le poste de Cologne par 600 hommes venus de Juliers et envoie le général Albert avec sa division à Bonn.

Dans la soirée, le 1^{er} bataillon du 135^e de ligne, commandant Fructus, vint à Bonn, et le 2^e, commandant Prévost, à Remagen, un peu en avant du confluent de l'Ahr.

Le général Albert marcha toute la nuit et, le lendemain, 2 janvier, sa division était à Bonn. Après quelques heures de repos données à ses troupes, il reprend sa marche. A 5 heures du soir, on rencontra, entre Mehlin et Obet-Winter, l'ennemi fort de quelques cosaques, 300 hommes d'infanterie et une pièce de canon.

Les généraux Albert et Jacquinet (commandant la cavalerie) l'attaquent avec la plus grande impétuosité et toute l'infanterie et la pièce de canon furent prises.

« Cette affaire, écrit le général Sébastiani au major-

général, fait honneur au 135^e de ligne et surtout au général Albert qui s'est mis lui-même à la tête des premiers pelotons. »

Le général Albert prit position à Mehlin, laissant le 1^{er} bataillon du 135^e à Remagen, le 2^e à Ober-Winter.

Dans cette journée, l'héroïque commandant du 2^e bataillon du 135^e de ligne se couvrit de gloire ; le 135^e régiment soutient la brillante réputation que lui ont valu sa belle défense de Halle, ses vigoureuses attaques de Weissig, de Goldberg, de Lowemberg.

Le souvenir de la conduite héroïque des défenseurs de Liebert-Wolkwitz, de Probstheyda et des faubourgs de Leipzig anime nos braves du 135^e.

Voici en quels termes le général Sébastiani félicite le commandant Prévost du succès obtenu par le 135^e :

« Le 2 janvier 1814, un détachement du 135^e régiment ayant été repoussé d'Ober-Winter sur le Rhin par plus de 400 Russes ayant une pièce de canon, le général de division Albert lui ordonna de voir s'il y aurait possibilité de reprendre le village. Après avoir pris ses dispositions avec 120 grenadiers et voltigeurs, il se mit à leur tête et tua 1 colonel, 15 soldats, 5 chevaux, prit le canon et le caisson et plus de 300 Russes dont un major et quatre officiers et, quoique blessé, il n'a pas quitté la charge tant qu'il y a eu un ennemi en vue.

« Dans cette circonstance, le commandant Prévost a reçu des compliments des généraux Albert, Jacquinet et Moryrié, et le général en chef comte Sébastiani a fait connaître, par un ordre du jour, combien il était satisfait de la conduite du régiment. »

De Clèves, le 4 janvier, le maréchal Macdonald écrit au général Sébastiani :

« J'ai reçu vos lettres d'Ober-Winter et de Cologne.

Je marche avec toutes mes troupes. Vous nous donnez le bon exemple, nous en profiterons si nous rencontrons l'ennemi. »

Les jours suivants, l'ennemi revint en force et il fallut se replier. Le duc de Tarente laisse des garnisons dans toutes les places et se porte sur la Meuse, manœuvrant sur Maëstricht et Namur et sur le flanc droit de Blücher qui paraît manœuvrer sur la Sarre.

Le général Sébastiani reçoit l'ordre de se concentrer à Juliers et Aix-la-Chapelle.

Le 135^e de ligne est à Düren, le 15 janvier.

Le général Obert, nommé chef d'état-major du 1^{er} corps, est remplacé à la tête de la 1^{re} brigade (135^e) du général Albert par le général Schaeffers. Le général Sébastiani pensait défendre la Roehr.

Le même jour, 15, on reçut l'ordre de ne pas séjourner sur cette ligne et de continuer la retraite sur Liège, sans s'arrêter non plus à Aix-la-Chapelle.

302 conscrits du 135^e, qui ne purent être incorporés, restèrent à Juliers, alors bien armée, bien approvisionnée, dont la garnison, forte de 4,200 hommes, était capable de faire une résistance longue et vigoureuse.

Le 16 janvier, le duc de Tarente envoie au général Sébastiani l'ordre de prendre position avec le 5^e corps d'infanterie et le 3^e de cavalerie du duc de Padoue, le 17 à Herve et le 18 devant Liège, sur la rive droite de la Meuse.

Le duc de Tarente voulait confier au général Sébastiani et à la cavalerie du duc de Padoue le soin de couvrir et de défendre Liège ; mais le 5^e corps, réduit à 1,400 hommes, après avoir complété la garnison de Juliers, ne pouvait remplir cette mission.

Par un nouvel ordre envoyé de Namur, le 20 janvier,

le maréchal Macdonald enjoignit aux généraux Sébastiani et duc de Padoue de quitter leur position de manière que leur arrière-garde fût à Liège le 21 au soir, le 22 à Huy, le 23 à Namur. Sans nouveaux ordres, ces généraux devaient continuer leur marche, leur arrière-garde occupant Dinant le 24, le 25 Givet, le 26 Rocroy et le 27 Mézières.

Suivant ces instructions, les généraux Sébastiani et duc de Padoue arrivèrent à Châlons le 1^{er} février.

Pendant ce temps, le 3^e bataillon du 135^e de ligne achevait de s'organiser à Paris. On le complète avec tout ce qu'il y a de disponible dans le 32^e régiment. L'Empereur le passe en revue à la parade le 13 et le 18 janvier.

Le général de Bellair prit, à la date de ce jour, le commandement de la brigade formée des 3^{es} bataillons du 15^e léger et des 135^e et 155^e régiments d'infanterie de ligne.

Le lendemain, on se mit en marche pour Meaux et on gagna Châlons le 24.

Le général Lefebvre-Desnoëttes y prit le commandement provisoire de la division Rottenbourg et de la brigade de Bellair.

Le général Gérard, avec le reste de la première division de réserve (Dufour), était à douze lieues de là, à Arcis-sur-Aube.

Parti le 25 janvier de Paris, Napoléon arriva le même soir à Châlons-sur-Marne. Il se décide à remonter la Marne jusqu'à Saint-Dizier pour attirer à lui Gérard et Mortier et se porter sur la colonne de Schwarzenberg.

Le lendemain 26, Napoléon se porta sur Vitry avec Lefebvre, Marmont, Victor, Ney et le général Lefebvre-Desnoëttes, sous les ordres duquel se trouvait le 3^e bataillon du 135^e avec la brigade de Bellair.

Le 27, l'armée vint à Saint-Dizier, d'où l'ennemi fut chassé.

En entrant à Saint-Dizier, le 27 au soir, Napoléon apprit que Blücher, à la tête d'environ 30,000 hommes, avait passé devant lui pour aller probablement se réunir à la colonne qui poursuivait Mortier sur l'Aube. Il n'hésita pas un instant et résolut de s'attacher à ses pas et de le suivre sans relâche jusqu'à ce qu'il l'eût rejoint et battu.

Il recommanda au maréchal Mortier et au général Gérard de rester sur l'Elbe et de s'y maintenir pendant qu'il s'occupait de les rejoindre. — Le 28, il mit ses troupes en marche par le chemin de traverse d'Éclaron à Montierender. Le lendemain 29, on partit de Montierender pour Brienne. Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, on rencontra la cavalerie du comte Palhen; un peu plus loin en arrière, on apercevait la petite ville de Brienne avec son château bâti sur une éminence et entouré de bois.

L'Aube coulait au-delà et le long de cette rivière se trouvaient de nombreuses troupes.

L'attaque et la prise de Brienne dans cette première journée fut tout à l'honneur des soldats de Ney et de Victor.

Le combat ne se termina qu'à onze heures du soir. En ce moment, les deux colonnes ennemies de Blücher et du prince Schwarzenberg semblaient n'en faire qu'une, ayant Troyes et les bords de la Seine pour direction naturelle. Napoléon s'occupa donc de former vers Troyes son principal rassemblement. Par ce motif, il renvoya le maréchal Mortier d'Arcis sur Troyes. Il plaça le général Gérard avec la division Dufour (135^e) à Pincy, moitié chemin de Brienne à Troyes.

A Troyes s'organisait la 2^e division de réserve, sous le général Hamelinaye.

Le 30 janvier, le lendemain du combat de Brienne, le prince de Schwarzenberg mit en mouvement tous ses corps sur l'une et l'autre rive de l'Aube. Blücher s'était retiré un peu en arrière de la Rothière, sur les coteaux boisés de Trannes.

Aux 170,000 hommes de la coalition, Napoléon n'avait à opposer que 32,000 hommes au plus. Il avait, il est vrai, une position bien choisie, son génie et le dévouement de ses soldats.

Le 31 au soir, l'armée française était déployée en avant de Brienne.

A la droite, le général Gérard, avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, occupait Dienville.

La division Dufour s'appuyait à l'Aube et formait la première ligne en masse par bataillon.

L'intention de l'Empereur n'était pas de livrer bataille dans cette position ; il avait donné ordre de rétablir le pont de Lesmont. Le 1^{er} février, le pont de Lesmont était réparé, et Napoléon, voyant que l'ennemi ne faisait aucun mouvement devant lui, se décida à commencer son mouvement de retraite.

Cependant, vers midi, Napoléon put se convaincre qu'il allait être attaqué.

Le prince de la Moskowa reçut ordre de revenir et les troupes prirent les armes.

Blücher fit dès le matin les dispositions pour l'attaque qu'il fera à midi.

Giulay devait attaquer Dienville ; Sacken et AlsurfiEFF, la Rothière ; le prince de Wurtemberg devait tourner la gauche. A midi, les colonnes se mirent en mouvement.

La colonne de gauche, composée du corps de Giulay, s'avança en masse par bataillons en longeant la rive de l'Aube.

Le pont d'Unienville, où il n'y avait qu'un poste d'avertissement, fut forcé.

La brigade autrichienne Pfüger (34) aborda la tête du pont de Dienville, mais fut arrêtée ; le général Giulay la fit appuyer par sa seconde brigade Fresnelle et six canons.

Les différentes attaques de la cavalerie échouèrent.

Sur la rive droite de l'Aube, Giulay, arrivé devant Dienville, déploya la division Hohenlohe. Une batterie de 24 pièces, dont 8 de 12, fut établie entre les deux brigades, et le combat se soutint de pied ferme sur ce point jusqu'à la fin de la bataille.

Un peu après cinq heures, les coalisés se trouvèrent maîtres de Rothière, la Gibrie, Chaumdnil et Morvilliers.

La bataille était perdue ; mais sentant que la retraite n'était possible avec honneur et avec sûreté qu'en intimidant l'ennemi, Napoléon lança les deux divisions de la jeune garde qui étaient sa dernière ressource sur la Rothière et Chaumenil.

La lutte se prolongea, on combattit corps à corps jusqu'à dix heures du soir. Enfin commença une retraite que l'ennemi ne pouvait plus inquiéter.

La droite sous Gérard, qui s'était montrée inébranlable à Dienville, se replia sans difficulté le long de l'Aube après avoir tué ou blessé un nombre considérable d'hommes à l'ennemi.

Ainsi se termina cette terrible journée, où la résistance de 32,000 hommes contre 170,000, dont 100,000 engagés, fut, on peut le dire, un vrai phénomène de guerre et l'un des beaux faits d'armes de l'armée française.

« Le 2 février, à la pointe du jour, lisons-nous dans le *Moniteur* du 6 février, toute l'arrière-garde de l'armée était en bataille devant Brienne. Elle prit successivement des positions pour achever de passer le pont de Lesmont et de rejoindre le reste de l'armée. »

Ce jour-là, les deux divisions du général Gérard se mettent à cheval sur la route de Piney à Dienville.

Le 3 février, le général Gérard est chargé d'occuper Saint-Parres-aux-Tertres et d'éclairer la route de Bar-sur-Aube.

Dans la nuit, Napoléon envoie ses ordres pour la journée du 4. « Le général Gérard devra occuper le pont de la Guillotière et, en cas qu'il fût tourné, il défendra le pont de Saint-Parres-aux-Tertres et tous les ponts sur la Seine depuis Saint-Parres jusqu'à la hauteur des Maisons-Blanches...

« Le général Gérard aura soin d'envoyer ses parcs, c'est-à-dire ce qu'il l'embarrasserait, sur la rive gauche de la Seine, route de Nogent, où ils parqueront ; mais il conservera avec lui toutes ses pièces et ses munitions. »

A Troyes, le 5 février, à cinq heures du matin, Napoléon écrit au major-général de donner ordre au général Gérard de se placer derrière la Seine après avoir coupé les ponts de Sainte-Marie et de Saint-Parres.

« Il laissera du canon en batterie et des bataillons en position pour maîtriser la rive jusqu'au moment où on donnera l'ordre d'évacuer la ville.

« Le duc de Bellune et le général Gérard réuniront leurs troupes au faubourg Saint Jacques afin de s'assurer que l'ennemi n'entreprendra rien de ce côté et de s'opposer au rétablissement des ponts. Ils me feront connaître quand ils auront évacué toute la rive droite et que les ponts auront été brûlés.

« On devra barricader et défendre le pont de Saint-Parres qu'on ne peut pas faire sauter.

« Le duc appuiera le général Gérard dans la direction de ce pont. »

Le 6, « le maréchal duc de Trévise et le général Gérard seront dans le faubourg de Troyes, sur la route de Nogent, ainsi que la cavalerie du 5^e corps qui est avec le duc de Trévise.

« Le général Gérard laissera un détachement au pont de la Guillotière et laissera un bataillon et deux pièces de canon au pont de la Seine. »

De Nogent, le 7 février, à neuf heures du soir, Napoléon fait ordonner au duc de Trévise de laisser à Pont-sur-Seine le général Gérard avec sa division pour faire l'arrière-garde et de mettre sous ses ordres le 5^e corps de cavalerie.

Le 7, Napoléon se décide à se porter sur la Marne et il commence son mouvement contre Blücher.

Avant de voler au secours de Macdonald, il fallait couvrir Paris du côté de la Seine. Napoléon laissa sur la Seine le maréchal Victor avec le 2^e corps ; les généraux Gérard, Hamelinaye, avec leurs divisions de réserve et derrière eux, à Provins, le maréchal Oudinot, avec la division de jeune garde Rothenbourg.

Ces dispositions prises, l'Empereur va se jeter sur les corps dispersés de Blücher attachés à la poursuite de Macdonald.

Nous avons laissé ce maréchal le 1^{er} février. Toujours à Châlons, occupé à faire filer le grand parc, et voulant encore gagner du temps pour cette opération, le duc de Tarente porta, le 2 février, ses troupes sur la route de Vitry au-devant du corps d'Yorck.

Le général Yorck, renonçant à l'idée d'emporter Vitry par un coup de main, se décida à tourner la place par Vitry-le-Brûlé et à attaquer les troupes du duc de Tarente.

Le général Katzler, qui formait l'avant-garde avec neuf bataillons et seize escadrons, déboucha sur Aulnay.

Nos troupes se replièrent sur la Chaussée, elles y furent attaquées par le général Katzler et la division du prince Guillaume de Prusse et forcées, après un combat assez vif, de se retirer à Poigny; le 11^e corps y était réuni.

« Notre peu d'infanterie et l'artillerie ont tout sauvé, écrit le duc de Tarente au major-général; elles ont favorisé les passages des nombreux versants jusqu'à la droite de la petite rivière de la Moivre où l'ennemi a été arrêté jusqu'au moment où les troupes se sont mises en marche pour se grouper sous Châlons.

« La division Albert (135^e) du 5^e corps, s'est distinguée; elle a eu le regret d'abandonner une pièce démontée et dont trois chevaux sur quatre ont été tués. »

Le corps d'Yorck prit position à la Chaussée, à l'exception de la division Pirch qui resta devant Vitry.

Le duc de Tarente avait rempli l'objet principal de son séjour autour de Châlons; le grand parc approchait d'Épernay. Ne se trouvant pas en état de résister aux corps ennemis qui le menaçaient, il replia ses troupes sur Châlons avant le jour; la retraite se fit en bon ordre et sans être inquiétée. Le duc de Tarente n'avait pas conçu le projet, qui aurait été passablement imprudent, de défendre la ville de Châlons à outrance, mais seulement de retarder la marche de l'ennemi. Le 4 février, une brèche ayant été observée dans l'enceinte entre la porte de Reims qu'occupait la division Albert et celle de

Verdun où était la division Molitor, le point d'attaque y fut fixé. Seize pièces de 12 et les dix-huit obusiers de position du corps d'armée furent mis en batterie et les colonnes d'attaque des Prussiens se formèrent pour profiter de l'effet du feu des batteries. Le duc de Tarente, dont l'objet était rempli, céda alors aux instances des magistrats ; il leur permit d'envoyer une députation au général Yorck. Une suspension fut conclue sur-le-champ et il fut convenu que la ville serait évacuée le lendemain à six heures du matin et rendue avec les magasins dans l'état où ils se trouvaient.

Le 5, à six heures du matin, le duc de Tarente, aux termes de la convention, évacua Châlons et fit sauter le pont.

La division Albert (135^e) resta d'arrière-garde à Saint-Gibrien et toute l'artillerie du 5^e corps en batterie sur les hauteurs qui battent le passage.

Le 6, le maréchal Blücher, se voyant maître de Châlons, se décida à marcher directement sur Paris sans s'inquiéter des autres armées coalisées. En même temps, cependant, il résolut de couper la retraite au duc de Tarente et de s'emparer du grand parc qui, surtout, lui tenait à cœur. Il ordonna en conséquence au général Yorck de suivre la grande route par Épernay et Château-Thierry ; lui-même, avec les corps de Sacken et d'Alsufieff, devait marcher par la route de Montmirail.

Le 6, le duc de Tarente vint à Épernay, les convois continuèrent de filer en avant. La division Albert resta d'arrière-garde à Jâlons. Un pont ayant été jeté à Châlons, l'avant-garde du corps d'Yorck passa la Marne dans l'après-midi et s'avança jusque vers Jâlons. Le corps de Sacken vint à Vertus et celui d'Alsufieff à Soudron. Le 7, le duc de Tarente vint à Dormans. Là, prévoyant

qu'une colonne ennemie pourrait déborder sa droite par la route de Montmirail et le prévenir aux ponts de Château-Thierry et La Ferté, il résolut de se les assurer d'avance ; à cette fin, il fit partir le général Excelmans avec sa cavalerie, la division Molitor et la brigade de gendarmerie du général Simmer, en lui ordonnant de laisser une brigade à Château-Thierry et de prendre position à La Ferté-sous-Jouarre. Le 8, le duc de Tarente repassa la Marne à Château-Thierry.

Le 9, le duc de Tarente vint occuper La Ferté-sous-Jouarre où il trouva un renfort de 2,000 conscrits sous les ordres du général Minot. Les divisions Molitor et Brayer furent établies en avant de la ville sur la route de Montmirail ; la division Albert, sur celle de Meaux.

A peine les troupes étaient-elles en position que le général Wassilezikoff attaqua avec impétuosité les divisions qui étaient sur la route de Montmirail. Cette brusque attaque causa un peu de désordre et nos troupes furent renversées ; mais la division Albert vint rétablir le combat et l'ennemi fut repoussé à son tour avec perte de 400 prisonniers.

« Le peu de troupe qui me restait, écrit le maréchal Macdonald, a combattu avec une rare valeur. Le village de Morar, sur la route de Montmirail, a été pris et repris trois ou quatre fois ; mais des tirailleurs ennemis s'étant glissés entre nos lignes et un caisson ayant pris feu dans le même temps, les troupes se sont rompues et la position de Condé perdue avec deux ou trois pièces de canon. Le 5^e corps venait d'arriver, mais quoiqu'il n'eût qu'une poignée de monde, le général Albert marcha à la baïonnette, renversa tout ce qu'il trouva devant lui, tua ou blessa 8 à 900 Russes et en fit prisonniers 2 à 300. »

Le 10, le duc de Tarente, ayant fait sauter le pont de

La Ferté-sous-Jouarre, se replia par Trilport dont il fit également sauter le pont et vint prendre position à Meaux; la cavalerie de Wassilezikoff suivit le mouvement. Notre arrière-garde, s'étant retournée pour le repousser, fut un instant compromise et perdit trois canons.

L'armée de Blücher est écrasée le 10 à Champeaubert, le 11 à Montmirail, le 12 à Château-Thierry par Napoléon qui s'est jeté au milieu de ses corps échelonnés de Vertus à Château-Thierry.

Le 12 février, le duc de Tarente avait fait occuper dès le matin La Ferté-sous-Jouarre par un détachement; s'il se fût trouvé à Château-Thierry, le désastre de Blücher eût été complet.

Le 13 février, le major-général transmet au duc de Tarente l'ordre de l'Empereur de ne former qu'un seul corps, le 11^e avec les 5^e et 11^e corps d'armée.

Ce jour-là, la division Albert vint à Coulommiers, elle en repartit le lendemain avec la cavalerie du duc de Padoue, se dirigeant sur Guignes.

Le 16, Napoléon avait son quartier-général à Guignes et fait toutes ses dispositions pour reprendre l'offensive le lendemain contre l'armée du prince de Schwartzenberg.

Le duc de Tarente reçut l'ordre de réunir son corps d'armée à Ouzouer-le-Vougy et de faire passer l'Yères à une division. Le duc de Bellune reçut celui de se porter devant Mormant avec son corps, la réserve de Paris (1 bataillon du 135^e) et les 5^e et 6^e corps de cavalerie.

Napoléon, avec les trois maréchaux Oudinot, Victor, Macdonald, la cavalerie d'Espagne, avait 35,000 hommes; c'était bien assez, lui présent, pour aborder les 50,000 du prince de Wittgenstein, avant-garde de l'armée de Bohême. Il prit ses mesures pour commencer l'action à la pointe du jour,

Le 17, en effet, il était à cheval de très grand matin, dirigeant lui-même les mouvements de ses troupes. Le maréchal Victor, ayant formé l'arrière-garde dans la retraite de la Seine sur l'Yères, devint naturellement l'avant-garde. Ce maréchal s'avancait ayant au centre les divisions de réserve Dufour (135^e de ligne, 3^e bataillon) et Hamelinaye, et sur les ailes, les divisions Duhesme et Château du 2^e corps qui était le sien. A la suite du maréchal Victor, venaient les maréchaux Oudinot et Macdonald (135^e, 2^e bataillon).

Toutes nos troupes, marchant dans l'ordre indiqué sur Nangis, écrit le maréchal Victor au major-général, ont rencontré l'ennemi à une demi-lieue de Mormant, fort de douze escadrons, de 2,000 hommes d'infanterie et de deux pièces de canon. Il a voulu résister, mais, se voyant bientôt débordé, il a dû se retirer en toute hâte jusqu'à sa réserve qui l'attendait en avant du village de Bailly. Les carrés de l'infanterie russe, malgré leur solidité, furent enfoncés et pris en entier avec leur artillerie.

Napoléon précipita le mouvement de tous ses corps.

On s'avança rapidement sur Nangis, refoulant à la fois les troupes russes de Wittgentein dont on venait d'anéantir l'avant-garde et les troupes bavaoises qui se repliaient sur leur corps de bataille. Le succès de cette nouvelle série d'opérations tenait essentiellement au passage immédiat de la Seine, car si Napoléon parvenait à la franchir avant que tous les corps ennemis l'eussent repassée, et particulièrement ceux qui s'étaient aventurés sur Fontainebleau, il était assuré de prendre en détail les retardataires. Il se dirigea donc en toute hâte vers les ponts de Nogent, Bray, Montereau.

Il achemina le maréchal Oudinot par Provins sur

Nogent et le maréchal Macdonald (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) par Donnemarie sur Bray. Quant à lui, se faisant suivre des troupes du maréchal Victor (3^e bataillon du 135^e), il prit à droite et se porta par Villeneuve sur Montereau.

En cheminant sur Villeneuve-le-Comte, le maréchal Victor, toujours précédé par les divisions Dufour (3^e bataillon du 135^e) et Hamelinaye que conduisait le général Gérard, rencontra, un peu au-delà de Valjouan, au village des Bordes, la division bavaroise Lamotte qui cherchait à s'enfuir et qui avait peu de cavalerie à opposer à la nôtre. Elle était en travers de la grande route, la gauche fortement établie au village de Villeneuve, la droite déployée dans une plaine entourée de bois.

Le général Gérard se porte sur Villeneuve, l'enlève à la baïonnette et ôte ainsi à la division Lamotte l'appui de ce village. Dès lors, elle fut obligée de se retirer à travers la petite plaine qu'elle avait derrière elle, pour chercher un asile dans les bois. C'était pour nos troupes à cheval le moment de charger ; elles le laissèrent passer et l'infanterie bavaroise put traverser impunément le terrain découvert qu'elle avait à franchir. Heureusement, le général Gérard, guidé par un paysan, avait suivi la lisière des bois et il déboucha soudainement avec son infanterie sur le flanc de la division Lamotte qui se retirait en carrés. Il attaqua ces carrés à la baïonnette, en rompit plusieurs et fut secondé très à-propos par le général Bordesoulle qui, voyant l'immobilité du reste de la cavalerie, fondit sur l'ennemi avec 300 jeunes cuirassiers arrivant à peine du dépôt de Versailles.

On marcha ensuite sur Salins où le maréchal Victor s'arrêta, bien qu'il eût ordre de courir à Montereau ; i aurait voulu que le général Gérard s'y rendit, mais

celui-ci, avec ses troupes harassées par une longue marche et par deux combats, ne le pouvait guère et s'arrêta à Marigny-Lancoup.

Napoléon, accablé de fatigue, avait pris un instant de repos à Nangis, avec l'intention de se lever au milieu de la nuit, ainsi qu'il en avait la coutume, pour expédier ses ordres, qui devaient être donnés la nuit pour arriver à la pointe du jour à leur destination.

A une heure, il était debout et il apprenait que le maréchal Victor était resté à Salins.

Son irritation fut fort vive, car tous les rapports reçus dans la soirée annonçaient que l'ennemi, en se retirant, avait pris ses précautions pour nous disputer les ponts de Nogent et de Bray, ce qui n'était que trop facile.

Il ne restait donc que le pont de Montereau, et ce pont importait d'autant plus que, si on le traversait, il était possible de couper le corps de Callorédo, aventuré jusqu'à Fontainebleau, et d'enlever ainsi 15 ou 20,000 hommes à la fois, ce qui eût été un événement capital. Napoléon enjoignit au maréchal Victor, qui avait sous ses ordres le 3^e bataillon du 135^e, de quitter son lit sur le champ, d'arracher ses troupes à leur bivouac et de courir à Montereau. Il s'apprêta lui-même à s'y rendre. Avant de se mettre en route, il prescrivit aux maréchaux Oudinot et Macdonald (deux bataillons du 135^e) d'emporter l'un Nogent, l'autre Bray.

Le maréchal Victor marcha sur Montereau et y arriva le 18 de bonne heure. Le général Pajol, après avoir rallié ses troupes dans le bois de Valence, s'était reporté en avant avec toute sa cavalerie et quelques bataillons de gardes nationales.

Il arrivait à la lisière du bois de Valence au moment même où le maréchal Victor débouchait en face du

coteau de Surville, lequel domine la Seine et la petite ville de Montereau. Ce coteau, qu'on gravit par une pente assez ménagée en venant soit de Valence, soit de Salins, se termine en pente brusque du côté de la Seine. De son sommet on aperçoit, à ses pieds, la ville de Montereau, les deux rivières qui viennent s'y réunir et le pont de la Seine, objet de grand prix que les deux armées allaient se disputer avec furie.

Si on enlevait promptement le coteau, il était possible, en se précipitant sur le pont, qui était en pierre et moins aisé à détruire qu'un pont de bois, de s'en emparer avant que l'ennemi l'eut coupé. Mais il était difficile de brusquer l'attaque du plateau, les Wurtembergeois s'y trouvant en force.

Le corps du prince de Wurtemberg était déployé sur le penchant septentrional du plateau de Surville ; trois bataillons de la brigade légère du général Stockmayer occupaient Villaron et s'étendaient sur la gauche ; en arrière se trouvaient les deux bataillons du 3^e d'infanterie, à cheval sur la route de Villaron ; aux ailes de cette première ligne était placé le régiment de Callorédo, le 1^{er} bataillon à gauche, le 2^e à droite.

En deuxième ligne se trouvaient, à droite, les trois bataillons du régiment autrichien Zach, devant le parc de Surville ; à gauche, les deux bataillons du 2^e d'infanterie, à cheval sur la route de Villaron et, derrière ce régiment, le 7^e sur deux lignes. Un bataillon du 9^e régiment d'infanterie légère, posté sous le parc de Surville, défendait l'abord du pont par la route de Nangis.

La cavalerie wurtembergeoise était à l'aile gauche. Une batterie de six canons était devant la cavalerie, une autre devant Villaron et une troisième à droite.

Le général Pajol essaya de porter sa cavalerie sur le

revers de la position des Wurtembergeois afin d'enlever la grande route qui passe derrière le coteau de Surville et descend en pente rapide sur Montereau. Mais, arrêté par une artillerie meurtrière, il dut attendre, pour accomplir son projet, l'attaque qu'allait tenter l'infanterie du maréchal Victor.

Les soldats, vivement conduits, essayèrent d'escalader la position couverte de clôtures, y parvinrent d'abord, furent repoussés ensuite, et s'y reprirent à plusieurs fois sans en venir à bout, malgré de prodigieux efforts de courage.

L'attaque n'était pas près de réussir quand survint le général Gérard avec les divisions Dufour (3^e bataillon du 135^e) et Hamelinaye.

Napoléon, averti des difficultés qu'on rencontrait et mécontent du maréchal Victor, avait envoyé au général Gérard l'ordre de prendre le commandement en chef, ce que le général Gérard fit sur le champ.

Voyant que l'artillerie des Wurtembergeois nous incommodait beaucoup, le général réunit toutes ses batteries, ainsi que celles du 2^e corps, et dirigea soixante pièces de canon contre les Wurtembergeois afin de les ébranler par ce feu violent, avant de les aborder corps à corps. Il leur causa ainsi un tel dommage que, voulant se débarrasser de ce feu meurtrier, ils essayèrent de se jeter sur nos pièces pour les enlever. Le général Gérard les laissa avancer, puis fondit sur eux et les ramena à la pointe des baïonnettes sur leur position.

En cet instant arrivait Napoléon avec la vieille garde, et Pajol, après avoir refoulé la cavalerie ennemie, menaçait de tourner le coteau de Surville.

La fermeté des Wurtembergeois fut ébranlée et ils songèrent à battre en retraite pour repasser le pont de Montereau.

Mais on ne leur en laissa pas le temps, on les aborda en masse, on gravit le coteau et on les en délogea de vive force.

Pajol, prenant le galop à la tête d'un régiment de chasseurs, s'élança sur la grande route qui passe derrière le coteau de Surville en y formant une descente rapide, et assaillit les Wurtembergeois accumulés sur cette descente, pendant que l'artillerie de la garde, braquée sur le coteau lui-même, le criblait de boulets.

De leur côté, les braves habitants de Montereau, qui n'attendaient que le moment de se ruer sur l'ennemi, se mirent à tirer de leurs fenêtres. Bientôt ce fut une véritable boucherie.

Le prince de Wurtemberg ne parvint à s'échapper qu'en laissant dans nos mains 3,000 morts ou blessés et 4,000 prisonniers, avec la plus grande partie de ses canons.

L'objet le plus important, le pont, resta aux mains des chasseurs de Pajol qui le traversèrent au galop pendant qu'une mine éclatait sous eux sans enlever la clef de voute.

Dans la nuit, tout le corps du général Gérard passa le pont, deux divisions s'établirent sur le chemin de Sens et la troisième sur le chemin de Bray.

Les troupes que, depuis le matin du 18, le général Gérard commandait si bien, ne se composaient que de trois divisions ; la 1^{re} division, général Chataux, du 2^e corps, avait perdu son chef, avec lui beaucoup de ses cadres ; elle ne pouvait être comptée. Restait la 2^e division (général Duhesme), du 2^e corps, et les deux divisions du corps de réserve que Gérard avait commandé personnellement jusque-là (Dufour et Hamelinaye).

La division Dufour prit le numéro deux du 2^e corps.

Le 3^e bataillon du 135^e de ligne appartient dès lors à la 1^{re} brigade (général Jarry) de la 2^e division (général Dufour) du 2^e corps (Gérard). Il était commandé par le brave chef de bataillon Hulot que sa blessure du 16 n'empêchait pas de rester à la tête de ses troupes.

En même temps qu'à cinq heures du soir, le 18, Napoléon donnait ordre au général Gérard de faire passer tout son corps dans la nuit, il avisait le maréchal duc de Tarente de la prise de vive force des ponts de Montereau et lui enjoignait de venir passer ces ponts en laissant un rideau pour masquer son mouvement.

Dans la soirée du 18, le maréchal, suivant l'ordre reçu la veille, marcha sur Bray. L'attaque du pont de Bray par la route de Donnemarie, que suivaient les troupes du duc de Tarente, était très difficile ; aussi ce maréchal forma-t-il le projet d'aborder le pont par les routes de Coulommiers et de Provins. Mais le mouvement pour tourner ces marais ayant fait perdre beaucoup de temps, le maréchal Macdonald dut remettre l'opération au lendemain.

A la chute du jour, la position du 11^e corps était la suivante :

Le général Brayer comme tête de colonne échelonnée de Mouy à Saint-Sauveur, ayant pour réserve une brigade de la division Albert (135^e) au hameau de Cutrel et la division de la garde du général Laférière à Vimpeles et les marais ; le général Albert avec sa première ligne aux Ormes, ayant comme seconde ligne une seule brigade de la division Amey à Everly ; le général Jacquinet avec le 3^e corps de cavalerie aux Ormes et Everly ; le parc d'artillerie à Donnemarie ; le quartier général à Saint-Sauveur.

Le maréchal Macdonald avait l'intention de se porter

le 19, dès le matin, aux Ormes, pour diriger l'attaque de la tête du pont de Bray, lorsqu'à neuf heures du soir, il reçut du major-général l'ordre dont nous avons parlé, de venir franchir la Seine au pont de Montereau.

Il change aussitôt ses dispositions; ses troupes durent se mettre en marche le 19, à quatre heures du matin, et suivre le chemin de Vimpels, Égligny et Saint-Germain.

Ce même jour, 19, le général Gérard (3^e bataillon du 135^e) dut réunir son corps et se porter sur Pont-sur-Yonne. Il avait l'ordre de s'emparer du pont et de le faire réparer sur-le-champ, ce qui fut fait.

Le lendemain 20, le général Gérard continue sa marche et gagne Sens. Le 21, le commandant du 2^e corps reçoit l'ordre de se porter sur Villeneuve-l'Archevêque et de s'approcher de Troyes.

Pendant ces mouvements, le corps de Macdonald (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) était venu, le 19, passer le pont de Montereau.

Le 20, à sept heures précises du matin, le duc de Tarente se met en marche; il avait ordre de se rendre à Bray et de là sur Nogent.

Napoléon avait formé le projet de remonter la Seine jusqu'à Méry, puis arrivé là, au lieu de suivre le prince de Schwarzenberg sur la route de Troyes, de laisser un seul corps sur ses traces et, avec le gros de ses forces, de passer la Seine à Méry, de la remonter par la rive droite tandis que le prince de Schwarzenberg la remonterait par la rive gauche, de profiter de ce qu'on n'aurait plus d'ennemis devant soi pour marcher plus vite, et enfin de repasser la Seine au-dessus de Troyes pour livrer bataille au prince de Schwarzenberg sur sa ligne de retraite et sur sa ligne de communication avec Blücher, deux avantages considérables et de la plus grande conséquence.

Napoléon porta donc le gros de ses forces à gauche sur Nogent ; cependant, pour n'être pas sans liaison avec l'Yonne et ne pas surcharger la grande route de Troyes, il dirigea le maréchal Macdonald un peu à droite. Il prescrivit le 21, de bonne heure, à ce maréchal, de porter son quartier général à Saint-Martin-le-Bosnay et de réunir tout son corps d'armée entre Saint-Martin et les hauteurs de Marigny et de Saint-Flavy, vieille route de Nogent à Troyes.

Le soir de ce même jour, à onze heures et demie, le duc de Tarente reçut l'ordre de porter, le lendemain 22, son corps d'armée et sa cavalerie à Eschemine, son avant-garde sur Pavillon dans la direction de Troyes. — L'Empereur informait en même temps le maréchal de l'ordre qu'il avait envoyé au général Gérard de se porter, comme nous l'avons vu, de Sens sur Villeneuve-l'Archevêque et d'approcher ses avant-postes autant que possible de la ville de Troyes.

Le duc de Tarente devait se mettre en correspondance avec le général Gérard par Prumay, qu'il devait occuper, et Faux-Villecerf que le général Gérard occupait avec le 2^e corps.

Le 22 février, Napoléon suivait la grande route de Nogent à Troyes, menant avec lui les troupes du maréchal Oudinot, la vieille garde, la réserve de cavalerie et la réserve d'artillerie.

Ce jour-là, au quartier-général des coalisés, on décida d'éviter une bataille générale et de rétrograder sur Brienne, Bar-sur-Aube et Langres et de proposer un armistice pour gagner du temps.

Le 23 février, le 2^e corps ne forma plus que deux divisions ; la première (général Dullesme) composée de l'ancien 2^e corps ; la seconde (général Hamelinaye), des troupes de la réserve de Paris.

Le 3^e bataillon du 135^e de ligne appartient dès lors à la brigade de Bellair, de la 2^e division (Hamelinaye) du 2^e corps (Gérard).

Le général Dufour, malade, rentra à Paris.)

Le 23, le prince de Lichtenstein se présenta à Napoléon pour lui remettre le message du prince de Schwarzenberg ; quelques heures avant de recevoir cette visite, l'Empereur avait envoyé au maréchal duc de Tarente l'ordre de se porter, avec son corps d'armée, sur Pavillon, et d'être en mesure de se réunir avec le maréchal duc de Reggio, qui devait marcher sur Malmaison, et de communiquer avec le général Gérard, qui devait occuper les Granges-aux-Rois, afin que, dans le cas où l'ennemi tiendrait devant Troyes, le général Gérard pût former la droite du maréchal duc de Tarente.

Arrivé aux portes de Troyes, Napoléon y trouva l'arrière-garde des coalisés décidée à s'y défendre et menaçant même de brûler la ville si on insistait pour y entrer tout de suite. Une telle menace de la part des Russes avait quelque chose de trop sérieux pour qu'on n'en tint pas compte. Il fut verbalement convenu que, le lendemain 24, les uns sortiraient de Troyes et que les autres y entreraient sans coup férir, ou du moins sans aucun acte d'agression ou de résistance qui pût mettre la ville en péril.

Le lendemain, effectivement, les dernières troupes de la coalition sortirent pacifiquement de Troyes tandis que les nôtres y entrèrent de même.

A onze heures du matin, l'Empereur prescrivit au général Gérard (3^e bataillon du 135^e) de se rendre le soir même à Vandœuvres, s'il est possible, avec son corps d'armée, et au duc de Tarente (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) de se porter à Bar-sur-Seine avec le 11^e corps d'armée.

Le général Gérard ne put atteindre son objectif et s'arrêta, le 24, à la poste de Meignelot, à deux lieues et demie de Vandœuvres, et reprit sa marche dès le lendemain, de bonne heure.

Le duc de Tarente reçut l'ordre de continuer son mouvement sur Bar-sur-Seine le 25. Arrivé à Bar, il devait jeter son avant-garde sur la route de Vandœuvres et, s'il entendait le canon dans cette direction, courir avec son corps d'armée au secours du général Gérard.

Le 2^e corps et les troupes du duc de Reggio entrèrent à Vandœuvres dans la soirée du 25 et, le 26, on se mit en marche sur Bar-sur-Aube ; et l'Empereur, donnant avis de cette marche au duc de Tarente, lui écrivait de se rapprocher le plus possible de Châtillon-sur-Seine, de n'y pas faire entrer son infanterie, mais seulement de la cavalerie, d'organiser la garde nationale pour garder le Congrès. Après cela, le maréchal devait se rapprocher de La Ferté-sur-Aube sans laisser aucune troupe de ligne à Châtillon.

Le 26, l'armée austro-russe continua sa retraite ; le corps de Wrède, chargé de l'arrière-garde, prit position sur les hauteurs en arrière de Bar-sur-Aube ; la division Hardegg gardait le pont de Doulancourt ; la cavalerie bavaroise et celle du général Spleng, soutenues par les cuirassiers russes du général Duca, étaient derrière Bar, à la tête du faubourg.

Vers quatre heures après midi, le corps du général Gérard déboucha sur Doulancourt.

La division Duhesme, qui était en tête de colonne, emporta le pont à la baïonnette et culbuta les Autrichiens sur Ailleville, où ils essayèrent en vain de tenir, avec l'aide de la brigade Wlastof.

Le 2^e corps entra pêle-mêle avec eux à Bar.

Alors le duc de Reggio, maître des ponts de Bar et de Doulancourt, plaça la division Hamelinaye (3^e bataillon du 135^e) sur les hauteurs de Val-des-Vignes.

Le duc de Tarente (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e), de son côté, s'avança jusqu'à Essoyes et poussa le 5^e corps de cavalerie jusqu'à Fontette.

Napoléon ayant appris, le 26, que le maréchal Blücher se dirigeait sur Meaux et La Ferté-sous-Jouarre et pressait les faibles corps des ducs de Trévise et de Raguse, se décida à profiter de cette nouvelle faute du général prussien.

Le duc de Reggio, avec les 2^e (3^e bataillon du 135^e) et 7^e corps d'infanterie, les 2^e et 6^e de cavalerie, fut chargé de garder les passages de l'Aube à Bar et à Doulancourt. Le duc de Tarente, avec le 11^e corps (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) et le 5^e corps de cavalerie, devait occuper ceux La Ferté-sur-Aube et de Clairvaux.

Le commandement en chef de toutes ces troupes passa au duc de Tarente qui reçut l'ordre de masquer, par tous les moyens possibles, l'absence du restant de l'armée et de l'Empereur.

Les 1^{er} et 2^e bataillons du 135^e (général Albert), le 3^e bataillon (brigade Bellair) se trouvèrent ainsi sous les ordres du maréchal duc de Tarente, commandant en chef.

Les corps laissés sur l'Aube par Napoléon occupèrent, le 26 au soir, les positions suivantes :

Le 2^e corps avait la division Hamelinaye (3^e bataillon du 135^e) en avant de la ville, sur la gauche. A droite, le duc de Tarente occupait Mussy-l'Évêque et Essoyes et avait poussé la cavalerie à Fontette.

Le prince de Schwarzenberg, décidé à reprendre l'offensive, avait marqué son mouvement en deux colonnes qui devaient se réunir à Troyes.

Les corps de Wrède et de Wittgenstein, opposés au duc de Reggio, devaient forcer le passage de l'Aube à Bar et se diriger par Vandœuvres.

Ceux de Giulay et de Wurtemberg devaient passer l'Aube, à La Ferté, et se diriger par Bar-sur-Seine.

Le prince de Schwarzenberg résolut de faire menacer seulement de front la ville de Bar-sur-Aube et de faire tourner les positions du duc de Reggio par le corps de Wittgenstein. Le duc de Reggio était tranquille dans ses positions et ne songeait à aucune attaque de la part de l'ennemi ; il avait renvoyé son artillerie à Magny-le-Foucharde et négligé de se garder à sa gauche.

A l'approche des Cosaques de Pahlen, le duc de Reggio se hâta alors de se mettre en défense et ses dispositions se ressentirent de la précipitation qu'il fut obligé d'y mettre.

La division Hamelinaye se déploya en travers de la vallée ; la brigade Jarry étendant sa droite vers Bar ; la brigade Bellair (3^e bataillon du 135^e) sur le coteau de Malepin, le second des trois contreforts qu'on trouve entre Ailleville et le ruisseau d'Arentières.

Il était environ dix heures du matin lorsque le général de Wrède engagea le combat en faisant attaquer Bar par une nuée de tirailleurs ; son attaque devait cependant se borner là, jusqu'à ce que les Russes fussent arrivés à Arsonval. Toute la journée, nos troupes résistèrent aux attaques de l'ennemi, mais le duc de Reggio sentant l'impossibilité de soutenir davantage le combat, après l'arrivée des renforts que l'ennemi venait de recevoir, donna l'ordre de la retraite vers quatre heures après midi.

Elle se fit en bon ordre sur Ailleville, la brigade Bellair gardant toujours le coteau de Malepin pour la

couvrir. Dès que le général Wittgenstein vit le mouvement prononcé, il fit attaquer la brigade Bellair par la brigade Wlastoff et quatre bataillons de celle de Wolkman, ayant en tête un bataillon de Kaluga ; un grand feu d'artillerie soutenait cette attaque. La brigade Bellair, forcée d'abandonner le coteau de Malepin, reprit position sur celui des Filles-Dieu et y arrêta encore l'ennemi pendant quelques instants. Mais enfin la mitraille qui l'accablait le força de faire sa retraite en tirailleurs jusqu'au pied du coteau, où elle rejoignit la brigade Jarry.

Tel fut le combat de Bar-sur-Aube, et il aurait été encore bien plus désastreux sans la valeur des troupes qui suppléa, autant que possible, au manque d'artillerie et répara les fautes de leur chef.

Le même jour, le duc de Tarente continua son mouvement vers l'Aube.

Il avait reçu l'ordre de se rendre maître de La Ferté et de rechasser entièrement l'ennemi sur la rive droite.

D'après ces dispositions, le général Albert (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e), qui était à Mussy-l'Évêque avec sa division et celle de dragons du général Lhéritier, fut rappelé sur Fontette.

Pendant ce temps, le prince de Wurtemberg se dirigeait sur La Ferté avec son corps.

Il passa l'Aube avec sa cavalerie et la division de grenadiers du général Klenau et s'avança vers Fontette. Mais la cavalerie de Milhaud et les divisions Brayer et Amey obligèrent le Prince royal à repasser l'Aube. Il fit détruire le pont de La Ferté et son corps campa sur les hauteurs, en face de la ville.

Le soir, le 11^e corps et le 5^e de cavalerie furent réunis sur les hauteurs, entre Villard et La Ferté.

Le 28, au point du jour, le duc de Tarente, laissant

devant La Ferté le général Milhaud avec les divisions Brayer, Piré et Briche, se replia avec les divisions Albert et Lhéritier à Fontette.

Il apprit l'évacuation de Bar et se décida alors à se diriger sur Vitry-le-Croisé afin de joindre le duc de Reggio à Vandœuvres.

Le prince royal de Wurtemberg ordonna au général Giulay de forcer le passage de l'Aube à La Ferté et à Silvarouvre, tandis que lui-même, réunissant son corps à Clairvaux, se dirigerait à Saint-Usage et Fontette.

Vers huit heures, la canonnade s'engagea devant La Ferté. La petite armée française fut obligée de battre en retraite ; on marcha la nuit et, au point du jour, le 11^e corps et la cavalerie arrivèrent à Bar-sur-Seine.

Le 1^{er} mars, le duc de Tarente prit position à la gauche de la Seine, la droite au pont de Villemoyenne, sa gauche à Sainte-Parre-aux-Vaudes.

Le prince de Schwarzenberg, afin de s'assurer de la force des troupes qu'il avait devant lui, ordonna une reconnaissance générale.

Le général Gérard fit occuper le bois de Val-Suzenay et la canonnade s'engagea.

Le duc de Reggio, inquiet par un mouvement de Pahlen sur Villeneuve-Mesgrigny et le pont de la Barse, près Moustier-Amey, se décida à la retraite et vint prendre position en arrière de Lusigny ; le 2^e corps se rapprocha de Troyes.

Le 2, le prince de Wurtemberg, continuant son mouvement, se présenta de front devant Bar-sur-Seine. Le général Giulay, qui avait fait réparer pendant la nuit le pont de l'Ource, à Celles, le fit passer par la division Fresnelle, tandis qu'une brigade d'infanterie allait occuper les hauteurs de Polizot.

Le général Brayer défendit vivement, contre la division Fresnelle, le pont de la Papeterie et, lorsqu'il fut forcé, se renferma dans Bar dont il barricada les portes.

Les colonnes d'attaque de l'ennemi se présentèrent bientôt devant la ville et parvinrent à enfoncer la porte de Châtillon à coups de canon. Alors le général Brayer, pour ne pas compromettre les habitants, l'évacua et se retira à Virey où il passa la petite Barse et suivit la retraite du 11^e corps.

La division Albert prit position à Saint-Parre-les-Vaudes ; la cavalerie resta entre Fouchers et Rumilly pour recueillir la brigade de la division Albert qui était restée derrière la petite Barse.

Le 2, la brigade de Bellair (3^e bataillon du 135^e) vint cantonner à Tennelière.

Au premier coup de canon, les troupes du 2^e corps et la cavalerie devaient se former à la tête des villages qu'elles occupaient et se porter rapidement au pont de la Guillotière.

Le 3, le prince de Schwarzenberg ordonna l'attaque des positions de la Barse.

Les corps du duc de Reggio occupaient les positions suivantes : la division Duhesme entre la grève et la grande route ; la division Hamelinaye (3^e bataillon du 135^e) commandée par le général Jarry, de l'autre côté de la route ; la division Rothenbourg sur le plateau de Laubressel ; la cavalerie du général Saint-Germain à Saint-Parre-aux-Tertres. Le 7^e corps était en avant de Pont-Saint-Hubert.

Ces deux corps étaient donc sans liaison entre eux.

Le général Gérard fut vivement attaqué à Laubressel ; ne se voyant pas soutenu et craignant d'être tourné, il ordonna la retraite.

Le 4 mars, le duc de Tarente, ayant continué son mouvement, arriva sous les murs de Troyes. Ayant réuni les différents corps qui devaient passer sous ses ordres, il en prit le commandement en chef. Son premier soin fut de faire ses dispositions de retraite sur Nogent.

Le général Gérard fut chargé de défendre la position de Saint-Parre-aux-Tertres d'abord et la ville de Troyes ensuite, assez de temps pour que le 11^e corps eût celui de retirer ses troupes avancées de Maisons-Blanches et de dépasser la ville.

De son côté, le prince de Schwarzenberg avait décidé de se rendre maître de Troyes ce jour-là.

Vers huit heures du matin, le prince Eugène de Wurtemberg ouvrit l'attaque sur la position de Saint-Parre. L'évacuation de Troyes était terminée et le 11^e corps réuni sur la route de Bar-sur-Seine, à la tête du faubourg.

Le général Gérard (3^e bataillon du 135^e) soutint le combat jusqu'à onze heures. Alors le 7^e corps étant sorti de Troyes et le 11^e se mettant en mouvement pour tourner les faubourgs, le général Gérard se replia d'abord derrière la Seine, puis dans le faubourg Saint-Jacques.

Le soir, les 2^e et 5^e corps occupèrent Châtres et Méry.

Le 11^e et le 5^e de cavalerie vinrent vers Saint-Martin-le-Bosnay.

Le 5, le duc de Tarente réunit son armée devant Nogent; l'arrière-garde (2^e corps) resta en avant de Pont-sur-Seine, à Crancey et Saint-Ililaire.

Le 6, les alliés déployèrent leur avant-garde mais sans rien entreprendre; Wittgenstein et de Wrède vinrent à Pont-sur-Seine, le prince de Wurtemberg devant Saint-

Aubin ; Spleng et Hadding, débouchant de Trainel, se portèrent sur Bray ; le prince de Lichtenstein, Giulay et le prince de Schwarzenberg à Sens.

Le 6, le général Gérard avec la cavalerie du général Saint-Germain et le 2^e corps restèrent en arrière-garde à Nogent, la Chapelle et Saint-Aubin. Le 11^e corps se rapprocha de Bray. Le général Albert (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) prit position à Everly et aux Ormes.

Le 7, le duc de Tarente retira son arrière-garde derrière la Seine. Le pont de Nogent fut rompu et le faubourg de la rive droite occupé. La division Albert occupa Saint-Sauveur et Mouy où elle resta encore le 8.

Le général comte Moli'or prend provisoirement le commandement du 11^e corps pendant que Macdonald garde celui de l'armée.

Le prince de Schwarzenberg resta jusqu'au 10 mars immobile à Trainel, Sens, Saint-Liébault et Villemaur.

Il avait fallu huit jours aux 100,000 hommes des coalisés pour faire reculer de Bar-sur-Aube à Nogent les 25,000 hommes du duc de Tarente.

Pendant ce temps, le général Fririon organisait à Paris les ressources des dépôts.

Le 7 mars 1814, le général Hulin rend compte au ministre que le cadre du 1^{er} bataillon du 135^e, qui est à Paris, se trouve complet en officiers et sous-officiers et qu'en lui donnant 2 ou 300 conscrits ou hommes isolés, avec le fonds qu'il a déjà, on pourrait en former un bataillon de guerre prêt à partir au premier ordre. A la réception de cette lettre, le 10 mars, le ministre écrit au général Fririon de compléter sur le champ ce bataillon, de manière qu'il puisse partir le 12 mars de Paris pour rejoindre à Moret la 1^{re} brigade de la 2^e division de

réserve (Souham) en remplacement du 7^e bataillon du 122^e de ligne.

Le 1^{er} bataillon (*bis*) du 135^e (commandant Hulot), ainsi formé, fait partie de la demi-brigade commandée par M. le major de Cardaillac et composée de : un bataillon des 1^{er} et 3^e régiments de marine, et du 1^{er} bataillon du 135^e.

Le 12 mars, le 1^{er} bataillon du 135^e, complété à 450 hommes, non compris les officiers, quitte Paris ; il arrive à Moret le 13 mars, laissant à Corbeil, sur l'ordre du général Hulin, un détachement de 100 hommes.

Le général Souham était alors chargé de la défense du Loing et placé avec le général Allix, sous les ordres du général Macdonald. Quelques jours après, le général Souham porte sa division sur l'Yonne et, le 19 mars, quatre bataillons, parmi lesquels celui du 135^e, occupent Pont-sur-Yonne avec huit bouches à feu.

Le 11, le prince Schwarzenberg fit marcher de Nogent à Pont sur-Seine l'avant-garde du général Pahlen. Le 12, il ordonne une reconnaissance sur le flanc gauche des corps français et occupe Villenoix. Il jeta trois ponts dans la nuit du 13 au 14, près de Pont-sur-Seine.

Le 14, le prince de Schwarzenberg résolut de faire une tentative pour forcer le duc de Tarente à quitter sa position de Provins, espérant par là obliger Napoléon à s'approcher de Paris et à réunir ses forces contre les deux grandes armées coalisées qui pourraient aussi, de leur côté, se réunir.

Le matin du même jour, le duc de Tarente avait poussé deux reconnaissances sur sa gauche. La première, dirigée sur Sezanne, en chassa d'abord l'ennemi mais fut repoussée lorsque l'ennemi reçut des renforts

de Barbonne et de Villenoze. La seconde reconnaissance, composée de la division Saint-Germain, se dirigea par Chalantre-la-Grande sur Villenoze. Vers Mont-le-Potiers, elle donna dans la cavalerie des généraux Radinger et Howaisky et fut ramenée sur le 2^e corps.

Le général Gérard se hâta de se porter à Port et poussa la division Jarry sur les hauteurs de Saint-Nicolas. La brigade Bellair (3^e bataillon du 135^e) attaqua et reprit le village et, ayant avancé une batterie sur le flanc de la colonne ennemie, la força à se replier à Saint-Ferréol.

Le 14, dans l'après-midi, un aide-de-camp de Blücher apporta au prince de Schwarzenberg la nouvelle de la bataille de Laon. Le prince se décida à attaquer le duc de Tarente ; ce dernier évacua Bray le 15.

Le général Gérard laissa une arrière-garde de cavalerie à Sordun et une d'infanterie à La Chapelle-Saint-Hubert et prit position de son corps en arrière de Provins pour empêcher l'ennemi de déboucher.

Le général Molitor, avec la division Albert (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e), se rendit aux Maisons-Rouges, entre Provins et Nangis.

Enfin, le 17, un peu avant le jour, le duc de Tarente, voyant sa gauche menacée, établit son armée en travers de la route de Provins à Nangis, de manière à couvrir cette dernière ville.

Le 11^e corps (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) s'établit à droite sur Donnemarie, le 2^e (3^e bataillon du 135^e) en arrière de Provins.

Le duc de Tarente reçut l'ordre de rejoindre sur l'Aube, vers le 20, l'Empereur qui, de Reims, marchait sur les derrières de Schwarzenberg.

Le 18, le duc de Tarente poussa vers Saint-Martin-de-

Chenestrou une reconnaissance de cavalerie qui, après avoir rencontré le général Pahlen, se replia sur son corps.

Le 19, le duc de Tarente, ayant eu avis de la retraite du général Pahlen, se porta avec toute sa cavalerie vers Villenoxe, jetant des partis du côté de Sézanne et de La Ferté-Gaucher.

L'infanterie, les 7^e et 2^e corps, s'étendit de Provins à Villenoxe.

Les généraux Albert et Brayer se portèrent par Fontenay à Richebourg, le général Gérard à Sordun.

La retraite de l'ennemi fut si précipitée qu'on ne put atteindre son arrière-garde.

Le général Gérard passa la Seine à Nogent sur des planches et des bateaux et se rendit maître de la ville.

Le 19 mars, à dix heures du soir, le maréchal Macdonald envoie au général Molitor l'ordre de partir au jour avec les divisions Albert et Brayer pour venir prendre position à Villenoxe, gardant les routes de Pont, d'Arcis-sur-Aube et de Sézanne.

Le général Amey devait remplacer devant Nogent le général Gérard qui avait ordre d'occuper Nansicué-Courtavent et d'avoir des postes devant Pont-sur-Seine.

Le général Souham (1^{er} bataillon *bis* du 135^e) devait garder Montereau, Bray et Nogent, mais était encore à Pont-sur-Yonne.

Le 20, pendant que Napoléon arrêtait toutes les attaques de l'ennemi, le duc de Tarente avait continué son mouvement sur Arcis. Le 2^e corps d'infanterie s'était avancé jusqu'à Marcilly et Conflans; les divisions Albert et Brayer à Aughure, après avoir traversé Villiers-aux-Corneilles, Saron et Burlemont.

Le 21, à six heures du matin, les divisions Albert

(1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) et Brayer quittent leurs positions pour se rendre à Arcis-sur-Aube, en passant par Saint-Saturnin, Viapre et Orme. Ces divisions n'arrivèrent devant Arcis qu'à neuf heures le soir, la bataille terminée.

Dès le 20 mars, au moment de commencer le mouvement qui devait amener les 7^e et 11^e corps sur Arcis et Vitry, le maréchal Macdonald écrivit au ministre de la guerre, que désormais il lui serait impossible de diriger les opérations des généraux Allix et Souham laissés sur l'Yonne, le premier à Sens, le second (1^{er} bataillon *bis* du 135^e) à Pont-sur-Yonne.

À partir de ce jour, ces deux généraux reçurent directement leurs ordres du ministre.

Le général Souham reçut la mission de garder les ponts de la Seine, à Nogent, Bray et Montereau.

Le 21, dans la soirée, deux bataillons occupaient Bray et le régiment des gardes nationales d'Ille-et-Vilaine occupait Montereau. Désireux de réunir le plus d'hommes possible pour assurer l'exécution de la mission qu'on lui avait confiée, le général Souham demanda au ministre de la guerre que le détachement du 135^e de ligne laissé à Corbeil rejoignit ce régiment.

Toutes les mesures furent prises pour opposer au passage de l'ennemi une résistance énergique. Montereau était le point sur lequel les troupes de Souham devaient se diriger en cas de retraite forcée.

Après la bataille d'Arcis, Napoléon se décida à manœuvrer sur les communications de l'ennemi. Pour cela il résolut d'abord de regagner la Marne. Il porte son quartier-général à Somme puis le 21 mars, passe la Marne le 22 à Frignicourt près Vitry et marche sur Saint-Dizier.

Le 23, les corps de Macdonald se battirent tout le jour et, le soir, prirent position sur les hauteurs de Vitry et achevèrent de passer la Marne.

Le 24 au soir, le 2^e corps (3^e bataillon du 135^e) s'établit à Perthé, le 11^e (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) au-delà de Saint-Dizier couvrant les ponts, la droite à la Marne, la gauche à la route de Joinville.

Le 25, à 3 heures du matin, le 11^e corps se dirige sur Vassy, suivi du 2^e. Mais, à 10 heures, à Marthey, le maréchal Macdonald reçut l'ordre de s'arrêter; le 11^e corps s'établit à Attencourt, le 2^e à Valcourt.

A midi on reprit la marche; le général Molitor, commandant le 11^e corps, se dirigea sur Vassy, et le général Gérard s'échelonna des hauteurs de Valcourt au village d'Humbécourt.

Le 26, Napoléon résolut de revenir sur ses pas et, en forçant le rideau que l'ennemi avait jeté devant ses colonnes, de reconnaître si l'armée coalisée suivait.

Le combat de Saint-Dizier lui prouva qu'il n'avait été suivi que par un corps détaché et que les armées coalisées marchaient sur Paris.

Le 27 au matin, l'armée marcha sur Vitry qui refusa de se rendre; le général Gérard passa la Marne au gué de Valcourt et reprit ses positions de l'avant-veille. Le général Molitor, avec le 11^e corps, passa au gué de Héricour et prit la route d'Eclaron.

Dans la soirée du 28, le 2^e corps (3^e bataillon du 135^e) était à Champ-Gerbeau et Attencourt; la division Albert (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) occupait Louvremont, ayant un bataillon au Buisson et un autre à Pont Voirin.

Le 29, Napoléon prescrivit au duc de Tarente de marcher jour et nuit par la route directe de Troyes, par Doulevant, Neuilly, le pont de Dolencourt et Vandœuvres.

En même temps, le ministre de la guerre écrivait au général Souham (1^{er} bataillon *bis* du 135^e) de redoubler d'efforts pour assurer la défense des différents points de la Seine ; en cas de nécessité, il devait se replier sur Montereau où il trouverait le général Allix.

Malgré la résistance de nos soldats, l'ennemi approchait, bientôt il allait être sous les murs de Paris. On organise de nouveaux bataillons, tout ce qui est valide s'apprête à défendre la capitale de la France.

Le 29 mars, le ministre de la guerre écrit au général Compans, commandant des troupes à Bondy, qu'il vient de donner au général Hulin (commandant la place de Paris) l'ordre de faire partir sur le champ six bataillons, forts de 4 à 500 hommes tirés des dépôts, et de les diriger sur Ville-Paris pour y demeurer à sa disposition.

Le dépôt du 135^e, à la caserne de la Pépinière à Paris, comptait 618 hommes. On ne laissa que ceux qui ne pouvaient marcher, les autres formèrent un bataillon (sans numéro) qui, en exécution de l'ordre du ministre de la guerre, fut envoyé au général Compans. Le jour même, ce qui restait du dépôt du 135^e de ligne quitta Paris et vint à Dreux.

Le général Compans avait sous ses ordres la division de jeune garde récemment organisée à Paris et la division Ledru des Essarts tirée des dépôts (comprenant le bataillon du 135^e).

Il avait environ 6,000 baïonnettes. On le plaça sous les ordres du maréchal Marmont qui devait défendre les hauteurs environnant Paris au sud et à l'est, c'est-à-dire l'avenue de Vincennes, les barrières du Trône et de Charonne, le plateau de Romainville, plus une partie du revers nord de ce plateau jusqu'aux prés Saint-Gervais.

Les souverains alliés étaient le 29 au soir au château

de Bondy et, abordant Paris par le nord-est, ils avaient résolu de l'attaquer par la rive droite de la Seine, car aucun ennemi, à moins d'y être contraint par des circonstances extraordinaires, n'aurait voulu joindre aux difficultés naturelles de l'attaque celle d'une opération exécutée au-delà de la Seine, avec charge de repasser cette rivière en cas d'insuccès.

De notre côté, les maréchaux Marmont (135^e) et Mortier, étant arrivés à une heure fort avancée de la soirée, et ayant couché entre Charenton, Vincennes et Charonne, durent venir par le sud pour occuper les hauteurs.

Marmont avec ses troupes (135^e compris) gravit les escarpements de Charonne et de Montreuil pour aller s'établir sur le plateau de Romainville et sur le revers nord de ce plateau jusqu'aux prés Saint-Gervais.

Le maréchal, se fiant au rapport d'un officier, n'avait pas cru que le plateau de Romainville fût occupé et, par ce motif, ne s'était guère pressé d'y arriver.

Lorsqu'il s'y présenta, les troupes russes de Rajeffsky en avaient déjà pris possession.

Avec 1,200 hommes de la division Lagrange, Marmont se jeta sur les avant-postes ennemis, les chassa du plateau et les refoula sur Pantin et Noisy. Au même instant la division Ledru des Essarts (bataillon du 135^e) se logea dans le bois de Romainville, qui couvre le flanc des hauteurs du côté de la plaine Saint-Denis.

La fusillade et la canonnade avaient de bonne heure réveillé Paris qui, du reste, n'avait guère dormi.

Barclay de Tolly ne voulut pas laisser aux défenseurs de Paris le premier succès de la journée. Il résolut, en conséquence, de reprendre le plateau de Romainville et il y employa une partie de ses réserves.

Cette attaque, vivement conduite, eut un commence-

ment de succès. Nous perdîmes du terrain, bien que nos soldats résistassent avec une bravoure désespérée soit au nombre, soit à la qualité des troupes qui étaient les plus aguerries de la coalition.

Cependant, tout en perdant du terrain, nous contenions l'ennemi, et nos soldats, se dispersant en tirailleurs, faisaient essuyer aux assaillants des pertes nombreuses. Notre artillerie vomissait la mitraille sur les grenadiers russes et, à chaque instant, renversait parmi eux des lignes entières.

Pendant ce temps, les jeunes soldats de Ledru des Essarts (bataillon du 135^e) avaient reconquis arbre par arbre le bois de Romainville et débordé ainsi les troupes russes qui avaient occupé la largeur du plateau.

Il était 10 heures du matin. Le général de Schwarzenberg attendant ses deux ailes qui étaient en retard, et nos deux maréchaux étant réduits à la défensive, on se bornait, de part et d'autre, à canonner et à tirailler, avec grande supériorité du reste de notre côté, grâce au zèle des troupes et à l'avantage du terrain.

Bientôt, toutes les forces ennemies se trouvant portées en ligne, l'action recommença avec plus de violence.

Sur la gauche de Marmont, la division Ledru des Essarts (135^e) vivement poussée d'arbre en arbre dans le bois de Romainville, voyait le bois lui échapper peu à peu.

Bientôt le bois fut définitivement abandonné et la défense fut reportée sur Ménilmontant à droite, Belleville au centre, et à gauche à la côte de Beauregard où la division Ledru des Essarts (135^e) avait trouvé asile.

Partout le combat était acharné; de part et d'autre on combattait avec une sorte de rage; car, pour les uns, il

s'agissait d'atteindre d'un seul coup le but de la guerre, pour les autres d'arracher leur patrie à un désastre.

La clef de la position était Belleville. Marmont établi en cet endroit, avec les débris des divisions Lagrange, Ricard, Padoue et Ledru des Essarts (135^e), disposant, en outre, d'une nombreuse artillerie de campagne, y tenait ferme contre une multitude d'assaillants.

Malheureusement, une nouvelle attaque des coalisés les rend maîtres de Ménilmontant et des Buttes-Chaumont.

A cette nouvelle, le maréchal Marmont, qui n'avait pas cessé de se maintenir à Belleville, se voyant coupé de l'enceinte de Paris, réunit ce qui lui reste d'hommes, fond l'épée à la main sur les grenadiers russes qui commençaient à pénétrer dans la grande rue du faubourg du Temple. Il les repousse, ferme la barrière sur eux et rétablit la défense au mur d'octroi. Hélas ! rien n'étant préparé pour une résistance prolongée, pas de rues barricadées, pas de population derrière ces barricades, ni de troupes en réserve, toute défense ayant été réduite à une bataille livrée en dehors de Paris avec une poignée de soldats contre une armée formidable, cette bataille se trouvant inévitablement perdue : ce n'était pas en lui opposant le mur d'octroi qu'il eût été possible d'arrêter l'ennemi.

On parla et bientôt il fut convenu que les maréchaux évacueraient la ville dans la nuit avec armes et bagages.

A la nouvelle du désastre du 30 mars, Napoléon envoya le 31 aux maréchaux Marmont et Mortier l'ordre de venir se ranger le long de la rivière d'Essonne, Marmont (135^e) à Essonne même, Mortier à Mennecey.

En même temps, l'Empereur renforçait le corps du

maréchal Marmont de la division Souham (1^{er} bataillon bis du 135^e) et prescrivait aux deux maréchaux d'entourer Corbeil d'ouvrages de campagne, afin de s'approprier le pont, indépendamment de celui de Melun dont il était maître, de manière à pouvoir manœuvrer à volonté sur l'une et l'autre rive de la Seine.

L'Empereur rappela à lui les troupes qui, sous le général Allix, avaient si bien défendu l'Yonne et il n'attendait plus que les corps d'Oudinot, de Macdonald (1^{er} et 2^e bataillons du 135^e) et de Gérard (3^e bataillon du 135^e) pour avoir l'armée entière concentrée derrière l'Essonne.

De Troyes, le 30 mars, le major général avait donné au duc de Tarente l'ordre de continuer sa marche par Troyes, Villeneuve-l'Archevêque, Sens et Fontainebleau.

Le 31, les 11^e et 2^e corps atteignirent Estissac et le lendemain Villeneuve-l'Archevêque.

Le général Souham était arrivé le 31 mars à Montereau et occupait Moret.

Le 2 avril au matin, le 11^e corps se mit en marche pour aller prendre position près de la hauteur sur la route de Sens à côté de Poissy ; le 2^e corps vint s'établir entre Saily et Malimond. Macdonald marcha sur Sens et l'Empereur sur l'Essonne.

Le 3, à 4 heures du matin, les troupes du duc de Tarente quittent Sens, suivent la grande route de Fontainebleau, passent l'Yonne à Pont-sur-Yonne et, après une longue et pénible marche, viennent prendre position à Montereau.

Le 4, ces troupes marchent sur Fontainebleau ; « elles sont exténuées de fatigue et hors d'état de se battre », écrit le duc de Tarente au major général, et cependant il faut encore marcher. La fatigue n'abat pas le courage de

nos soldats, et le soir, le 2^e corps (Gérard), vient prendre position à Pringy et Boisselle ; le 11^e corps (Molitor) à Chailly et Villiers-en-Bienne.

A peine arrivé, le général Molitor reçoit l'ordre de faire partir deux bataillons et six pièces de canon pour se rendre en toute diligence à Melun, afin d'empêcher l'ennemi de remettre le pont en état.

Au cas où la garde nationale qui défendait le pont se serait retirée, le général Molitor devait faire une nouvelle attaque et établir une vive canonnade pour empêcher l'ennemi de travailler aux ponts pendant la nuit. Le 4 au matin, Napoléon parut enfin décidé à agir. Les corps de Macdonald, d'Oudinot et de Gérard étaient près d'arriver ; il comptait pouvoir le lendemain 5 ou le surlendemain 6 au plus tard, les porter en ligne et attaquer l'ennemi avec 70.000 combattants.

Napoléon donne à la garde l'ordre d'aller se placer derrière Marmont et Mortier sur l'Essonne. Enfin, après avoir passé en revue les corps qui allaient partir, il fit former en cercle autour de lui les officiers et sous-officiers et leur adressa, de sa voix vibrante, les énergiques paroles que l'on connaît.

Aucun des bataillons du 135^e de ligne n'assista à cette fameuse revue de Fontainebleau. Les deux premiers bataillons avec le général Albert (11^e corps), le 3^e avec le général Gérard (2^e corps) n'arrivèrent à Fontainebleau que dans la soirée et, sans s'arrêter dans cette ville, continuèrent leur route sur Chailly et Prinzy.

Le bataillon tiré du dépôt du 135^e (Ledru des Essarts) et le bataillon du 135^e portant le n^o 1 bis (division Souham) étaient avec le maréchal Marmont qui avait placé son quartier général à Essonne.

C'est ce même jour, 4 avril, que Napoléon rédigea son premier acte d'abdication.

Pendant ce temps, le maréchal Marmont signait avec le prince de Schwarzenberg une convention aux termes de laquelle son corps d'armée devait quitter l'Essonne le lendemain et gagner la Normandie ; puis le 4 au soir, laissant au général Souham le commandement du 6^e corps, le duc de Raguse partit avec les maréchaux Ney et Macdonald, envoyés avec Caulincourt pour remettre aux monarques alliés l'acte d'abdication de l'Empereur.

Dans la concentration dont il vient d'être parlé, le 1^{er} bataillon du 135^e de ligne était affecté à la 2^e division de réserve (général Souham), que Napoléon venait de placer sous les ordres du maréchal Marmont, et se trouvait le 5 avril à Montereau que Souham occupait depuis le 31 mars. Il comptait 19 officiers et 266 hommes présents.

La division Ledru des Essarts avait accompagné le maréchal Marmont après la bataille du 30 mars. Le bataillon du 135^e de ligne qui faisait partie de cette division comprenait le 5 avril 17 officiers et 119 hommes, seuls survivants des héroïques défenseurs du bois de Romainville et des hauteurs de Belleville.

Ces deux bataillons du 135^e après la convention signée par le duc de Raguse se rendirent en Normandie ; nous les trouvons réunis le 19 avril à Gournay (38 officiers, 100 hommes ; et ne formant plus qu'un bataillon qui gardait le n^o 1 ; ce numéro avait toujours été porté par le bataillon appartenant à la division Souham).

Le 5, à 4 heures du matin, le corps de Marmont franchit l'Essonne, à l'exception de la division du général Lacotte.

Cet événement mettait Napoléon dans l'impossibilité de rien tenter avec succès contre les armées alliées. Aussi les souverains réunis à Paris refusèrent-ils l'abdication conditionnelle de l'Empereur et, le 6, Napoléon rédigea l'acte qui contenait son abdication définitive. Les pourparlers continuèrent à Paris, et le 11 avril fut signé le traité de Paris.

M. de Caulaincourt se dessaisit alors de l'abdication de Napoléon et la remit à M. de Talleyrand.

Le 6, à la pointe du jour, le 11^e corps quitta sa position pour se rendre à Malesherbes ; les deux bataillons et l'artillerie qui avaient été précédemment envoyés à Melun y restèrent avec le général Maurin et suivirent plus tard son mouvement.

Le 7 avril, un armistice de 48 heures fut signé à Paris par Ney, Macdonald et Caulaincourt ; les troupes devaient garder leurs positions respectives.

Dès le 9 avril, le nouveau ministre de la guerre, général Dupont, donnait au général Molitor l'ordre de dissoudre le 11^e corps et de renvoyer tous les bataillons des régiments qui le composaient à leurs dépôts respectifs. Les deux bataillons (1^{er} et 2^e) du 135^e de ligne, qui avaient fait toute la campagne avec le général Albert, rejoignirent à Dreux le dépôt du régiment.

Le général Gérard commandant le 2^e corps reçut l'ordre de faire partir, le 10, ses deux divisions Duhesme et Jarry (3^e bataillon du 135^e) pour se rendre par Nemours, Montargis, Nogent, Gien, Bonny et Cosne, et de là leur assigner des cantonnements dans la Nièvre.

Le 20 avril, le quartier général du 2^e corps est à Nevers. Le 3^e bataillon du 135^e, accolé au 3^e bataillon du

155° sous le commandement du major Barage, occupe Pougues.

Le 25 avril, le ministre de la guerre donne des ordres pour la réunion à Paris des éléments dispersés du 135° régiment d'infanterie. Le dépôt, les 1^{er} et 2^e bataillons, qui avaient combattu sous les ordres du général Albert, quittent Dreux le 27 avril et arrivent à Paris le 29.

Le 3^e bataillon (commandant Hulot), qui s'était distingué pendant toute la campagne avec le général Gérard, était à Moulins le 30 avril. Il part le 2 mai pour Paris sous le commandement du capitaine Plafait; son effectif est de 12 officiers et 31 hommes. Le bataillon du 135°, qui avait servi sous les ordres du général Souham et portait aussi le n° 1 *bis*, s'était réuni à Gournay au bataillon qui venait de prendre part à la défense de Paris avec le général Ledru des Essarts.

Ces deux bataillons quittent Gournay le 28 avril et arrivent à Paris le 30.

Licenciement du 135° de ligne.

L'ordonnance du 12 mai 1814 réduisit à 90 le nombre des régiments d'infanterie de ligne.

Les 90 régiments d'infanterie de ligne furent formés des 111 premiers régiments de l'empire qui prirent, suivant leur ancienneté, les numéros de la série naturelle, comblant ainsi les vides qui existaient. Les régiments portant les n°s 112 à 156 furent incorporés dans les autres. Ainsi disparut le 135° de ligne; ses éléments furent dispersés. Les 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons concoururent avec le 58° de ligne à former le 54° régiment d'infanterie (nouveau numéro) à Schelestadt, colonel Tolozan. Les 4^e et 5^e bataillons concoururent avec le 1^{er} de ligne à former le 1^{er} régiment du roi à Paris, colonel Cornebise.

A la seconde organisation , en 1815 , le 54^e régiment d'infanterie, ancien 58^e de l'empire, redevint le 58^e et le 1^{er} régiment du roi le 1^{er} de ligne.

Ainsi disparut de la liste des régiments le 135^e de ligne ; mais les héroïques soldats qui combattirent pour la France sous ce numéro qu'ils ont rendu glorieux, nous ont tracé notre voie.

Le chemin qu'ils ont marqué de leur sang, nous le connaissons ; leurs étapes se sont appelées Mayence, Francfort, Lutzen, Goldberg ; alors c'était la victoire qui conduisait nos aigles et l'on put croire que bientôt serait réparé le désastre de 1812. — Hélas ! la haine du nom français assemble contre nous tous les peuples de l'Europe. Devant ces masses innombrables, il faut reculer ; l'armée française succombe à Leipzig, mais elle sauve son honneur.

Là, dans ces fameuses journées où se décida le sort du monde, le 135^e parlage avec les régiments du 5^e corps une mission de confiance et de dévouement ; à Liebert-Wolkwitz et à Probstheyda, dans les faubourgs de Leipzig, nos braves combattirent en héros.

De notre beau régiment, il ne resta plus que de glorieux débris.

Ils montrèrent à Hanau ce que peuvent faire le courage et la discipline.

En 1814, ils servent d'exemple aux jeunes soldats que l'Empereur envoie au devant des armées de l'Europe prêtes à se ruer sur notre patrie. Partout ils font des prodiges de valeur, et nous voyons un bataillon du 135^e de ligne succomber avec l'Empire, sous les murs de Paris, après une lutte glorieuse.

Pendant un demi-siècle, le numéro 135 ne reparait plus.

Ce n'est pas que, durant cette période, la guerre ait disparu du monde.

On aurait pu croire, il est vrai, que, lasse de tant d'efforts et abimée par quinze années de luttes gigantesques, l'Europe, enfin victorieuse de notre pays, souhaitait la paix et la voulait définitive. Il n'en fut rien. La secousse avait été trop forte; les sociétés, les trônes avaient été ébranlés. Les aspirations des peuples, les idées philosophiques du temps, la politique des nationalités ont conduit les gouvernements à des luttes qui, pour être moins grandes que celles du commencement du siècle, n'en ont pas moins donné au monde un spectacle tout à la fois terrifiant et grandiose.

Les campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie, de Chine donnèrent à nos armes un éclat incomparable. On nous avait crus abimés pour toujours, nous étions plus forts que jamais.

Cependant le nombre des troupes engagées dans ces guerres ne peut être comparé à celui des soldats que conduisait, à travers l'Europe, le génie conquérant de Napoléon I^{er}, et, jusqu'en 1870, le nombre des régiments d'infanterie, en France, n'alla pas au-delà de 100. Mais, arrivé à cette époque douloureuse de notre histoire, il fallut en augmenter le nombre.

Ce fut alors pour repousser une nouvelle invasion et défendre Paris une fois encore menacé que la France rassembla ses enfants.

C'est sous les murs de Paris que se forme, pendant l'année terrible, le 35^e de marche qui, après quelques jours d'existence, prendra le nom de 135^e de ligne.

C'est là que sont morts, en 1814, dans la dernière bataille livrée pour le sort de l'Empire, les vaillants soldats du bataillon du 135^e de la division Ledru des Essarts.

C'est là encore, autour de Saint-Denis, tout près de Romainville et de Belleville, que les soldats du nouveau 135^e vont donner, sans compter, leurs vies à la patrie et sauver l'honneur de la France.

CHAPITRE II

(27 SEPTEMBRE 1870 — 1^{er} OCTOBRE 1887)

Le 27 septembre 1870, le gouvernement de la Défense nationale décrète la formation de deux régiments nouveaux : le 34^e et le 35^e régiments de marche.

Le 35^e de marche se composa de trois bataillons ; les deux premiers à quatre compagnies, le 3^e bataillon à cinq compagnies, ainsi que l'indique le tableau suivant :

1^{er} bataillon, une compagnie de dépôt de chacun des 55^e, 64^e, 65^e et 68^e;

2^e bataillon, une compagnie de dépôt de chacun des 69^e, 73^e, 75^e et 83^e;

3^e bataillon, une compagnie de dépôt de chacun des 87^e, 91^e, 93^e, 97^e et 99^e.

Pendant longtemps toutes ces compagnies s'administrèrent isolément au titre de leur corps.

Chaque bataillon avait un capitaine adjudant-major.

Les fonctions d'adjoint au trésorier et d'officiers d'habillement étaient remplies par des officiers détachés de leurs compagnies.

Plusieurs de ces compagnies assistèrent à des affaires de grand'gardes où elles eurent occasion de faire le coup de feu avant de faire partie du régiment.

Ainsi, la compagnie du 55^e eut une escarmouche le

18 septembre en avant du Bourget; elle ne subit aucune perte.

Le même jour, la compagnie du 73^e eut aussi une escarmouche avec des uhlands entre le Bourget et Dugny; trois hommes disparurent.

Le 19 septembre, dans une reconnaissance faite au village de Deuil par la compagnie du 65^e, il y eut un sergent tué.

Le même jour, les compagnies du 68^e, du 75^e et du 99^e se trouvaient en grand'garde en avant de l'espace compris entre l'inondation de Stains et l'extrémité gauche du village d'Épinay et se reliaient entre elles par des petits postes formant une ligne continue de défense. Ces compagnies furent attaquées par l'ennemi, une fusillade assez vive s'engagea sur toute la ligne. Le 68^e eut deux hommes tués, cinq blessés, cinq disparus; le 75^e eut sept hommes tués et trois disparus; le 99^e, un homme blessé.

Après un engagement qui dura plusieurs heures, ces compagnies durent se replier sous le canon des forts de la Double-Couronne et de la Briche et rentrer ensuite dans leurs cantonnements.

Le 21 septembre, la compagnie du 93^e eut un petit engagement en avant de la Double-Couronne.

Cette compagnie assista également à la reconnaissance de Pierrefitte, le 23 septembre.

Dans ces deux circonstances, elle n'eut à subir aucune perte.

L'entrain et la vigueur de nos troupes, dans cette journée du 23 septembre, leur valut les éloges du général de Bellemarre, commandant supérieur de Saint-Denis, et du général Trochu, gouverneur de Paris.

Voici le rapport du général de Bellemare et l'ordre du général Trochu relatifs au combat de Pierrefitte :

« Saint-Denis, 23 septembre 1870.

« Le Général commandant supérieur de Saint-Denis
au Gouverneur de Paris.

« Je viens de rentrer avec mes reconnaissances ; elles ont pris, par l'effet des forces nombreuses que j'ai trouvées occupant Pierrefitte et secourues par des renforts venant des hauteurs de Montmorency, le caractère d'une véritable sortie.

« Les troupes ont attaqué le village avec une vigueur et un entrain remarquables ; protégées par l'artillerie de la Double-Couronne et de la Briche, elles ont fait subir à l'ennemi des pertes sensibles. »

« Ordre du jour.

« Le Gouverneur de Paris a reçu le rapport du général de Bellemare sur le combat livré le 23 septembre en avant de Saint-Denis.

« Il a été heureux de constater l'entrain, la vigueur et le courage déployés par nos soldats.

« Cette affaire fait le plus grand honneur au général de Bellemare et aux commandants des colonnes, le lieutenant-colonel Le Maire et les chefs de bataillon de Boisdemetz et Jamais. »

Le chef de bataillon de Boisdemetz, dont la brillante conduite était ainsi mise à l'ordre du jour, allait bientôt devenir, comme lieutenant-colonel, le chef du 3^e régiment de marche.

Lorsque parut le décret du 27 septembre portant

création du 35^e régiment de marche, les compagnies qui devaient former ce nouveau régiment étaient presque toutes aux environs de Saint-Denis.

Par décision du 27 septembre, le colonel d'infanterie en retraite Lavoignet vint prendre le commandement de ces compagnies qui, de ce jour, devenaient le 35^e régiment de marche.

Le régiment resta affecté au corps du général de Bellemarre.

Le commandement du général de Bellemarre s'étendant sur tout le front nord de Paris, depuis Aubervilliers jusqu'à la Seine, constituait, avec les forts de Saint-Denis (La Briche, Double-Couronne, de l'Est), d'Aubervilliers et les batteries de Saint-Ouen, « le commandement supérieur de Saint-Denis ».

Là, comme sur toutes les autres portions du périmètre de Paris, nos soldats ne cessaient d'exécuter des travaux de terrassement.

La ligne de défense, complétée par l'inondation du Rouillon, du Crould et du canal de Saint-Denis, était autrefois très forte et formait une excellente tête de pont sur la Seine. Mais, depuis la nouvelle portée des pièces de siège, les forts de Saint-Denis sont dominés de face par les hauteurs de Pierrefitte (butte Pinçon), de Stains et pris d'enfilade par les hauteurs d'Orgemont et de Saint-Gratien. Ils ne pourraient donc résister longtemps à une attaque sérieuse.

Les troupes du général de Bellemarre étaient divisées en trois brigades.

Le colonel Lavoignet quitta, dès le 2 octobre, le commandement du 35^e de marche et fut placé à la tête de la 1^{re} brigade.

Le commandant de Boisdenemetz, que nous avons vu

cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite, le 23 septembre, à Pierrefitte, fut promu au grade de lieutenant-colonel, le 2 octobre, et prit le commandement du 35^e de marche dont la formation fut complète à la date du 4 octobre 1870.

Le régiment fit partie, avec un détachement de fusiliers marins, les 1^{er}, 2^e, 10^e et 11^e bataillons de mobiles de la Seine, de la 2^e brigade (colonel Hanrion).

La 3^e brigade, dite de réserve, était sous les ordres du colonel Pein.

Le 4 octobre 1870, le 35^e régiment de marche était constitué; ses éléments étaient répartis ainsi que l'indique le tableau ci-dessous :

MM.

DE BOISDENEMETZ, lieutenant-colonel, commandant le régiment.

TERSON DE PALEVILLE, chef de bataillon, commandant le 1^{er} bataillon.

FAURE-BAULIEU, chef de bataillon, commandant le 2^e bataillon.

CAMBEURE, chef de bataillon, commandant le 3^e bataillon.

HENRY, capitaine adjudant-major, 2^e bataillon.

THIÉBAULT, capitaine adjudant-major, 3^e bataillon.

VAISSIÈRE, capitaine désigné pour remplir les fonctions de capitaine-major.

SOLAND, lieutenant désigné pour remplir les fonctions d'officier d'habillement.

MILNÈS, sous-lieutenant désigné pour remplir les fonctions d'officier-payeur.

Les bataillons du régiment sont composés de la manière suivante :

DÉSIGNATION DES		OFFICIERS		
BATAILLONS	COMPAGNIES	CAPITAINES	LIEUTENANTS	SOUS-LIEUT.
1 ^{er} bataillon.	55 ^e d'infant.	Gastine.	Garric.	Charpiat.
	64 ^e —		Priat.	Decanis.
	65 ^e —	Galopin.		Thiébault.
	68 ^e —	Lamorlette.	Perrier.	
2 ^e bataillon.	69 ^e —	Cairol.	Feron.	Millès.
	73 ^e —	Bonifas.		Alberreitz.
	75 ^e —	Anceaux.	Couloy.	De Christen.
	83 ^e —	Bonti.	Péraldy.	Lemaire.
	87 ^e —	Vaissière.	Drouaillet.	Fort.
3 ^e bataillon.	91 ^e —	Dauplat.	Soland.	De Betz.
	93 ^e —	Maillot.	Gigou.	Seboul.
	97 ^e —		Chanpy.	Defos du Rau
	99 ^e —	Gelin.	Faure.	

Le 10 octobre 1870, le capitaine adjudant-major Chamblant meurt à Paris de blessures reçues à l'ennemi.

Le 1^{er} bataillon du 35^e de marche fut cantonné à la Double-Couronne, le 2^e à l'Ermitage, le 3^e eut trois compagnies au bastion n° 4 et deux au fort de la Briche.

Le 21 octobre, le jour de la reconnaissance dirigée par le général Ducrot sur la Malmaison, le régiment faisait partie d'une réserve placée sous les ordres du général de Bellemare. Il prit position dans la presqu'île de Gennevilliers, en arrière de la redoute de Colombes.

La présence de cette troupe avait pour but de faire une démonstration du côté d'Argenteuil, tout en empêchant un mouvement tournant qui aurait pu être tenté par la gauche de l'ennemi. Le rôle du régiment fut entièrement passif, il ne tira pas un seul coup de fusil. Le soir, il rentra à son cantonnement.

Le 25 octobre, il fut organisé dans le régiment une compagnie d'éclaireurs forte de trois officiers, quatre sous-officiers, huit caporaux et soixante hommes. Elle partit de Saint-Denis le 26 octobre, s'empara de la gare d'Épinay dans la nuit du 29 au 30 octobre et rentra à son cantonnement le 31, après l'affaire du Bourget.

Les officiers, qui commandaient cette compagnie, étaient MM. Perrier, lieutenant commandant la compagnie, Fort et de Christen, sous-lieutenants.

M. le lieutenant Perrier prit d'habiles dispositions pour assurer la réussite de son opération sur la station du chemin de fer d'Épinay.

La première demi-section, commandée par M. Fort, sous-lieutenant, devait opérer sur la route de Saint-Denis à Enghien, la droite s'appuyant sur la route et la gauche déployée en tirailleurs vers le chemin de fer ; la deuxième demi-section, sous les ordres du sergent Debersart, se reliant, par sa droite, à la première demi-section et appuyant sa gauche à la ligne du chemin de fer ; la troisième demi-section, sous les ordres de M. de Christen, sous-lieutenant, appuyant sa droite au chemin de fer et déployant sa gauche en tirailleurs vers l'inondation ; et, enfin, la réserve sous les ordres du sergent-major Vigier, à cinquante pas en arrière, se mirent en mouvement dès trois heures et demie du matin.

Quelques minutes suffirent à chacun pour prendre la position qui lui avait été indiquée en avant de nos grand'gardes. Nos soldats se glissent en rampant et dans le plus profond silence, comme il convient pour des opérations de ce genre, et arrivent jusqu'à vingt mètres environ de la station. Là, à un signal convenu d'avance, signal donné au cri d'alarme d'une sentinelle ennemie, ils s'élancent la baïonnette en avant, la pre-

mière demi-section tournant la position par la droite, la deuxième attaquant de front et la troisième tournant par la gauche.

Les maisons immédiatement fouillées dénotent la présence toute récente de l'ennemi qui, malgré toutes les précautions prises, s'est enfui par la chaussée du chemin de fer sans faire feu.

La position occupée, des sentinelles sont placées sur les flancs pour garantir contre toute surprise, mais au moment où l'on s'installait, une sentinelle signale l'approche d'un poste ennemi évalué à dix ou douze hommes, débouchant d'un bouquet de peupliers pour nous prendre sur nos derrières. Quelques coups de feu sont échangés, après quoi l'ennemi se retire laissant en notre possession trois maisons qui commandent à la fois le chemin de fer, la route d'Enghien et le chemin vicinal de Deuil à Épinay.

« Je ne puis, dit dans son rapport le lieutenant Perrier, que faire l'éloge du calme et du sang-froid de mes hommes ainsi que du concours vigoureux et intelligent des chefs des demi-sections. Je recommande à votre bienveillance, mon colonel, le caporal Ruste, ex-sous-officier, qui a fait preuve d'une grande énergie. »

Nous avons vu les régiments de marche formés à la fin du mois de septembre de compagnies accolées s'administrant isolément au titre de leur corps et ne formant une unité définie qu'au seul point de vue du commandement.

Les généraux insistèrent auprès du gouverneur de Paris pour obtenir l'organisation complète et définitive de ces nouveaux régiments. Ils firent remarquer que c'était l'unique moyen de donner à nos jeunes troupes l'homogénéité, la discipline, l'esprit de corps indispen-

sables pour soutenir avec honneur la rude tâche qui leur était imposée.

Le gouvernement céda à leurs instances et, par décret du 28 octobre, les régiments de marche furent constitués en régiments de ligne véritables. Chacun de ces nouveaux régiments de ligne, tout en restant sous les ordres d'un colonel ou lieutenant-colonel, soit de l'activité, soit relevé de la retraite, eut dès lors une administration propre ; les bataillons, les compagnies qui avaient concouru à leur formation en firent définitivement partie et cessèrent de relever de leurs anciens régiments.

Par décret du 30 octobre, le 35^e régiment de marche devint le 135^e régiment d'infanterie de ligne.

Le régiment prit cette nouvelle dénomination le 1^{er} novembre.

A cette époque, les troupes étaient organisées et Paris à même de faire tête partout à l'ennemi ; tous les efforts de la défense avaient pour but de rompre le cercle d'investissement en se jetant sur les lignes allemandes du côté d'Argenteuil.

Le combat de la Malmaison (21 octobre) avait été le prologue de la grande sortie projetée vers le nord-ouest.

Dans les derniers jours d'octobre, eut lieu l'enlèvement du Bourget et sa reprise presque immédiate par l'ennemi.

Ce grand village, station du chemin de fer de Soissons, borde les deux côtés de la route de Lille ; il est traversé dans sa partie sud par le petit cours d'eau de la Mollette ; sauf la faible dépression de ce ruisseau, les environs présentent de vastes champs plats et découverts. Les hauteurs de Blanc-Mesnil, Pont-Iblon,

Bonneuil, au nord, celles de Garges, Stains, à l'ouest, qui les dominent un peu, étaient alors au pouvoir de l'ennemi. Le Bourget se trouvait ainsi complètement sous le feu des Allemands et en quelque sorte enclavé dans leurs positions, tandis qu'il était trop éloigné des nôtres, surtout vers Romainville, Noisy, pour en recevoir un appui efficace.

Très en avant et en flèche par rapport à nos lignes, ce gros bourg était donc difficile à défendre ; pour les Prussiens, au contraire, poste avancé de leur ligne d'investissement, il formait, au milieu de toutes les eaux marécageuses de la Morée, de la Mollette, du Crould, une tête de pont importante et facile à garder.

L'attaque étant décidée pour la nuit du 27 au 28 octobre, les grand'gardes établies en avant du fort d'Aubervilliers et de la Courneuve ont l'ordre de prendre les armes à trois heures du matin et d'appuyer le mouvement.

Le village fut enlevé à la suite d'une brillante attaque des francs-tireurs de la Presse soutenus par les renforts du colonel Lavoignet.

Le général de Bellemare pensa que ce coup de main produirait un effet salutaire sur ses troupes dont les cantonnements se trouvaient ainsi notablement élargis. Bien décidé à conserver ce village, il ordonna de s'y retrancher.

Le Bourget, long de près d'un kilomètre, enfilé et dominé entièrement par les batteries de Pont-Iblon, ne pouvait être fortifié et défendu que sur ses flancs. Celui de droite, découvert, très accessible, devait être protégé par un bataillon et deux pièces d'artillerie placées au sud du village ; le fort d'Aubervilliers voyait à petite distance tout l'espace entre Drancy et le Bourget et avait

ordre de se tenir prêt à tirer avec ses gros calibres sur toute troupe qui paraîtrait de ce côté, pendant que les forces de Drancy (occupé le 28 par le capitaine de frégate Salmon), la prendraient en flanc. Sur la gauche, les deux bataillons du 135^e de ligne cantonnés momentanément à la Courneuve, devaient, au premier signal de l'attaque, se porter en avant, droit sur la Mollette, avec deux pièces de 12.

Le soir du 28, vers les huit heures, l'ennemi tente une attaque ; il est repoussé et s'enfuit en laissant nombre de morts et de blessés. La nuit fut calme ; mais, dès les premières lueurs du jour, l'ennemi envoie tout à coup sur le Bourget des volées de coups de canon avec ses dix-huit pièces de Pont-Iblon, et bientôt 15 à 20,000 hommes se développent dans la plaine.

Devant l'imminence d'une attaque, le colonel Martin, de service de jour, fait prendre aux troupes leurs positions de combat.

La 2^e compagnie du 3^e bataillon du 135^e, capitaine Dauplat, une section des 1^{re} et 4^e compagnies de ce bataillon sont détachées auprès du colonel Lavoignet et mises provisoirement sous les ordres d'un chef de bataillon du 34^e de marche. Elles s'établissent en bataille, face au ruisseau de la Mollette qui coule dans une vallée assez profonde, la droite du détachement à environ 150 mètres des murs du Bourget. Mais, contre toute attente, vers une heure, la canonnade cesse et les colonnes ennemies se retirent sur Gonesse et Blanc-Mesnil. Dans la soirée, on continua à augmenter les moyens de défense.

Pendant les Prussiens étaient bien décidés à nous reprendre le Bourget, leur seul poste d'observation en avant du front de la Garde. Le 30 octobre, à la pointe

du jour, des colonnes d'infanterie, « 20,000 hommes », se massent sur toute la ligne de Duguy à Nonneville; 3,000 chevaux sont sur la route de Bonneuil et de Lille; des batteries, plus nombreuses encore que la veille, viennent prendre position en avant de Pont-Iblon et commencent à tirer sur le Bourget.

Le colonel Martin fait prendre à ses troupes leurs postes de combat. Les pièces de 4 établies sur le chemin de fer couvrent la droite du village; les compagnies postées à la Verrerie, le long de la Mollette, font retour vers le chemin de fer et gardent l'intervalle entre le Bourget et Drancy. Les compagnies du commandant Brasseur occupent tous les murs de clôture en tête du Bourget; les 14^e et 12^e mobiles garnissent les maisons à droite et à gauche de la rue. Le 3^e bataillon du 135^e est en réserve, en arrière à gauche du village.

Vers sept heures et demie, la canonnade augmente; le général Hanrion qui vient prendre le service avec trois compagnies du 128^e de ligne et un bataillon et demi du 135^e (2^e bataillon et trois compagnies du 1^{er}), presse sa marche; à la Courneuve, il ordonne au colonel de Boisdenez de surveiller le flanc gauche du Bourget, puis, de sa personne, il court au galop vers ce dernier village.

Là, le colonel Martin lui apprend que de fortes colonnes ennemies sont en vue et que tout fait présumer une attaque sérieuse.

Aussitôt le général Hanrion envoie son fils, sous-lieutenant d'état-major, hâter l'arrivée de sa colonne; c'est au retour de cette mission que ce brillant officier tomba frappé de deux balles.

Bientôt nous sommes assaillis de tous côtés par des masses d'infanterie; huit bataillons de la garde dé-

ployés en trois colonnes avancement rapidement sur le Bourget.

Nous fûmes délogés du village et nos soldats, partout repoussés, se replient un peu en désordre dans la direction de la Courneuve ; cependant on parvient à en rallier un certain nombre aux compagnies du général Hanrion, établies sur la route de Lille, à 400 mètres en arrière du Bourget.

Pendant que l'ennemi envahit les bas côtés du village, en tête se livre un combat de rues des plus acharnés.

Réfugiés dans les maisons, anciens soldats de la garde et mobiles arrêtent un instant tous les efforts des Prussiens qui sont réduits à enlever habitation par habitation, en perçant les murs. Enfin, cernés de toutes parts, n'ayant plus de munitions, ils sont obligés de se rendre.

Toute une division de la garde prussienne occupait déjà le Bourget.

Enfin, vers 11 heures, le général de Bellemare, jugeant que la position était définitivement perdue, envoya l'ordre au général Hanrion de se replier sur Saint-Denis. Dans cette journée, le 35^e de marche eut un homme tué, 1 disparu et 7 blessés.

Le sergent Roux, de la 1^{re} compagnie du 3^e bataillon, fut cité comme s'étant conduit brillamment.

Pendant que nos soldats se battaient héroïquement sous Paris, M. Thiers, à Versailles, tentait d'obtenir de la Prusse la conclusion d'un armistice.

Les pourparlers engagés ne purent aboutir.

La Prusse, rejetant l'armistice avec ravitaillement, ne nous accordait plus qu'une simple trêve de vingt-cinq jours. Or, un armistice d'un mois, sans ravitaillement,

était un moyen déguisé de réduire Paris sans coup férir.

Le gouvernement de la Défense nationale tint la négociation pour rompue, par une exigence de la Prusse également contraire à la justice et au droit des gens. Il ne fallait plus songer qu'à se défendre avec la dernière énergie.

Les préparatifs de sortie par la Basse-Seine se poursuivaient activement ; en même temps que s'achevaient les nombreux travaux qui devaient coopérer à notre offensive, le gouvernement poussait activement l'organisation de notre armée.

Le 1^{er} novembre, le général de Bellemare est remplacé comme commandant supérieur du corps de Saint-Denis par le général Berthaut.

Le 6 novembre paraissait à l'*Officiel* la nouvelle répartition des troupes de la défense. Trois armées étaient créées.

La 3^e armée était sous le commandement spécial du gouverneur de Paris. Elle comprenait sept divisions à deux brigades ; seule la 2^e division en avait trois.

Cette 2^e division était commandée par le vice-amiral baron de la Roncière Le Noury, commandant en chef des marins et de la circonscription de Saint-Denis.

1^{re} brigade, général Lavoignet.

2^e — général Hanrion.

3^e — capitaine de frégate Lamotte-Ténet.

Le commandement supérieur de Saint-Denis passait ainsi entre les mains du vice-amiral de la Roncière Le Noury.

Le général Berthaut alla prendre le commandement de la 2^e division du 2^e corps d'armée de la 2^e armée (général Ducrot).

Le 8 novembre, le *Journal Officiel* annonça la composition définitive des armées.

Le général Vinoy prit le commandement de la 3^e armée qui ne comprit plus que six divisions d'infanterie et une de cavalerie.

La division de l'amiral La Roncière forma un corps à part. Sa composition ne fut point modifiée.

En même temps, l'organisation des nouveaux régiments de ligne, anciens régiments de marche, se complète. Le décret du 28 octobre portait création, dans chacun de ces corps, d'un capitaine-major, d'un lieutenant d'habillement et d'un lieutenant trésorier.

Par décision du 10 novembre, MM. Vaissière, capitaine, faisant fonction de major; Soland, lieutenant, faisant fonction d'officier d'habillement; Milhès, lieutenant, faisant fonction de trésorier, sont nommés titulaires des emplois créés par le décret du 28 octobre et remplacés dans leurs compagnies.

Chacun des nouveaux régiments eut un conseil d'administration et une section hors rang.

Le petit état-major comprit par bataillon un adjudant et un caporal tambour ou clairon, un sergent-major vaguemestre, un sergent secrétaire du trésorier, un caporal cordonnier, un caporal tailleur, un caporal armurier.

Le 12 novembre, l'amiral La Roncière Le Noury prend possession de son commandement. Le 135^e de ligne appelé à l'honneur de combattre sous ce chef illustre, compte 51 officiers et 2,601 hommes de troupe. Bientôt le régiment allait donner la mesure de son courage.

Le 14 novembre, on reçut à Paris une dépêche de M. Gambetta annonçant le succès de l'armée de la Loire à Coulmiers. A partir de ce jour se forma dans la popu-

lation et dans le gouvernement l'esprit que voici : « Il faut sortir de Paris et marcher au-devant de l'armée victorieuse. »

Le 18 novembre, une deuxième dépêche ayant donné de nouveaux détails sur l'affaire d'Orléans, l'opinion s'accroît de plus en plus en faveur d'une action sur le sud.

Le lendemain 19, le gouverneur abandonnant le premier projet de sortie vers la Basse-Seine, décida que tous les efforts seraient immédiatement reportés dans cette nouvelle direction.

Les reconnaissances furent faites aussitôt et, dans la matinée du 23, le général en chef dictait lui-même tous les ordres de préparation et de mouvement.

L'opération fut fixée au 29 novembre.

En dehors de cette action par Avron et la presqu'île de Saint-Maur, ailes extrêmes de notre ligne de bataille, des diversions sur tout le périmètre devaient seconder l'effort principal.

Au nord, le vice-amiral de la Roncière Le Noury, dont les troupes formaient depuis le décret du 26 novembre le corps d'armée de Saint-Denis, avait ordre de s'emparer du village d'Épinay. Placé sur une étroite langue de terre limitée au sud par la Seine, au nord par les inondations d'un ruisseau venant du lac d'Enghien, ce village presque partout entouré d'eau, abordable seulement par une de ses extrémités, se trouvait sous le feu des batteries d'Orgemont, de la Barre, de Deuil, de la Butte-Pinçon ; enfin de nombreuses forces ennemies, cantonnées à Saint-Gratien, se trouvaient à proximité.

L'attaque d'Épinay présentait donc les difficultés les plus grandes et, après la prise, ces difficultés loin de diminuer, ne faisaient qu'augmenter, les feux croisés de toutes ces batteries rendant intenable la position.

Il y avait donc lieu, afin de ne pas perdre l'effet d'un premier succès, de se préoccuper des dispositions à prendre pour l'évacuer sans y être forcé par l'ennemi.

La nuit favorisant une retraite dans ces conditions, le vice-amiral décida que l'attaque d'Epinay aurait lieu dans l'après-midi.

Le général Hanrion, chargé de l'opération, a sous ses ordres deux compagnies de fusiliers marins, le 135^e de ligne, les 1^{er}, 2^e et 10^e bataillons des mobiles de la Seine ; la brigade Lamothe-Ténet forme réserve. On adopta les dispositions suivantes :

Toutes ces troupes prendront position en avant du fort de la Briche, attendant l'effet produit par la canonade des batteries de Saint-Ouen et de la Briche.

Les colonnes se mettront ensuite en marche soutenues à gauche par une batterie flottante ainsi que par une batterie de 4 établie dans la presqu'île de Gennevilliers, au nord de la redoute de Villeneuve.

Pour flanquer la droite de l'opération et empêcher l'ennemi de nous couper la retraite par la route de Montmorency, on renforcera les postes du Temps-Perdu et de Villetaneuse.

La 3^e brigade du corps de Saint-Denis devait en même temps faire une diversion en avant du fort d'Aubervilliers, ayant pour objectif Drancy, afin d'occuper les troupes du Bourget et de Blanc-Mesnil.

L'attaque allait avoir lieu lorsque arriva le contre ordre général, occasionné par l'impossibilité de franchir la Marne, et l'on rentra dans les cantonnements.

Le lendemain, pendant que l'action principale se produisait sur les plateaux de Carailly, Villiers et Montmesly, le corps de Saint-Denis poussait une pointe vigoureuse sur Epinay.

Dès le matin du 30 novembre, les troupes du vice-amiral de la Roncière Le Noury reprennent les positions occupées la veille. La brigade Lavoignet, soutenue par la division de cavalerie du général Bertin de Vaux, marchant sur Drancy et la ferme de Groslay, enlève ces deux points sans coup férir. L'ennemi s'était retiré derrière ses retranchements de la Morée et semblait attendre que l'on s'avançât dans la plaine pour nous écraser du feu de ses nombreuses batteries.

Le manque absolu d'artillerie de campagne empêchait de notre part toute entreprise sérieuse en dehors de l'action des forts. L'ordre formel du gouverneur était d'ailleurs de ne rien engager dans la plaine.

Après avoir parcouru les positions de ce côté et donné au fort d'Aubervilliers ses derniers ordres pour la surveillance et la protection de la plaine, le vice-amiral se rend en avant du fort de la Briche, où la brigade Hanrion, masquée par des plis de terrain, attend le signal de l'attaque. Les deux compagnies de marins fusiliers sont en tête, à gauche.

Il est 2 heures ; à un signal convenu, le fort de la Briche, la batterie flottante n° 4 et la batterie de 4 établie sur la rive droite de la Seine, ouvrent sur Epinay une vive canonnade qui dure une demi-heure ; l'amiral donne l'ordre au général Hanrion de lancer les colonnes d'attaque.

Le lieutenant de vaisseau Glon-Villeneuve, à la tête de ses marins, se porte en avant, suit le chemin de halage, enlève la barricade qui s'y trouve à hauteur de l'entrée du village et y pénètre en un instant.

D'autres marins escaladent les murs du parc et en chassent les Prussiens.

En même temps, le 1^{er} bataillon de la Seine, puis les

2^e et 10^e bataillons attaquent le village de front et, après une fusillade meurtrière, y pénètrent à leur tour.

Le 135^e de ligne avait pour mission de s'emparer de la partie droite du village. Le 3^e bataillon devait enlever la barricade placée à l'entrée d'Epinay, le 1^{er} bataillon devait attaquer les maisons et les jardins qui s'étendent à droite de la route.

Les 1^{er} et 3^e bataillons, qui avaient déployé chacun deux compagnies en tirailleurs, commencent le feu et s'avancent avec ardeur sur les positions à enlever. Après une lutte très vive, ces bataillons, soutenus par le 2^e, se portent en avant au pas de course sous la conduite du général Hanrion, enlèvent d'assaut la barricade et les maisons qui bordent la route. L'ennemi est chassé de maison en maison, il se replie dans le grand parc d'Epinay.

La fusillade redouble d'intensité, l'ennemi dispute le terrain pied à pied ; mais, après une heure de combat, il est entièrement chassé du village.

A 4 heures, un aide-de-camp du vice-amiral informe le général Hanrion que, conformément aux ordres du gouverneur, il doit évacuer le village et rentrer à Saint-Denis avant la nuit. Au coucher du soleil, le général rallie non sans peine son monde qui s'acharnait au combat et rentre dans ses cantonnements. 72 prisonniers du 79^e saxon, dont un aide-de-camp, restèrent entre nos mains.

Sur le passage des troupes qui rentrent en ville, la population de Saint-Denis qui, du haut des remparts, a assisté au combat et a pu en suivre les dispositions préliminaires et les péripéties, salue nos troupes et le vice-amiral de ses applaudissements et de ses vivats.

Dans cette journée, le 135^e de ligne eut 3 officiers tués : MM. Anceaux, capitaine ; Lemoine, lieutenant

Alluôme, sous-lieutenant ; et 5 officiers blessés : MM. Tesson de Palleville, commandant ; Dauplat, capitaine ; Soland, capitaine ; Thiébault, lieutenant ; Michel, sous-lieutenant ; 35 hommes tués, 120 blessés, 58 disparus.

Le régiment voyait sérieusement le feu pour la première fois ; il montra, en cette occasion, ce qu'il pouvait faire.

A la suite de ce beau succès, le colonel de Boisdenemetz fit paraître l'ordre suivant :

« Pour la première affaire, le 135^e, de plain-pied, prend place dans les bons et solides régiments. Élan, vigueur, entrain, discipline, calme et sang-froid, il a montré le 30 novembre, à l'attaque du village d'Épinay, toutes les qualités d'un corps sur lequel on peut compter à tout jamais.

« Hier, j'étais heureux de vous commander, aujourd'hui j'en suis fier et glorieux

« . . . Soldats du 135^e, aujourd'hui, dans ce baptême de feu, vous avez appris à connaître la route de l'honneur et du devoir, ne la quittez jamais.

« Vous vous êtes tous bien conduits ; cependant il y en a parmi vous de plus intrépides, je veux que vous connaissiez leurs noms autant pour les estimer que pour les imiter . . . » Suit une liste de 200 noms.

Par un ordre du régiment, le même jour, le colonel de Boisdenemetz fait connaître que, pour récompenser la brillante conduite du caporal Amat, dans la journée du 30 novembre au combat d'Épinay, il nomme ce brave au grade de sergent.

Le soir du 30 novembre, le vice-amiral La Roncière Le Noury, commandant d'armée du corps d'armée de

Saint-Denis, rend compte au gouverneur du courage de nos soldats au combat d'Épinay :

« Dans l'après-midi, écrit-il, après une vive canonnade des forts et de la batterie flottante n° 4, la brigade Hanrion, sous un feu très nourri d'artillerie, s'est emparée du village retranché d'Épinay.

« Le 133^e, deux compagnies de matelots fusiliers et les 1^{er}, 2^e et 10^e bataillons de mobiles de la Seine, ont enlevé le village avec un entrain remarquable. »

Après ce premier rapport adressé au gouverneur de Paris, le vice-amiral donne dans un ordre aux troupes qui venaient de combattre avec tant d'ardeur des éloges bien mérités. Le témoignage d'un tel chef, bon juge en matière de courage, est tout à l'honneur de nos anciens du régiment.

L'ordre est daté du 1^{er} décembre :

« Officiers, gardes mobiles, soldats et matelots du corps d'armée de Saint-Denis.

« Je vous exprime toute ma satisfaction.

« La diversion que nous étions chargés d'opérer a pleinement réussi. Notre action était limitée ; par votre entrain, votre vigueur sous le feu de l'ennemi, vous l'avez grandie. Vous avez répondu complètement à la confiance que j'avais en vous et vous avez habilement secondé le mouvement général.

« J'ai le ferme espoir que, lorsque le jour reviendra de se dévouer au salut de la patrie, je vous retrouverai encore aussi résolu.

« Vous resterez dignes de la grande tâche que nous avons à accomplir. »

Le surlendemain, 3 décembre, les officiers et soldats

du 135^e de ligne étaient réunis à la basilique de Saint-Denis pour dire un dernier adieu aux braves du régiment morts sur le champ d'honneur, le 30 novembre, à Épinay.

Le colonel de Boisdennemetz reçut, à cette occasion, une lettre du vice-amiral La Roncière. Nous ne pouvons mieux faire que de la rapporter tout entière ; elle est l'un des titres de gloire de notre régiment et de l'héroïque général de division qui le commandait en 1870 :

« Monsieur le Colonel,

« J'avais la ferme volonté d'aller assister à la messe qui a été célébrée ce matin en commémoration des braves de votre régiment qui ont succombé à Épinay.

« Des dépêches très urgentes du Gouverneur, qui exigeaient des réponses immédiates, m'ont retenu ici et m'ont privé d'aller devant l'autel mêler mes prières et mes sympathiques regrets aux vôtres pour les dignes camarades que nous avons perdus.

« Faites connaître mes sentiments aux officiers de votre régiment.

« Je détache près de 6.000 hommes du corps d'armée de Saint-Denis pour les envoyer renforcer les troupes qui combattent si héroïquement sur la Marne. Nous sommes ainsi sensiblement affaiblis. Mais j'écris au général Trochu, en le lui faisant observer, les lignes suivantes : « Ce qui me rassure, c'est que j'ai le 135^e « sur lequel je compte absolument et dont le colonel « vaut, à lui seul, un régiment. »

« Recevez, etc.

« Signé : DE LA RONCIÈRE LE NOURY.

• Saint-Denis, 3 décembre 1870. •

A ce haut témoignage vint bientôt s'en ajouter un autre. A la suite des rapports qui lui furent adressés après les combats du 30 novembre, 1^{er}, 2 et 3 décembre, le Gouverneur de Paris, commandant supérieur de la Défense, choisit les braves entre les braves pour redire leurs noms à la postérité.

Dans l'ordre à l'armée, du 18 décembre 1870, le 135^e de ligne eut trois de ses membres cités particulièrement.

Soldats du régiment, rappelez-vous leurs noms, souvenez-vous de leur conduite, songez qu'il vous appartient de conserver le renom d'honneur qu'ils ont attaché au numéro 135.

« Ordre du jour. 18 décembre 1870 :

« Le Gouverneur de Paris met à l'ordre les noms des officiers, sous-officiers et soldats à qui leur bravoure et leur dévouement ont mérité ce haut témoignage de l'estime de l'armée et de la gratitude publique.

« 135^e de ligne :

« Perrier (Louis-Cyprien), capitaine. Conduite héroïque à l'attaque d'Épinay ; a eu ses deux officiers tués à côté de lui ; est entré le premier par un trou laissant passage à un homme seul dans le grand parc d'Épinay, énergiquement défendu ; a été acclamé par ses hommes.

« Roux (Louis), sergent. Signalé une première fois à l'attaque du Bourget ; s'est emparé, avec dix hommes dont cinq ont été mis hors de combat, d'une maison vigoureusement défendue par onze Prussiens qu'il a fait prisonniers.

« Thenaysi (Théophile), soldat 2^e classe. Brillant soldat d'un très grand courage, a abordé à la baïonnette la

sentinelle d'un poste prussien, l'a tuée et est entré dans le poste qui s'est rendu. »

En outre, les récompenses suivantes furent accordées au régiment :

Par décret du 18 décembre 1870, ont été nommés :

Au grade d'officier de la Légion d'honneur, le commandant Beaulieu.

Au grade de chevalier de la Légion d'honneur, pour prendre rang du 8 décembre, MM. Thiébault (Victor-Arthur), capitaine adjudant-major ; Garrie (Pierre-Antoine-Barthélemy), capitaine ; Péraldi (Pierre-François), capitaine.

Par décret du même jour, la médaille militaire a été conférée aux militaires : Marre (Lucas-Joseph), sergent ; Sthelin (Georges), sergent ; Saseaud (Victor), sergent ; Guillard (Victor-Marie-Joseph), sergent ; Dutilleul (Victor), sergent ; Raulet (Louis-Germain), sergent ; Moujects (Joseph), caporal ; Jouventin, sapeur ; Saint (Zoë-Valérien), clairon ; Briand (Pierre-René), soldat.

Au combat d'Épinay, suivant l'ordre de l'amiral La Roncière, les hommes portèrent la couverture pliée en quatre et doublée de la tente abri en plastron sur la poitrine. Des expériences faites avaient, en effet, démontré que les couvertures ainsi disposées amortissaient une balle du fusil prussien tirée à quatre cents mètres.

Le lieutenant-colonel de Boisdenemetz, commandant le 135^e, adressa à l'amiral La Roncière le rapport qui suit, sur l'usage de la couverture et de la tente abri employées comme plastron :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte des effets obtenus, à la prise d'Épinay, par l'usage de la couver-

ture et de la tente abri disposées sur la poitrine et sur le ventre comme plastron pour balles.

« Les résultats constatés sont de trois sortes : 1° comme plastron ; 2° comme influence morale ; 3° comme effet hygiénique.

« 1° Comme plastron. — Les rapports des douze commandants de compagnie affirment que cette cuirasse a protégé vingt-deux hommes. Les vingt-deux couvertures et tentes, représentées traversées dans tous leurs plis, rendent le fait constant. D'une autre part, le médecin-major du corps me dit dans son rapport : « L'efficacité du plastron, dans le combat du 30 novembre, à Epinay, est évidente pour trois blessés en ce moment à l'ambulance : 1° Gleizes, 3^e bataillon, 1^{re} compagnie, a reçu une balle au sommet de la poitrine, au niveau de l'articulation du sternum avec la clavicule. Cette balle, après avoir traversé le plastron dans toute son épaisseur, s'est amortie sur la peau et n'a produit qu'une contusion violente mais sans gravité. Il me paraît indubitable que, sans les obstacles qu'elle a traversés, la balle aurait produit une blessure plus grave, soit une fracture, soit une plaie pénétrante. — 2° Duthoit, sergent-major, 3^e bataillon, 3^e compagnie, a reçu une balle à l'abdomen. La couverture a été traversée, mais le projectile n'a pas pénétré dans la cavité abdominale et n'a produit qu'une plaie contuse dont les suites, très probablement, ne seront pas graves. — 3° Dups, 2^e bataillon, 1^{re} compagnie, a reçu une balle à la partie antérieure droite de la poitrine. La couverture a été traversée obliquement, le projectile a glissé sous la peau sans pénétrer dans la cavité thoracique. »

« Ces trois exemples suffisent pour constater tout le parti qu'on peut tirer de l'emploi comme pare balles de

la couverture ainsi disposée en plastron devant deux cavités qui contiennent les organes essentiels de la vie.

« Les déclarations des hommes préservés permettent de conclure que, jusqu'à cent cinquante mètres, le plastron seul est traversé; qu'au-dessous il y a blessure mais considérablement amoindrie. Ainsi, Gleizes, Duthoit, Dups ont été atteints par des balles tirées à moins de cent cinquante mètres.

« Comme influence morale. — Les commandants des compagnies prétendent que l'effet moral est considérable et que cette cuirasse donne à l'homme une plus grande confiance.

« L'ardeur de mon régiment à l'attaque d'Épinay a été telle que je suis tenté de partager l'opinion de mes capitaines.

« 3° Comme effet hygiénique. — La guerre actuelle étant presque toute de tirailleurs, les soldats sont très souvent appelés à prendre la position de tirailleurs couchés. Or, ici, le plastron rend encore un très grand service en isolant le corps du contact avec le sol frais et humide. Tels sont les avantages de ce très ingénieux moyen de porter la couverture et la tente abri.

« Il n'est pas signalé d'inconvénients; cependant on en ferait naître si ce paquetage était employé pour une longue marche, c'est-à-dire dans d'autres circonstances qu'un coup de main, une attaque ou un déploiement en tirailleurs. Dans le principe, on avait craint que le plastron ne vint gêner le mouvement de l'homme mettant en joue. Une simple précaution dans le pliage, proportionné au développement de la poitrine de l'homme, a bien vite rassuré.

« Quoique très enthousiasmé de cette nouvelle cuirasse qui m'a préservé environ vingt-cinq hommes,

c'est-à-dire 14 0/0 de mes blessés, je ne crois point cependant m'illusionner en assurant qu'il y a un avantage très sérieux à introduire cette innovation dans l'armée. »

Après les combats de la Marne, des 30 novembre, 1^{er}, 2 et 3 décembre, on dut renoncer à l'espoir de percer les lignes ennemies dans la direction du sud-est. On choisit, comme nouveau champ de bataille, la vaste plaine de Saint-Denis, entre Bondy et le Bourget.

L'objectif immédiat devait être tout le grand plateau, limité à l'est par Villepinte et Aulnai, à l'ouest par Gonesse et Garges; une fois maîtres de cette vaste plaine où s'élève le mamelon dominant de l'Orme de Morlu (112^m), on se rabattait, suivant les circonstances, soit droit au nord par les routes de Lille et de Dunkerque, soit au nord-est, en filant par la forêt de Bondy.

Le premier objectif, sur lequel devait se porter notre principal effort, était Le Bourget.

Ce village, gardé par les Prussiens depuis le 30 octobre, était pour eux de la plus grande importance; il couvrait la ligne de la Morée et les barrages de Pont-Iblon et de Dugny qui formaient l'inondation comprise entre ce dernier point et Aubrai-lès-Bondy; de plus, il leur permettait de donner à leur ligne de circulation au nord de Paris le moins de développement possible.

Bien décidés à ne plus se laisser enlever cette position avancée, ils y avaient fait, à diverses reprises, de nombreux travaux défensifs.

La prise du Bourget fut confiée au corps d'armée de Saint-Denis, sous les ordres du vice-amiral de la Roncière Le Noury, qui sera soutenu à droite par la division Berthaut, chargée d'enlever Drancy, en arrière par la division de Susbille, établie près d'Aubervilliers.

Le 20 décembre, le Gouverneur se rendait à Aubervilliers où il trouvait le général Ducrot et le vice-amiral de la Roncière ; le général Vinoy se portait au fort de Rosny.

Le Général en chef de la deuxième armée, connaissant les importantes défenses du Bourget, craignant que tant d'obstacles accumulés ne fussent difficilement surmontés par le corps d'armée de Saint-Denis, chargé seul d'enlever le village, mit, de sa propre initiative, la division Berthaut, avec un certain nombre de batteries de réserve, à la disposition du vice-amiral ; il pensait que la division pourrait agir vers l'est pendant que les troupes de Saint-Denis attaqueraient par le sud et par l'ouest.

Le vice-amiral de la Roncière, doutant que les bords de la Mollette fussent praticables à l'infanterie en amont du Bourget, craignant surtout de voir les troupes se tirer les unes sur les autres en attaquant des deux côtés à la fois, déclara au général Berthaut qu'avec ses marins et les trois bons régiments de Saint-Denis, il était sûr d'enlever très rapidement Le Bourget, et il lui prescrivit de ne faire, en avant de Drancy, qu'une simple démonstration.

Le 21, avant le jour, par un brouillard épais et humide, toutes les troupes se mettent en mouvement et viennent se placer : le corps d'armée de Saint-Denis entre la Courneuve et la route de Lille, face au Bourget ; la deuxième armée entre la route de Lille et la route de Metz.

L'amiral de la Roncière organise ses troupes en trois colonnes : la première, aux ordres du général Lavoignet, est établie aux abords de la route de Lille, entre la Croix-de-Flandre et la Suiferie ; la deuxième, com-

mandée par le capitaine de frégate Lamothe-Tenet, est massée en avant de la Courneuve ; la troisième, formant réserve à la Courneuve, sous les ordres du général Hanrion, comprend le 135^e de ligne, un bataillon du 138^e et un bataillon de marche de la garde nationale de Saint-Denis.

La brume s'étant un peu dissipée à 7 heures $3/4$, le signal du feu est donné par les wagons blindés. Une canonnade des plus violentes éclate sur Le Bourget. Au bout d'un quart d'heure, les troupes de l'Amiral s'élancent en avant. Le combat fut violent, la lutte longue et acharnée ; les Allemands ne quittaient leurs créneaux qu'à la dernière extrémité.

A 9 heures $1/2$, nous occupons toute la partie nord-ouest du Bourget. Mais, à droite, la colonne Lavoignet est arrêtée, dès les premiers pas, par une fusillade terrible.

Vers 10 heures, l'amiral La Roncière porte en avant la colonne Hanrion pour soutenir la brigade Lamothe-Tenet dont la situation devenait critique.

Vers 11 heures, le commandant Lamothe-Tenet, décimé et se voyant menacé d'être entamé par les masses allemandes, se décide à ordonner la retraite. Elle se fit rapidement, mais sans désordre, sous la protection de la brigade Hanrion.

Le 135^e de ligne fut placé à hauteur de l'extrémité gauche du village, un peu en arrière de la route de Dugny, et dessinant un mouvement tournant de ce côté.

Le mouvement ne reçut pas sa complète exécution. Le régiment se replia sur la Courneuve qu'il occupa jusqu'au lendemain matin. Il avait eu, dans cette journée, un officier blessé, M. le médecin-major Bodeau atteint

d'une balle en soignant les blessés, un homme tué et deux blessés.

Dans la soirée, un froid âpre s'abattit sur nous, et nos troupes, qui, durant la nuit, couchèrent sans abri dans la plaine d'Aubervilliers, souffrirent cruellement.

« Quelle cruelle soirée ! Quelle cruelle nuit !

« Pour faire la soupe dans ce camp du froid, quelques grains de riz, quelques miettes de biscuit, de l'eau que l'on puisait à grand peine en perçant la glace du canal de l'Ourcq et qui gelait pendant le transport. La nuit arriva dès 4 heures, sombre, triste, une bise du nord aiguë, déchirante, lacérait le visage des malheureux groupés autour de rares et chétifs feux de bois vert. La terre était trop dure pour qu'on pût enfoncer des piquets de tente... ils se brisaient... Bien peu dormirent cette nuit-là... et, parmi les dormeurs, on constata, dès le lendemain, 900 cas de congélation. »

Nos soldats supportèrent courageusement ces nouvelles souffrances et continuèrent dans la plaine de Saint-Denis-Bondy leur pénible service.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer cette page de *La Défense de Paris* par le général Ducrot :

« Ils faisaient pitié à voir ... la tête entourée de chiffons, leur couverture pliée et repliée autour du corps, les jambes enveloppées de loques ... n'ayant plus forme de soldats ... ils allaient sous la bise glacée, aux avant-postes, aux tranchées. « C'était bien, suivant l'expression d'un membre du Gouvernement (M. Jules Simon), Moscou aux portes de Paris. » Ce fut une dure épreuve que ces cruelles journées passées dans cette plaine de boue glacée, balayée par la tourmente et sillonnée par les obus allemands.

« S'il y eut des défaillances parmi nos mobiles et chez quelques-uns de nos soldats de la ligne, la grande majorité déploya un courage auquel on ne saurait trop rendre hommage. Que de braves gens furent mortellement frappés par le froid en accomplissant simplement, humblement leur devoir. »

Pendant cette période de la défense, on vit peu de troupes dans les lignes prussiennes. Adroitement dissimulé dans ses tranchées et derrière ses épaulements, l'ennemi ne révélait sa présence que par des armes qui brillaient au soleil.

A ce moment, l'organisation intérieure du corps reçut une modification assez considérable. Par application du décret du 16 décembre 1870, le ministre de la guerre écrivit le 26 décembre au vice-amiral commandant le corps d'armée de Saint-Denis de compléter à six compagnies tous les bataillons des 134^e, 135^e et 136^e régiments de ligne.

Le 135^e de ligne, comme nous l'avons vu, avait été formé à deux bataillons de quatre compagnies (les 1^{er} et 2^e) et un bataillon de cinq compagnies (le 3^e). On créa donc deux compagnies dans chacun des 1^{er} et 2^e bataillons et une compagnie dans le 3^e bataillon.

La nouvelle organisation du 135^e de ligne fut complète à la date du 1^{er} janvier 1871. Chaque compagnie eut désormais le cadre réglementaire : un sergent-major, un sergent-fourrier, quatre sergents, huit caporaux, un tambour, un clairon.

Les hommes de troupe furent répartis entre toutes les compagnies du régiment.

Le 3 janvier 1871, le lieutenant-colonel de Boisdenemetz est nommé colonel et reste à la tête du 135^e.

M. O'Neill est nommé lieutenant-colonel du 135^e.

Nous touchons à la fin du drame et le jour n'est plus éloigné où la famine livrera Paris aux Allemands. Cependant, le Gouvernement décida de faire un nouvel effort et d'engager nos dernières ressources dans une suprême entreprise.

L'attaque de Châtillon abandonnée, la proposition d'assister à la conférence de Londres rejetée, on décida de percer les lignes ennemies par le massif de l'ouest, Montretout, Garches, Buzenval; les dernières dispositions furent prises le mercredi 18 janvier.

L'armée destinée à agir le 19 dans la direction de Buzenval et du plateau de la Bergerie était répartie en trois colonnes :

Celle de gauche, aux ordres du général Vinoy ;

Celle de droite, aux ordres du général Ducrot ;

Celle du centre, aux ordres du général de Bellemare.

Cette dernière était subdivisée en trois colonnes d'attaque ayant chacune leur réserve particulière et avait une réserve générale commandée par le général Hanrion, comprenant le 135^e de ligne et des bataillons de mobiles et de gardes nationaux,

La ligne d'investissement de Saint-Cloud à Bougival, ayant à protéger le grand quartier-général de Versailles, était, de toutes les positions ennemies, la mieux préparée, la mieux fortifiée. Plus que partout ailleurs, le réseau y était plus étroit, serré et impénétrable.

La ligne que nous voulions forcer présentait trois systèmes successifs de défense, disposés l'un en arrière de l'autre, systèmes s'appuyant non seulement aux nombreux obstacles naturels et artificiels, murs, ravins, bois, maisons que le terrain présente en abondance, mais à des retranchements et batteries.

C'étaient de formidables positions que nos troupes allaient trouver devant elles.

La colonne du centre (général de Bellemare) devait se masser entre le Mont-Valérien et la ferme de la Fouilleuse; son objectif était la maison dite du curé ou maison de la Guelle, le point marqué 155 sur la carte, et enfin à droite, après la prise du mur de Buzenval, la colonne de droite devait gravir les pentes pour arriver au sommet du plateau.

Ces trois objectifs atteints, on devait s'emparer de la propriété de Craon.

Les troupes qui devaient agir le 19 janvier se trouvaient réparties sur tout le pourtour de Paris; le 17 et le 18, la plus grande partie fit des mouvements pour se rapprocher du théâtre de l'action et venir constituer les diverses colonnes suivant les instructions données par le gouverneur au conseil de guerre du 17.

Le 13^e de ligne quitta Saint-Denis le 18 et bivouaqua sur le côté gauche de l'avenue de Neuilly, en arrière du pont, derrière la brigade Valentin.

Toutes les troupes de la colonne du centre (général de Bellemare) devaient suivre l'avenue de Courbevoie, passer au rond-point de Courbevoie, au rond-point des Bergères et tourner le Mont-Valérien par la droite pour suivre le chemin d'Hérode et se rendre à la Fouilleuse.

L'état-major général n'ayant point fixé d'itinéraires aux diverses colonnes, il en résulta un désordre inexprimable et, lorsque le signal de l'attaque fut donné par le commandant du Mont-Valérien, seule la colonne de gauche était en position. Elle commença son mouvement; elle était trop fortement engagée pour être arrêtée lorsque l'ordre de se retirer lui parvint et il fallut la faire soutenir par le général de Bellemare.

On arrive près de l'ennemi ; la brume intense cache nos mouvements, les Allemands sont surpris.

Bientôt la fusillade retentit de tous côtés et les Prussiens sont obligés d'évacuer la redoute de Montretout.

En même temps, la Briqueterie est occupée ; les autres postes du chemin de la Guette sont refoulés.

Le général de Bellemare, suivant l'ordre du gouverneur, met ses troupes en mouvement à mesure qu'elles arrivent en ligne.

A dix heures, après un violent combat, nous occupions Saint-Cloud-Montretout ; nous tenions la crête de la redoute, la maison du Curé ; puis notre ligne se prolongeait par le plateau 155 et le mur sud de Buzenval.

Les réserves (135^e) étaient en arrière et le long de la route de l'Empereur, de manière à être défilées par le versant nord du coteau de Montretout, des feux du parc de Saint-Cloud.

Repoussés sur toute la ligne depuis Bois-Préau jusqu'à Saint-Cloud, les Allemands tentent vers cinq heures un nouvel effort ; notre ligne est un peu entamée ; devant la maison du Curé surtout, l'ennemi gagne du terrain. Mais, à l'arrivée de la brigade Hanrion envoyée par le général de Bellemare pour renforcer les brigades Fournés et Colonieu, ses efforts sont en partie contenus. A la nuit, le champ de bataille est encore à nous ; mais le général Trochu se décide à battre en retraite.

La brigade Hanrion, prenant position en avant de la Fouilleuse, couvre le mouvement rétrograde d'une partie de la colonne du centre.

Le 135^e reçut l'ordre d'aller occuper les crêtes de Montretout et de s'y maintenir. Il devait occuper l'espace compris entre le mur du parc de Buzenval et la maison du Curé.

Mais, arrivé au sommet de la colline, une fusillade très vive arrêta sa marche : les crêtes que l'on croyait garnies d'un cordon de tirailleurs français étaient occupées par les Prussiens, non seulement en face du régiment, mais encore sur la droite dans le parc de Buzenval.

Deux compagnies furent déployées en tirailleurs et ripostèrent vigoureusement au feu de l'ennemi. Malheureusement ce dernier était en grande force et le régiment dut se replier sur la ferme de la Fouilleuse, ainsi que le 4^e zouaves qui était à sa droite, laissant une grand'garde solide sur la route qui conduit de la Malmaison à Montretout.

Le régiment resta avec la brigade dont il faisait partie à la Fouilleuse jusqu'au lendemain, attendant que tout le mouvement de retraite de l'armée fût effectué.

Dans cette journée, le 135^e eut trois officiers blessés : MM. Duvergier de Cuy, capitaine ; Thierry, lieutenant ; Prévost, sous-lieutenant, officier d'ordonnance du général Hanrion, et huit hommes tués ; vingt-sept blessés.

Le régiment rentra dans ses cantonnements autour de Saint-Denis le 20 et eut à subir le bombardement depuis le 21 jusqu'au 26.

Le fort de la Double-Couronne, occupé par le 135^e de ligne, n'est pas, à proprement parler, un fort. C'est une ligne de fortifications ouvertes à la gorge qui couvrent la ville de Saint-Denis et qui sont coupées par trois portes donnant accès à la route du Havre, à la route de Calais et à la route de Gonesse, lesquelles routes se rejoignent à l'intérieur à une patte d'oie à 100 mètres en arrière des fortifications.

Ce fort est battu de front par les batteries allemandes de la Butte-Pinson et de Pierrefitte.

Les courtines sont enfilées par les batteries de Stains et du Bourget à l'est et par celles d'Enghien, d'Épinay et de Montmorency à l'ouest. Le chef de bataillon Zéler commande la Double-Couronne.

Le 21 janvier, à huit heures quarante-cinq du matin, le bombardement de la ville de Saint-Denis et des forts de la Briche, de la Double-Couronne et de l'Est commence.

Un chemin couvert relie la Double-Couronne au fort de l'Est et se continue à l'est du fort. Une digue longeant ce chemin retient une inondation formée des eaux du Crould et du Rouillon et qui s'étend jusque près de Dugny. Les fossés qui entourent les forts et toute l'inondation sont gelés. On doit procéder toutes les nuits à briser la glace de ces fossés et de la partie de l'inondation qui longe la digue. C'est un service des plus pénibles.

De plus, les obus ennemis qui tombent sur la glace la broient et lancent de nombreux morceaux qui font mitraille et rendent le séjour de la Double-Couronne et du chemin couvert très dangereux.

Dans cette journée (21 janvier), la Double-Couronne eut huit tués et dix-huit blessés.

Le 22 janvier, un abri occupé par des hommes du 135^e de ligne est défoncé par un obus et treize hommes sont blessés. On l'évacue entièrement ainsi que les autres abris semblables. Tout le développement du fort est couvert de projectiles.

Le 23 janvier, même violence du bombardement auquel on répond particulièrement avec les pièces de marine qui tirent avec une grande précision. M. Moulin, sous-lieutenant, est tué, 3 hommes sont blessés.

Le 24 janvier, 3 hommes sont tués et 5 blessés.

Le 25 janvier 12 blessés.

Le 26 janvier, plusieurs abris d'une épaisseur insuffisante doivent être abandonnés. Ils sont traversés par les obus et présentent ainsi un grand danger pour les hommes non de service qui y sont accumulés. Le séjour des courtines et des bastions devient de plus en plus difficile.

« C'est sur les forts de la Double-Couronne et de la Briche, écrit le général Vinoy (l'armistice et la Commune) que se portait l'effort principal de l'attaque ennemie. Le fort de la Double-Couronne recevait de tous côtés une pluie constante d'obus ; le 22 janvier, il n'en tomba pas moins de trois par minute dans son enceinte.

« Le 23, le fort reçut 4,000 projectiles.

« La journée du 26 fut la plus terrible du bombardement. Dès le matin le fort fut attaqué et, vers le milieu du jour, le feu avait redoublé d'intensité avec une violence des plus vives. »

Pendant tout ce temps, le régiment fournit les gardes des palissades, des remparts et les corvées des travailleurs sous une pluie incessante de projectiles et par une température rigoureuse.

Pendant tout le temps du bombardement, les hommes ne cessèrent de se montrer pleins d'énergie et de sang-froid malgré le feu violent de l'ennemi. Dès les premiers jours, les abris casematés avaient été traversés par les obus ainsi que les caves où plusieurs compagnies avaient été installées.

Plusieurs hommes furent tués ou blessés dans ces circonstances. Malgré cela, chacun resta à son poste et tout le monde fit son devoir, méprisant le danger et toujours prêt à repousser une attaque de vive force que l'on croyait imminente.

Le régiment eut pendant le bombardement 1 officier tué, 1 officier blessé ; 7 hommes tués et 54 blessés.

Le 26, à minuit, le feu cessa sur toute la ligne, une suspension d'armes était décidée.

Le 28, l'armistice fut signé et le régiment quitta Saint-Denis pour entrer dans Paris.

Le régiment fut cantonné aux bastions 43, 44 et dans la gare des Batignolles.

Le 29, conformément aux conventions stipulées dans l'armistice, il fut désarmé ainsi que toute l'armée de Paris. Le total des présents au jour de la capitulation était de 72 officiers et 2,419 hommes.

Le 2 février, le 135^e quitta le bastion pour descendre dans l'intérieur de Paris.

Le régiment fut logé chez l'habitant, dans le quartier Saint-Lazare et resta dans cette situation jusqu'au 15 mars.

A cette date, il devait être réarmé et fut envoyé aux Tuileries pour camper.

Là, on lui rendit ses armes. Le 16, il allait camper dans le jardin du Luxembourg.

Le régiment faisait partie depuis le 10 mars de la division du général Maud'huy, brigade Hanrion, conjointement avec le 45^e de marche et le 2^e bataillon de chasseurs. Une lutte fratricide allait commencer.

Commune. — Le 18 mars, pendant que nos troupes marchaient sur Montmartre pour y enlever les canons gardés par la garde nationale, le 135^e occupait le Luxembourg, le Panthéon et l'Observatoire. Il reçut à 1 heure de l'après-midi l'ordre de se diriger sur l'esplanade des Invalides où il arriva avec ses armes et bagages.

Le 19, au matin, il quittait Paris ainsi que toute

l'armée et venait camper à Satory. Il faisait partie de la 2^e brigade de la 2^e division du 1^{er} corps (Ladmirault).

Le 2 avril, le régiment fit partie d'une reconnaissance exécutée par l'armée de Versailles du côté de Bougival, La Jonchère et la Celle-Saint-Cloud ; il revint le soir même à son camp.

Le 4 avril, les fédérés sortis de Paris furent vivement attaqués sur le plateau de Châtillon. Le 135^e avait quitté le camp de Satory ainsi que toute la brigade vers midi et, s'engageant dans la vallée de la Bièvre, traversa les villages de Jouy, de Bièvre et remonta sur le plateau de Châtillon par la route du Petit-Bicêtre.

Là, on laissa le 2^e bataillon de chasseurs et le 45^e de marche.

Le 135^e continua sa route jusqu'au Plessis-Picquet ; il avait avec lui une batterie d'artillerie. Sa position au Plessis-Picquet avait pour but d'empêcher un mouvement tournant du côté de Sceaux. Il resta au Plessis jusqu'au 6 au soir. Il y reçut quelques projectiles, mais qui ne blessèrent personne.

Le 6, au soir, la brigade Hanrion alla relever à Châtillon et à Clamart une division du corps de Vinoy. Le 135^e eut un bataillon plus deux compagnies placés en avant de Clamart, la gauche appuyée au moulin de Pierre et la droite à la route de Châtillon ; un bataillon formant une deuxième ligne de défense appuyait sa gauche au bois de Meudon et sa droite à la route de Clamart et, de plus, défendait les abords du village de Clamart. Le restant du régiment, soit quatre compagnies, occupait une tranchée qui s'étendait depuis la route de Clamart jusqu'à la batterie construite en avant de la redoute de Châtillon, en face du fort de Vanves.

Le régiment eut à essayer un feu très violent de la

part des insurgés et à repousser plusieurs tentatives faites dans le but de forcer notre ligne de défense. De plus, les tirailleurs de la première ligne eurent à faire un feu presque continu contre les insurgés embusqués dans les carrières de Clamart.

Les pertes furent de 2 hommes tués et 6 blessés.

Le 8 avril, au soir, le régiment retournait au camp de Satory.

Le 9, il se mettait en route pour le camp de Vaucresson où il resta seulement jusqu'au 11.

Le régiment partit de Vaucresson le 11 pour se rendre à la Malmaison ; il y passa la journée campé dans le parc.

Le 12, il se mettait en marche avec toute la brigade et allait prendre position à Puteaux. Dans la soirée, le 1^{er} bataillon eut pour mission d'aller reconnaître le village de Colombes que l'on supposait occupé par les insurgés. Le bataillon occupa le village et le mit en état de défense ; il reçut, dans la nuit, le renfort de trois compagnies du 2^e bataillon. Indépendamment de l'occupation du village, ces troupes devaient protéger la construction d'une batterie destinée à combattre celles placées à Asnières.

Le 13, les troupes de Colombes, sous le commandement du colonel de Boisdenez, firent une reconnaissance dans la plaine qui s'étend entre Genevilliers, Bois-Colombes et Asnières ; elles eurent un engagement très vif avec les insurgés qu'elles refoulèrent dans Asnières. Nous eûmes 8 blessés, et les hommes ramenèrent 3 prisonniers. Le soir, deux compagnies du 2^e bataillon allèrent occuper la redoute de Genevilliers.

Le lendemain matin, toutes ces compagnies du 135^e furent relevées par la brigade Lefèvre de la division Montaudon, et rentrèrent à Puteaux.

Le régiment quitta Puteaux le 15 pour aller à la Malmaison ; mais il laissa à Puteaux son 3^e bataillon qui fut envoyé à Neuilly, dans la rue Perronnet et la rue Chézy, pour renforcer un bataillon du régiment étranger.

Les soldats du 3^e bataillon firent le coup de feu pendant 48 heures sans cesser ; les insurgés occupaient les maisons situées de l'autre côté de la rue et tiraient sans relâche.

Nous eûmes 2 hommes tués et 18 blessés.

Pendant son séjour à Puteaux, le régiment avait eu 7 blessés.

Le 16, le régiment quitta la Malmaison pour se rendre à Villeneuve-l'Étang, où il fut rejoint le 17 par son 3^e bataillon.

Le 19, départ du camp de Villeneuve-l'Étang pour Rueil où le régiment reste jusqu'au 22.

Le 23, au matin, il allait occuper la partie gauche de Neuilly, comprise entre l'avenue de la Grande-Armée, la rue des Huissiers, la rue Perronnet, la rue Chézy et le boulevard Bineau.

Il avait avec lui le 2^e bataillon de chasseurs.

Le 45^e de marche occupait la partie droite de Neuilly jusqu'au bois de Boulogne.

Le régiment reste là quatre jours, pendant lesquels il eut à recevoir une pluie d'obus et de mitraille et à faire le coup de feu par les créneaux pratiqués dans les maisons et les murs des jardins. Pendant cette période de quatre jours, il eut 46 blessés dont un officier.

Le 27, le régiment retourne à Villeneuve-l'Étang où il reste jusqu'au 30 avril inclus.

Le 1^{er} mai, il part pour Rueil où il reste jusqu'au 4 inclus.

Le 5 mai, la brigade devait occuper la rive gauche de

la Seine, depuis le pont de Neuilly jusqu'au delà du village d'Asnières. Le régiment eut deux bataillons placés dans la caserne de Courbevoie, et le 3^e bataillon au château de Bécon, avec mission de protéger les batteries qui y étaient établies. Il se reliait aux troupes de Courbevoie.

Le 9 mai, le régiment quitte Bécon et Courbevoie et retourne prendre son campement à la Malmaison et Rueil.

Dans la nuit du 13 au 14, le régiment, ainsi que les cinq corps de l'armée de Versailles, fit un grand mouvement et se porta dans le bois de Boulogne; il vint camper à Bagatelle; dans la nuit du 14 au 15, on devait tenter une surprise sur Paris; mais le mouvement ne reçut pas son exécution.

Le 17, le régiment retourne à Neuilly, mais, cette fois, il occupe la partie droite, depuis le bois de Boulogne jusqu'au jardin d'acclimatation et l'avenue de la Grande-Armée.

Du 17 au 21, à Neuilly, le régiment avait deux bataillons aux avant-postes et un en réserve.

Les avant-postes eurent à repousser deux attaques des insurgés; ces derniers furent vivement repoussés. Il y eut pendant ces quatre jours 1 homme tué et 9 blessés.

Le 21, au matin, le régiment rentre à Rueil; à 3 heures 1/2 de l'après-midi, nos troupes commençaient leur entrée dans Paris; à minuit le régiment se mettait en marche et le 22, à 7 heures du matin, il franchissait la porte de la Muette, laissait le Trocadéro à sa droite, passait devant l'Arc-de-Triomphe contre lequel les batteries insurgées de la place de la Concorde tiraient avec fureur et prenait position dans le quartier des Ternes où il resta jusqu'au lendemain matin.

Le 23, Montmartre tomba entre nos mains.

L'enlèvement de cette position si naturellement formidable, et que l'émeute avait en outre hérissée de nombreuses pièces de canon, fut confiée aux corps commandés par les généraux Ladmirault et Clinchant.

L'entreprise, très bien conduite, réussit plus rapidement qu'on n'avait osé l'espérer. Dans leur ignorance des choses de la guerre, les fédérés n'avaient pas songé à garantir leurs flancs et un mouvement tournant se prononçant vivement le long des remparts les surprit sans défense.

Le corps du général Ladmirault put s'avancer sans trop de difficultés et presque sans coup férir.

La brigade Hanrion, qui s'était mise en marche dès le matin, se dirigeait sur Montmartre en suivant la route stratégique.

Le 3^e bataillon du 135^e, mis à la disposition du général Pradier, alla occuper la rue aux Bœufs.

Bientôt le 1^{er} corps (Ladmirault) arriva jusqu'au pied des pentes nord de Montmartre.

Le premier effet de ce mouvement fut de devancer et de couper la portion de l'armée fédérée qui défendait encore Clichy, Levallois-Perret et les dernières maisons de Neuilly. Ces troupes mirent bas les armes et se rendirent sans condition.

Cet important avantage permit au 1^{er} corps d'attaquer aussitôt et avec plus de sûreté les buttes qui étaient considérées en quelque sorte comme le quartier-général de l'émeute et par conséquent comme le gage le plus certain de la victoire.

Nos troupes monterent avec beaucoup d'entrain et de vivacité à l'assaut de la position qu'elles enlevèrent en peu d'instants, surprenant et dispersant tout ce qu'elles trouvaient devant elles.

Ainsi tombait dès le deuxième jour de la bataille engagée dans Paris cette position réputée inaccessible et imprenable et où l'insurrection avait remporté deux mois auparavant son premier triomphe.

Les buttes enlevées, la brigade Hanrion continua sa marche ; le 135^e de ligne vint occuper la rue des Poissonniers et la rue Marcadet, ainsi qu'une partie de la gare du Nord. Il y eut un officier blessé.

Le soldat Courteigne, de la 1^{re} compagnie du 2^e bataillon fut mis à l'ordre du régiment pour sa belle conduite aux affaires de Neuilly et nommé soldat de 1^{re} classe.

Le régiment dut fouiller toutes les maisons pour y prendre toutes les armes de guerre qui s'y trouvaient en nombre considérable.

Le 24 mai au soir, deux compagnies du 3^e bataillon furent mises à la disposition du commandant du 2^e bataillon de chasseurs, et placées en embuscade près de la rue Riquet. Elles poussèrent même jusqu'à la rue d'Aubervilliers.

Le 25, le régiment vint relever avec deux bataillons les troupes du 45^e de marche et du 2^e bataillon de chasseurs. Il occupa le boulevard de la Chapelle depuis la rue Riquet jusqu'à la fortification et en avant toute la gare du Nord (marchandises) jusqu'à la rue d'Aubervilliers ; à l'intersection de cette rue avec la rue Riquet, deux compagnies du 1^{er} bataillon, de concert avec les troupes du 119^e, enlevèrent une barricade armée d'artillerie et vigoureusement défendue, derrière laquelle on enfilait toute la rue Riquet. Les hommes s'emparèrent de trois pièces de canon.

Du 24 au 26, le régiment eut 3 tués, 47 blessés dont 1 officier.

Le 26 mai, le 1^{er} corps dut se porter jusqu'aux magasins généraux de l'abattoir de la Villette, d'où il couvrait les bords du canal, interceptant le passage aux fuyards fédérés.

Le 27 mai, le 1^{er} corps d'armée, vigoureusement soutenu par l'artillerie de Montmartre qui, depuis trois jours, ne cessait d'écraser de ses feux les batteries fédérées de Belleville, se porte en avant et enlève le parc et les buttes Chaumont.

De nombreuses pièces de canon tombent entre nos mains ainsi que les fameuses carrières d'Amérique, devenues l'un des repaires de l'insurrection, et le 1^{er} corps s'étend sur les fortifications jusqu'au bastion 19.

Le matin du 27, la brigade Hanrion, continuant son mouvement en avant, avait pris position dans la rue de Flandre. Elle s'avança jusque dans la rue d'Allemagne.

Le soir, le 135^e de ligne occupa les positions suivantes : un bataillon au marché aux bestiaux, un bataillon aux abattoirs et un bataillon à la mairie du XIX^e arrondissement.

Le 28 mai, nos soldats s'emparèrent de la Roquette et les insurgés rendirent le fort de Vincennes.

Le maréchal de Mac-Mahon, commandant en chef, adressa aux troupes l'ordre suivant :

« Soldats et marins,

« Votre courage et votre dévouement ont triomphé de tous les obstacles.

« Après un siège de deux mois, une lutte de huit jours dans les rues, Paris est enfin délivré.

« En l'arrachant aux mains des misérables qui avaient projeté de le réduire en cendres, vous l'avez

préservé d'une ruine complète et vous l'avez rendu à la France.

« Soldats et marins, le pays tout entier applaudit aux succès de vos patriotiques efforts, et l'Assemblée nationale qui le représente vous a accordé la récompense qui est digne de vous. Elle a déclaré par un vote unanime que les armées de terre et de mer ont bien mérité de la patrie. »

Le 29, le régiment quitta ses emplacements et vint occuper la gare du Nord (voyageurs), la gare de l'Est et la mairie du X^e arrondissement.

Le 1^{er} juin, le régiment est caserné au Prince-Eugène où il resta jusqu'au 12 inclus.

Le 13, il va occuper la caserne des Douaniers et les postes-casernes depuis le bastion 25 jusqu'au bastion 29.

Le jeudi 29 juin, toutes les troupes de l'armée de Paris se trouvèrent réunies encore une fois pour la grande revue passée en présence du chef du pouvoir exécutif et de l'Assemblée nationale.

Le 1^{er} juillet, le Ministre de la guerre général de Cissey transmettait à l'armée les nobles paroles par lesquelles le Président de l'Assemblée nationale, se faisant l'interprète de ses collègues, exprime les sentiments de sympathie et de patriotique fierté que notre armée, à l'allure si martiale et si disciplinée, a fait naître chez tous, le 29 juin.

Le Président de l'Assemblée s'est exprimé en ces termes :

« Messieurs, nous avons assisté à un grand spectacle; nous avons vu défilér, dans son attitude si disciplinée et si martiale, cette magnifique armée qui vient de rétablir dans la capitale le règne des lois, et de sauver la civili-

sation. Permettez-moi d'être votre organe, en lui adressant vos vives félicitations. »

Le 5 juillet, le régiment va occuper la caserne Napoléon où il reste jusqu'au 18.

Le 18, le régiment quitte Paris pour se rendre au camp de Satory. Il fait partie de la 2^e division (Pujol) du 1^{er} corps d'armée (Montaudon).

M. Frémont, général de brigade, remplace le général Hanrion, nommé commandant de l'école de Saint-Cyr.

Avant de quitter les troupes qu'il avait si énergiquement commandées pendant près de dix mois, le général Hanrion écrivit au colonel de Boisdenez la lettre suivante :

Paris, le 17 juillet 1871.

« Mon cher colonel,

« Appelé au commandement de l'École militaire, je ne veux pas me séparer de votre beau et brave régiment sans lui exprimer tous mes regrets et tous mes remerciements. Son courage, sa constance, sa discipline au milieu des épreuves que nous venons de traverser aussi bien que le concours intelligent et dévoué de son digne chef seront dans les meilleurs souvenirs de ma carrière militaire.

« Ces souvenirs sont liés à un événement qui m'a valu de la part du 135^e trop de témoignages de sympathie pour que ma reconnaissance puisse jamais être séparée de ma douleur.

« Veuillez, mon cher colonel, être l'interprète de mes sentiments auprès de votre régiment et recevoir pour vous-même la nouvelle assurance de ma bien sincère affection.

« Signé : Général HANRION. »

Depuis le 15 avril jusqu'à la fin des opérations, la 2^e division avait été placée sous le commandement du général de Laveaucoupet.

Le 25 juillet 1871, fut décidée la création d'une compagnie hors rang, d'un petit état-major et d'un 4^e bataillon dans les régiments de ligne. Cette prescription fut exécutée aussitôt, et le 1^{er} août, l'organisation du 135^e était complétée sur ces nouvelles bases. Pour ne point composer les cadres des nouvelles compagnies créées avec de nouveaux promus seulement, le colonel prit dans chacune des anciennes compagnies les 2^e sergents et les 2^e et 5^e caporaux.

A la date du 1^{er} août, le classement des compagnies du régiment par rang de bataille résultant de la formation du 4^e bataillon et du tiercement effectués en exécution de l'ordre ministériel du 24 juillet, était le suivant :

MM.

DE BOISDENEMETZ, colonel.

O'NEILL, lieutenant-colonel.

THÉVENET, chef de bataillon, 1^{er} bataillon.

PELYOT DE MORCOURT, chef de bataillon, 2^e bataillon.

FAURE-BEAULIEU, chef de bataillon, 3^e bataillon.

HENRY, capitaine adjudant-major, 1^{er} bataillon.

THIÉBAULT, capitaine adjudant-major, 2^e bataillon.

BLANRUE, capitaine adjudant-major, 3^e bataillon.

PERRIER, capitaine adjudant-major, 4^e bataillon.

MILHÈS, capitaine-trésorier.

BODEAU, médecin-major de 1^{re} classe.

BAILLY, aide-major de 1^{re} classe.

BATAILLONS	COMPAGNIES	CAPITAINES	LIEUTENANTS	SOUS-LIEUTENANTS
1 ^{er} bat.	1 ^{re} comp.	Dauplat.	Lacroix.	Chevillon.
	2 ^e —	Dancré.	Egrefeul.	Hoëtzel.
	3 ^e —	Galopin.		
	4 ^e —	Desbrosse.	Stéphanopoli.	Feljas,
	5 ^e —	Gavrie.	Decanis.	
	6 ^e —	Daithe.	Maux.	Bertillon.
2 ^e bat.	1 ^{re} comp.	Vaissière.	Montlozun.	
	2 ^e —	Vandelobe.	Bonnaud.	Favre.
	3 ^e —	Coëtz.	Fort.	Costa.
	4 ^e —	Deslandre.	Host.	Augereau.
	5 ^e —	Feron.	Leseur.	Zucarelli.
	6 ^e —	De Bez.	Dor.	Licher.
3 ^e bat.	1 ^{re} comp.	Lamorlette.	Charpiat.	Cazal.
	2 ^e —	Soland.	Detalle.	De Saulces- Pontclair.
	3 ^e —	Dommanget.	Villebois.	Henry.
	4 ^e —	Heilitz.	Logos.	Letrec.
	5 ^e —	Chaupy.	Michel.	
	6 ^e —	Silbercitz.	Colta.	Pigcon.
4 ^e bat.	1 ^{re} comp.	Vilbois.	De Christen.	Gauthier.
	2 ^e —	Racine.	Gueguen.	Pitaval.
	3 ^e —	Péraldi.	Thiébault.	
	4 ^e —	Navarrin.		
	5 ^e —	Pau.	Mancier.	Roger.
	6 ^e —	Chevalier.	Libersat.	De Saulces-la- Rivière.

Le lendemain 2 août, M. Thévenet, nommé lieutenant-colonel du 20^e de ligne, quittait le régiment, et était remplacé à la tête du 1^{er} bataillon par le commandant Flatters.

Le soldat Peyronnet, de la 1^{re} compagnie du 2^e bataillon, amputé à Neuilly, est mis le 2 août à l'ordre du régiment pour sa belle conduite au feu, et nommé soldat de 1^{re} classe.

Le 22 octobre, de nouvelles récompenses sont données à des militaires du 135^e.

Les soldats de 1^{re} classe Gallet Claude-Marie, Vavas-

seur Amédée, de la 2^e compagnie du 3^e bataillon, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Les soldats Caira Pierre, Souladié Jean-Pierre, Bodin Antoine sont décorés de la médaille militaire.

L'histoire du 135^e à cette époque est facile à rapporter.

Le régiment est pendant cette période une école de travail, de discipline et d'honneur. On y applique ce principe que, pour être fort à la guerre, il ne suffit plus d'un courage brillant, mais qu'il faut aussi la science militaire qui ne s'acquiert que par les travaux du temps de paix. Sous la main ferme du colonel de Boisdemetz, ainsi que le dit si bien l'ordre du 19 novembre 1871, le 135^e, le dernier régiment de l'armée dans l'ordre de bataille, allait être l'un des premiers comme valeur et discipline.

Mais le 1^{er} mai 1872, en vertu d'un décret présidentiel du 4 avril fixant à 126 le nombre des régiments d'infanterie, le 135^e de ligne, qui se trouvait par son numéro en dehors de la série nouvelle, devint le 120^e.

Ainsi disparaît ce beau régiment après dix-neuf mois de glorieuse existence.

La période de transformation n'était pas close.

Il fallait après la désastreuse campagne de 1870 créer une armée presque de toute pièce. C'était le but des travaux de l'Assemblée nationale.

La loi de 1872 sur le recrutement nous donna des soldats.

La loi de 1873 assied l'organisation de nos forces militaires sur de nouvelles bases.

Le numéro 135 va reparaitre. Il existera jusqu'à nos jours.

L'année 1873 apporta de profondes modifications dans les institutions militaires de la France.

La loi du 24 juillet, sur l'organisation de l'armée, disposa, dans son article premier, que le territoire de la France serait, pour toutes les parties de son organisation militaire, divisé en dix-huit régions et en subdivisions de régions, et, dans son article 6, que chacune de ces régions serait occupée par un corps d'armée dont elle indique la composition générale.

Il fallut donc procéder à une répartition de nos régiments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie en rapport avec les bases arrêtées de notre organisation militaire et propres à en favoriser le développement normal ultérieur.

Le 28 septembre parut le décret portant création de dix-huit corps d'armée en France et d'un 19^e corps en Algérie.

Le 29 septembre, le Président de la République signa le décret de formation de dix-huit nouveaux régiments d'infanterie au nombre desquels se trouva le 135^e de ligne. Voici ce décret :

« Article 1^{er}. — Dans chacun des dix-huit corps d'armée de l'intérieur créés par le décret du 28 septembre 1873, et dans le but de compléter le chiffre des régiments nécessaires pour parfaire les quatre brigades d'infanterie composant les deux divisions affectées à chaque corps d'armée par l'article 6 de la loi du 24 juillet 1873, il sera immédiatement créé un huitième régiment dont les éléments seront pris dans les sept premiers.

« Article 2. — Les dix-huit régiments d'infanterie de ligne à créer, aux termes de l'article précédent, prendront rang à la suite des régiments d'infanterie actuels et

seront numérotés de 127 à 144, dans l'ordre des corps d'armée au sein desquels ils auront été formés.

« Article 3. — La formation de chacun des régiments dont il s'agit aura lieu en réunissant vingt-et-une compagnies constituées, prélevées à raison de trois par régiment sur les sept régiments d'infanterie attribués à chaque corps d'armée par le décret du 28 septembre 1873.

« Ces compagnies ne seront pas remplacées dans le régiment qui les aura fournies, de telle sorte que les huit régiments d'infanterie de chaque corps d'armée comprendront chacun vingt-et-une compagnies.

« Article 4. — Le nombre des compagnies de chaque régiment d'infanterie de ligne se trouvant réduit à vingt-et-une, les quatrièmes bataillons actuels cesseront d'exister et, jusqu'à ce que la loi à intervenir sur les cadres ait statué sur ce point, chacun de ces régiments comprendra trois bataillons à six compagnies et trois compagnies de dépôt.

« Article 5. — Les chefs de bataillon, adjudants-majors et adjudants sous-officiers des quatre bataillons supprimés, qui ne trouveront pas place dans la nouvelle organisation, seront provisoirement mis à la suite.

« Article 6. — Les régiments d'infanterie de ligne numéros 127 à 144 n'auront provisoirement ni tambours-majors, ni musique, ni sapeurs ; il ne sera point formé non plus, jusqu'à nouvel ordre, de compagnie hors rang. Des mesures spéciales seront prises quant au dernier point pour assurer le service.

« Article 7. — Les officiers supérieurs et autres, nécessaires pour constituer les états-majors de régiment et de bataillon, seront prélevés sur l'ensemble de l'armée et, de préférence, seulement dans les corps

d'armée. Ils ne seront provisoirement pas remplacés dans le cadre général des officiers de leur grade. »

En exécution de l'article 2 du présent décret, le régiment appelé à faire partie du 9^e corps prit le numéro 135 (126 + 9).

Les dispositions contenues dans les décrets des 28 et 29 septembre, relatifs à l'organisation nouvelle de l'armée, ne furent mises en vigueur qu'à dater du 21 octobre suivant.

Le 135^e régiment d'infanterie de ligne (36^e brigade, 18^e division), du 9^e corps d'armée, fut composé des éléments ci-après appartenant au 9^e corps d'armée :

L'état-major fourni par les divers régiments du corps d'armée et trois compagnies des 32^e, 66^e, 68^e, 77^e, 90^e, 114^e et 125^e régiments d'infanterie de ligne.

Ces troupes, appelées à former le régiment, arrivèrent au camp de Châlons dans la seconde quinzaine d'octobre et le 135^e de ligne fut définitivement constitué sous le commandement du lieutenant-colonel Dufourc d'Antist par procès-verbaux en date des 18 et 26 octobre.

Le 1^{er} mai 1874, M. Dufourc d'Antist est promu au grade de colonel et conserve le commandement du régiment.

Le 17 du même mois, le général de brigade Bounetou remet au 135^e son drapeau où sont inscrits les noms de Lutzen, Goldberg, Hanau.

Quelques jours après, le 3 juin, le 3^e bataillon est envoyé à Cholet où il va rester détaché jusqu'au 14 avril 1875.

Durant la fin de l'année 1874, rien de saillant à relever pour l'histoire du régiment. Notons cependant, au point de vue de l'intérêt général, l'adoption du fusil

Gras, cette nouvelle arme de l'infanterie française, supérieure désormais en portée et en justesse à celles en service dans les autres armées européennes.

En 1875, une série de dispositions nouvelles vient modifier l'organisation des troupes et leurs règlements de manœuvres.

Le 10 mars 1875, la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon, détachée à Bebrupt pour la construction de l'un des forts du camp retranché de Verdun, rejoint l'état-major du régiment au camp de Châlons.

La loi du 13 mars 1875, relative à la constitution des cadres et des effectifs de l'armée active et de l'armée territoriale, modifia l'organisation intérieure des corps de troupe. Les régiments d'infanterie de ligne étaient, depuis le décret du 29 septembre 1873, à trois bataillons de six compagnies et trois compagnies de dépôt, en tout vingt-et-une compagnies.

Ils comprirent désormais quatre bataillons de quatre compagnies, plus deux compagnies de dépôt, soit dix-huit compagnies et une section hors rang. Les hommes des trois compagnies à supprimer devaient être versés dans les autres compagnies du régiment et leurs officiers mis à la suite.

Le 15 mars, le régiment quitte le camp de Châlons où il était depuis sa formation.

Il prend les voies ferrées et arrive le même jour à Paris. Le dépôt est dirigé sur Cholet quelques jours après. Il est dans cette place le 20 mars.

Les dispositions de la nouvelle loi furent mises presque immédiatement en vigueur.

Le 14 avril suivant, le 4^e bataillon du 135^e de ligne

était formé à Cholet avec des éléments pris dans chacun des trois autres bataillons. Le 3^e bataillon quitta Cholet le même jour et rejoignit à Paris l'état-major du régiment.

L'insuffisance du casernement dans la place de Cholet nécessita l'envoi de deux compagnies à Bressuire. Les 1^{re} et 2^e compagnies du 4^e bataillon partirent le 5 septembre. Ce ne fut qu'un déplacement de quelques jours et, le 28 septembre, ces deux compagnies rentraient à Cholet.

La mobilisation de notre armée en 1870 avait fait ressortir de nombreux inconvénients. On s'attacha, après la guerre, à rechercher un nouveau mode qui permit de lutter de vitesse avec les armées de nos puissants voisins.

Il fut décidé, entre autres choses, que les régiments, qui comprenaient quatre bataillons sur le pied de paix, seraient formés sur le pied de guerre avec trois bataillons, dits bataillons actifs, et que le 4^e bataillon, appelé bataillon disponible, recevrait, au moment d'une mobilisation, une destination particulière et gardée secrète jusque-là. On convint de suivre, pour la désignation de ce bataillon, l'ordre des numéros et, au début, en 1875, le 1^{er} bataillon du régiment fut bataillon disponible. Il devait conserver cette dénomination pendant trois années, après quoi, le 2^e bataillon et successivement tous les autres devaient le remplacer.

A la fin du mois d'août 1876, les 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons du 135^e de ligne sont envoyés au camp de Meudon.

Ils y restent peu de temps et, le 15 décembre de la même année, l'état-major du régiment, les 2^e et 3^e bataillons quittent le camp de Meudon par les voies ferrées et rejoignent le même jour le 4^e bataillon à Cholet.

Le 1^{er} bataillon est laissé au camp de Meudon ; c'est, nous l'avons vu, le bataillon disponible du régiment.

A peine arrivé à Cholet, le 2^e bataillon poursuit sa route ; il est envoyé à Bressuire pour y tenir garnison ; après un court séjour dans cette place, il rentre à Cholet le 11 mai 1877.

A peu près à la même époque, le 1^{er} bataillon quittait le camp de Meudon et venait s'installer à Paris, à la caserne de l'École militaire.

Bientôt il reçut l'ordre de rejoindre l'état-major à Cholet. Il quitta Paris le 12 septembre 1877 et se dirigea par étapes sur Cholet où il arriva le 28 septembre.

Le 4^e bataillon fut appelé à remplacer le 1^{er} comme bataillon disponible et envoyé à Paris.

Les mouvements de ces deux bataillons furent simultanés.

L'année suivante, le régiment perdit le colonel qui l'avait si bien commandé depuis sa fondation, en 1873. M. Dufourc d'Antist fut admis à la retraite le 1^{er} août 1878. Il emportait avec lui les regrets de tout son régiment.

Le lieutenant-colonel Chesneau prit le commandement jusqu'à l'arrivée du colonel Barilles, placé à la tête du 135^e de ligne par décret du 22 août.

Le nouveau colonel du 135^e était, comme son prédécesseur, riche d'années de service, de blessures et de campagnes. Sur la Loire comme en Afrique, il s'était montré brillant soldat et chef habile. Aucun danger ne l'effrayait, et, lors des terribles inondations qui causèrent tant de ravages dans le midi de la France, il donna la mesure de son courage, offrant sa vie pour sauver celles de ses compatriotes malheureux. Sa conduite lui valut d'être cité à l'ordre général du 30 juin 1875 par le commandant du 17^e corps d'armée.

Durant ces années, l'horizon politique parut s'éclaircir. La question d'Orient reçut à nouveau une solution provisoire. On ne travailla pas moins, en France, au 133° comme dans tous les autres corps.

L'histoire du régiment, pendant deux ans, n'offre rien qui soit à noter. Seule, une compagnie, la 1^{re} du 2^e bataillon (compagnie Morin), se rendit aux landes du Ruchard pour y tracer des chemins et installer un camp devenu, dès lors, le siège d'une école de tir. Partie le 10 octobre 1879, la compagnie rentra à Cholet le 13 juillet de l'année suivante.

A la même époque (8 octobre) le 1^{er} bataillon, devenu disponible, partit à Paris remplacer le 4^e. Ce dernier rentra à Cholet le 29.

Bientôt le régiment allait assister à une imposante cérémonie. Son drapeau lui fut remis solennellement le 23 juillet 1880 par le colonel Barilles.

Ce fut un beau spectacle et ceux qui ont eu le bonheur d'y assister ne l'oublieront jamais. C'est ce drapeau, jeunes soldats, que votre colonel salue à chaque prise d'armes et quand, au signe donné par son sabre, le refrain si connu s'élève dans les airs, il n'y a pas que les tambours à battre, vos cœurs aussi pour parler moins haut tressaillent dans vos poitrines.

Ayez toujours le culte du drapeau, il est le symbole, l'image de la patrie. Qu'il soit pour vous le point de ralliement au jour de la bataille. Jurez de le défendre et de mourir plutôt que de le laisser prendre.

L'année s'écoula ; dans les derniers mois, deux compagnies quittèrent, mais pour quelques jours seulement, l'état-major du régiment. La 2^e compagnie du 2^e bataillon fut à Saint-Laurent le 4 et le 5 novembre. La 3^e à l'abbaye de Bellefontaine du 7 au 28 du même mois.

L'année suivante, le brave colonel Barilles dit adieu au 135^e. Il prit une retraite bien méritée et quitta le régiment le 16 mai 1881.

Quelques jours après, le 29 mai, un décret présidentiel mettait à la tête du régiment le colonel Carcanade.

A peine arrivé, le nouveau colonel eut l'honneur de voir un bataillon de son régiment désigné pour faire campagne en Tunisie.

Le 1^{er} bataillon, commandant Brouillet, quitte Paris le 16 juillet pour aller s'embarquer à Toulon.

Pour ne pas interrompre le cours de notre récit, nous avons rapporté, dans un chapitre spécial, l'histoire de cette fraction du régiment.

M. Carcanade ne resta que peu de temps colonel du 135^e. Le 28 mars 1882, il fut appelé au 115^e de ligne par permutation avec le colonel Bernet qui prit le commandement du 135^e à la date du 31 mai.

Le 10 octobre suivant, le régiment quitta Cholet et vint à Angers tenir garnison en remplacement du 77^e. Nous le trouvons entièrement réuni dans cette place le 18 octobre.

Après une brillante carrière et quinze années passées en campagne, le colonel Bernet prit sa retraite ; il quitta le régiment le 2 janvier 1883.

Le colonel Hogenbill lui succéda.

Le nouveau commandant du 135^e avait passé en Afrique la plus grande partie de sa carrière. Travailleur infatigable, il allait donner à tous l'exemple de la discipline et du devoir.

Dès les premiers jours de l'année, il reçut l'ordre de détacher une compagnie à Saumur. La 4^e compagnie du 2^e bataillon partit le 30 janvier et vint occuper le château.

Le 9 mars, le régiment prend les armes et reçoit le 1^{er} bataillon qui vient de faire une campagne pénible en Tunisie.

Expédition de Tunisie

Ainsi qu'il est dit ci-dessus, le 1^{er} bataillon est détaché en Tunisie de juillet 1881 à mars 1883.

C'est, en effet, le 17 juillet 1881 qu'il quitte Paris à destination de Sathonay, où il arrive le lendemain.

Il y reçoit un renfort de 161 hommes et se trouve alors constitué à l'effectif de 500 hommes et 15 officiers.

Accolé à deux bataillons des 65^e et 125^e, il fait partie d'un régiment de marche placé sous les ordres du lieutenant-colonel Corréard.

Ce régiment part de Sathonay et arrive, le 22 juillet, à Toulon. Il s'embarque le 31, arrive à La Goulette le 2 août et y débarque le 3.

Le bataillon du 135^e se rend de suite à Hammam-el-Life. Il séjourne dans cette ville jusqu'au 22 et entre, le lendemain, dans la composition d'une colonne mixte destinée à opérer dans le sud-est.

Cette colonne comprend deux bataillons, une batterie d'artillerie de montagne, un escadron de chasseurs et les services accessoires. Elle se met en route le 23 août, à destination d'Hammame. Son effectif est de 38 officiers, 1,256 hommes et 270 chevaux.

Elle arrive le 25 à N'Fayet et y est attaquée le lendemain matin, au moment où elle se prépare à lever le camp. Les dissidents échouent dans leur attaque et, le 26 août, la colonne s'établit près du puits d'El-Arbaïn.

Dans la nuit du 28 au 29, le camp est attaqué sur les quatre faces; les compagnies du 135^e défendent les faces nord et sud, et le combat cesse vers 7 heures 1/2 du matin.

Dans ces deux affaires, le bataillon du 135^e eut quatre hommes blessés.

Cependant, la colonne quitte le camp d'El-Arbaïn et se rend à Groumbelia et, de là, à Hammam-el-Life. Un ordre du régiment félicite les troupes pour leur attitude et cite particulièrement le commandant Brouillet.

Le 6 septembre, le général de brigade Sabattier adresse de nouvelles félicitations à la colonne Corréard.

Le 13, cette même colonne reçoit l'ordre de se rendre à Inghouan ; elle y arrive le 17 septembre.

Depuis cette date, jusqu'au 23 octobre, le 1^{er} bataillon du 135^e est employé à diverses reconnaissances.

A cette dernière date, il reçoit l'ordre de marcher sur Kérouan et arrive, le 27, à trois kilomètres de cette ville, avec le gros de la colonne dont il fait partie.

Le bataillon du 135^e entre ensuite dans la composition d'une colonne placée sous les ordres du général Logerot. C'est ainsi qu'il arrive à Gabès le 29 novembre, fait une pointe vers le sud-ouest, parvient à Sfax le 6 janvier et atteint Sousse le 25 du même mois.

Le bataillon ne s'éloigne guère de Sousse jusqu'au 12 avril 1882. A cette date, il reçoit l'ordre de relever le bataillon du 125^e qui occupe le poste d'El-Djem.

Il se met en route le 15 avril et arrive à destination le 17. Par suite de la suppression de ce poste, le 1^{er} bataillon du 135^e rentre à Sousse le 21 mai.

Du 10 août au 2 octobre, les compagnies de ce bataillon vont relever deux par deux les compagnies du 65^e détachées à Dar-el-Bey, puis le bataillon se met en route pour Gafsa où il arrive le 10 octobre.

Il se rend ensuite à Sidi-Aich.

Le 29 décembre, les 1^{re} et 2^e compagnies du bataillon

du 135^e, placées sous les ordres du capitaine Merlet, partent pour Feriana.

Elles ont pour mission de réparer la route de Thébessa et reçoivent ensuite l'ordre d'exploiter la forêt de Djebel-bou-Naïa.

Les deux détachements rentrent à Gafsa le 30 janvier 1883. Le bataillon ne tarde pas à quitter cette ville pour se diriger d'abord sur Sidi-el-Hani et ensuite sur Sousse, où il arrive le 16 février.

Là, il est avisé qu'il sera prochainement embarqué pour la France. C'est en effet à la date du 2 mars qu'il quitte la Tunisie, après avoir reçu, dans un ordre du jour du général Philbert, les éloges dus à son attitude et à son zèle.

Le 5 mars 1883, le 1^{er} bataillon du 135^e débarque à Marseille. Il arrive le 9 à Angers.

Après dix-huit mois de commandement, le colonel Hogenbill meurt subitement en activité de service, le 15 juillet 1884.

Un jeune colonel de 49 ans le remplace à la tête du 135^e : M. Segaud, promu par décret du 24 juillet, prend le 12 août le commandement du régiment.

Au commencement de l'année suivante, la 4^e compagnie du 2^e bataillon détachée antérieurement au château de Saumur, reçoit l'ordre de rejoindre le régiment.

Elle rentre à Angers le 21 mai 1885.

Pendant que le régiment maintenant réuni en entier à Angers se livre avec ardeur aux travaux du temps de paix, il est un de ses membres qui, entraîné par les nobles aspirations de son cœur, a demandé à servir son pays sur les plages lointaines des mers de Chine. Il a trouvé, à deux mille lieues de son pays, une mort glo-

rieuse ; soldats, n'oubliez pas que le lieutenant Schmitz, en mourant au Tonkin, portait à son képi le n° 135. Noblesse oblige.

D'autres que vous avez connus ont réclamé aussi leur part de dangers et de gloire ; ils ont dû, pour partir, quitter le 135° ; mais ils ont laissé trop de souvenirs pour que nous puissions les oublier.

L'un d'eux, brillant capitaine, blessé cinq fois au Tonkin, est aujourd'hui chef de bataillon et décoré, c'est M. Kerdrain.

Un autre, qui donnait tant d'espérances, est mort à vingt-deux ans, c'est le sous-lieutenant de Biencourt.

Au commencement de l'année 1886, le 1^{er} mars, le régiment, réuni depuis bientôt un an, envoie à Fontevault, les 2^e, 3^e et 4^e compagnies du 2^e bataillon.

Le détachement, placé sous le commandement du chef de bataillon Barthès, arrive à destination le 3 et remplace à la maison centrale, un même nombre de compagnies du 66^e de ligne.

Après quelques mois, le 2^e bataillon, dont la période de bataillon disponible est terminée, cède sa place aux 2^e, 3^e et 4^e compagnies du 3^e bataillon qui, parties d'Angers le 8 octobre, sous le commandement du chef de bataillon de la Brousse de Veyrazet, sont rendues le 10.

Le 2^e bataillon est en entier à Angers le 12 octobre.

Au commencement d'avril 1887, ordre est donné de faire partir le 3^e bataillon pour tenir garnison à Langres et dans les forts environnants.

Le 15, la 1^{re} compagnie du 3^e bataillon commandée par le capitaine Boisliveau quitte Angers, elle arrive à Fontevault le 17, et le 19 avril, le 3^e bataillon en entier, toujours aux ordres du commandant de la

Brousse de Veyrazet , se met en route pour sa nouvelle garnison.

Il arrive à destination le 9 mai ; la 2^e compagnie (capitaine Sébire) est détachée dans la ville de Langres, les 1^{re}, 3^e et 4^e compagnies occupent le fort Magalotti.

Le 1^{er} juillet, la 3^e compagnie (capitaine George) quitte le fort Magalotti et se rend au fort de Lignéville.

Pendant cette période de temps , les questions militaires sont toujours à l'ordre du jour et les Chambres françaises discutent les réformes et les modifications à apporter dans le recrutement et l'organisation de nos forces.

Le 25 juillet est promulguée la loi modifiant celle du 13 mars 1875 et relative à l'organisation de l'infanterie.

Les compagnies de dépôt des 144 régiments d'infanterie sont supprimées.

Les quatrièmes bataillons des 144 régiments d'infanterie sont supprimés en temps de paix.

Il est conservé dans chacun des 144 régiments d'infanterie un cadre complémentaire de 1 chef de bataillon, 4 capitaines, 4 lieutenants.

L'effectif normal du temps de paix des compagnies est porté de 85 hommes à 125.

Il est créé 18 régiments d'infanterie, autant que possible à raison de un régiment par région de corps d'armée et recrutés sur l'ensemble de la région.

Ces régiments ont une composition spéciale et sont destinés à tenir garnison dans nos forteresses et camps retranchés.

Il est créé un emploi d'adjutant de bataillon dans chaque bataillon appartenant à l'arme de l'infanterie.

Les dispositions prescrites par la loi du 25 juillet ne tardent pas à être mises en vigueur et, par décision ministérielle, le 3^e bataillon du 135^e de ligne cesse de faire partie du régiment. Il concourt à la formation du 156^e régiment (nouvelle création) à Toul.

Nous arrêtons au 1^{er} octobre 1887 l'histoire du 135^e de ligne.

Elle est féconde en enseignements précieux que nous saurons y venir puiser à l'heure du devoir. Nos aînés l'ont écrite de leur sang. Ils ont valu au n^o 135 un renom mérité d'honneur et de bravoure.

Soldats du régiment, vous vous montrerez les dignes gardiens de ce trésor sacré qu'ils vous ont confié : dites, vous ne faiblirez jamais !

Pour suivre plus sûrement la voie que nous ont tracée nos anciens, vous vous habituerez, de bonne heure, à aimer votre patrie, à lui sacrifier toutes vos espérances, tous vos instants, votre fortune et votre corps, votre cœur tout entier ; vous serez de bons citoyens pour être de bons combattants.

Aimez votre pays, vous ne l'aimerez jamais assez, vous ne l'aimerez jamais autant que le détestent ses voisins.

Car, vous le savez, trop de gloire s'est attachée depuis quinze siècles au grand nom de France pour que d'autres nations ne s'en montrent pas jalouses.

Si jamais, cédant aux conseils de l'ambition ou de la haine, des peuples ennemis se flattaient d'abattre enfin cette France qui est rentrée en possession de sa force, sans jamais avoir perdu de sa vaillance, vous vous sou-

viendriez, soldats du 135^e, que votre drapeau est entré à Breslau, et que tout près de Leipzig, où vos anciens ont pendant trois jours combattu en héros, se trouve Iéna.

Il manque au nouveau 135^e, formé pendant la paix, quelque chose que vous saurez lui donner dans une prochaine campagne.

Aux pages si belles de l'histoire de notre régiment, vous en ajouterez une; vous rajeunirez les noms cachés dans les plis de votre drapeau, mais qui sont gravés dans vos cœurs.

Vous serez au nombre de ceux qui placeront Sedan entre Iéna et la Revanche. Alors, nos fils, fiers de porter sur leur uniforme le numéro que vous aurez immortalisé, diront, et ce sera notre récompense :

Le 135^e a bien mérité de la Patrie !



COLONELS

DU

135^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

— 38 —

MM.

Marquis DE RIBERPRÉ, du 4 décembre 1658 au 12 décembre 1659.

DORINGTON, de 1692 à 1715.

Comte DE SAINT-GERMAIN, du 1^{er} juillet 1747 à 1748.

POIRSON, du 16 janvier 1813 au 12 mai 1814.

LAVOIGNET, du 27 septembre 1870 au 2 octobre 1870.

DE BOISDENEMETS, du 2 octobre 1870 au 1^{er} mai 1872.

DUFOURC D'ANTIST, du 1^{er} mai 1874 au 31 juillet 1878.

BARILLES, du 22 août 1878 au 23 mai 1881.

CARCANADE, du 29 mai 1881 au 20 mars 1882.

BERNET, du 21 mars 1882 au 28 décembre 1882.

HOGENBILL, du 29 décembre 1882 au 15 juillet 1884.

SEGAUD, du 24 juillet 1884 au 26 octobre 1890.

MAILLARD, du 28 octobre 1890.

ÉTAT NOMINATIF

DES

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS

FAISANT PARTIE DU

135^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

A LA DATE DU

29 AOUT 1891

ÉTAT-MAJOR

Colonel : M. MAILLARD B. O. ✱, O. I. P.

Lieutenant-Colonel : M. GODELIER B., O. ✱.

Major : M. DE GOISLARD DE MONSABERT ✱.

Médecin-Major de 1^{re} classe : M. CHAGNAUD.

• *de 2^e classe* : M. ATOIER.

Capitains-Trésorier : M. DIANOUX ✱, ©.

Capitaine d'habillement : N. . . .

Lieutenant-adjoint au Trésorier : M. METTAVANT.

Sous-lieutenant Porte-Drapeau : M. BLANC.

Chef de Musique : M. ROUVEIROLIS.

1^{er} BATAILLON

Chef de bataillon : M. RIVERON *.

Capitaine adjudant-major : M. DE MORIN *.

	<i>Capitaines</i> MM.	<i>Lieutenants</i>	<i>S.-Lieutenants</i>	<i>S.-Lieutenants</i> <i>de réserve</i>
1 ^{re} comp. :	Kaufmant	Roger, de la Rochebrochard	•	Sellière
2 ^e comp. :	Maugin *	Chays	Toutain	Sauvage
3 ^e comp. :	Gillet B.	Legars	Tripoteau	Gaudin
4 ^e comp. :	De la Casinière *	Malibrant, Rocolle	•	Roblin

2^e BATAILLON

Chef de bataillon : M. BARTHÈS *.

Capitaine adjudant-major : M. REGNARD *.

	<i>Capitaines</i> MM.	<i>Lieutenants</i>	<i>S.-Lieutenants</i>	<i>S.-Lieutenants</i> <i>de réserve</i>
1 ^{re} comp. :	Rozier *	Bataille, Bourgeois	•	Olivier
2 ^e comp. :	Loisel *	Massis	Bigot	Marcheteau
3 ^e comp. :	Bêteille *	Chevanne	Charpentier	Bruxelles
4 ^e comp. :	Mazeram	Girardy, Magny	•	Bayly

3^e BATAILLON

Chef de bataillon : M. BONAMY *.

Capitaine adjudant-major : M. ANCELOT *.

	<i>Capitaines</i> MM.	<i>Lieutenants</i>	<i>S.-Lieutenants</i>	<i>S.-Lieutenants</i> <i>de réserve</i>
1 ^{re} comp. :	Meauzè	De Gouvêlo	Ducourau	M. Legeay
2 ^e comp. :	D'Ilattécourt B.	Weywada B., Pilzer	•	Chesneau
3 ^e comp. :	Jaulmes	Descoings, Vidot	•	De Villoucy
4 ^e comp. :	Mazier *	Lecoconnier, Audra	•	Véran

4^e BATAILLON

CADRE COMPLÉMENTAIRE

Chef de bataillon : M. CANTON B., *, O. (D.)

<i>Capitaines</i> MM.	<i>Lieutenants</i>	<i>S.-Lieutenants</i>	<i>S.-Lieutenants</i> <i>de réserve</i>
1 ^{er} comp. : De Guernon	De Saint-Exupéry	.	.
2 ^e comp. : Lecat	Grille	.	.
3 ^e comp. : Leguay	Jallot	.	.
4 ^e comp. : Moisson	Ragueneau	.	.

OFFICIERS SURNUMÉRAIRES

Lieutenants : MM. Bohler, Lóveillé, Allio, Rivard.

Sous-lieutenants : M. Faris.

OFFICIERS DE RÉSERVE DE COMPLÉMENT

MM. Grenat, Marrassé, Macé, Rousseau, Rozé, Leclerc, François, Bérangé, Martin, Sonnet, Duchemin, Griffaton, Thibault, Boutin, Voisine, Richou, Leblois, Du Mas, Bigot, Moron, Blot, Arthus, Thibault, Ozanne, Pellei, Chahu, Thomas, Lepiller, Barrault, Castet, Sigaud, Gilbert, Rougier, Fouché.

PETIT ÉTAT-MAJOR

Chef armurier : Marpillat.

Adjudant-Vaguemestre : Godeffrois.

Adjudants : Lacroix. — Daval. — Girault.

Sous-Chef de Musique : Boyer.

Tambour-Major : Voinot.

Sergents et fourrier : Laurent. — Le Ridant. — Lалуquc. — Desplantes. — Leclerc.

Caporaux : Massonneau. — Laffite. — Poupat. — Delabarre. — Lehoux. — Bottreau. — Marin. — Baugé. — Gallais. — Trémouille. — Thénin. — Thiébault. — Benon.

Sapeurs : Petidy. — Pouvreau. — Usureau. — Pagé. — Néret. — Boyer. — Breton. — Gérard. — Boucher. — Gaudon. — Thibault. — Benoist.

Musiciens : Strady. — Normand. — Henry. — Logoais. — Gauthier. — Robin. — Hermann. — Parme. — Maurice. — Voisin. — Gervais. — Solier. — Jeanneteau. — Vierron. — Simon. — Beucher. — Bisch. — Meunier. — Mazrecau. — Badier. — Chauvelin. — Bié. — Chantoiseau. — Ouvrard. — Lambert. — Artaut. — Martin. — Robin. — Moreau. — Gouin. — Beguet. — Pillet. — Colombel. — Osslez. — Viroulaud. — Jeanneteau. — Chauveau. — Martin.

Soldats de 2^e classe : Laval. — Gauthier. — Defosszcz. — Bignon. — Robreau. — Antier. — Babin. — Place. — Delpech. — Quéroi. — Batonneau. — Ménanteau. — Souchaut. — Tourneux. — Audinet. — Lefebvre. — Blouin. — Ligcard. — Menanteau. — Simon. — Riffo. — Bourgeois. — Martin. — Moreau.

1^{er} BATAILLON

Chef de bataillon : M. RIVERON *.

Capitaine adjudant-major : M. DE MORIN *.

1^{re} COMPAGNIE

Capitaine : M. KAUFMANT.

Lieutenants : MM. ROGER. — DE LA ROCHEBROCHARD.

Sous-Lieutenant : M. N.

Sous-Lieutenant de réserve : M. SELLIERE.

Adjudant : Piton.

Sergent-Major : Camus.

Sergents et fourrier : Reneaume. — Gendry. — Jottras. — Espinet. — Caron. —
Lehaye. — Rousselière.

Caporaux : Chabot. — Leproust. — Lepron. — Descoins. — Daniel. — Fonteny.
Huguet. — Moreau. — Besnard. — Lcboiteux. — Bodin. — Ferret.

Tambour et Clairon : Auchez. — Bonneau.

Soldats de 1^{re} classe : Robert. — Guerry. — Terrien. — Girault. — Loiseau. —
Morisset. — Plault. — Garnier. — Fouque. — Robin. — Girault. —
Baudrier. — Guilleux. — Gachôt. — Vannier. — Delhumeau.

Soldats de 2^e classe : Branger. — Dupont. — Courant. — Charrier. — Beaumard.
Guillon. — Jamin. — Delombrette. — Godin. — Lefeuvre. — Pécault. —
Rivière. — Fouquereau. — Gandais. — Durand. — Mottais. — Simon. —
Voleau. — Choisine. — Bricard. — Paris. — Garnier. — Dancre. —
Druneau. — Dubarry. — Gervais. — Poirier. — Robert. — Cherbonnier.
Adrien. — Lequeux. — Bineau. — Oinard. — Chimier. — Bouzy. —
Audebine. — Auzane. — Boisdofrais. — Thibault. — Coquet. — Monnier.
Sécher. — Leguay. — Chouteau. — Bostault. — Réthoré. — Dupont. —
Guéry. — Petiteau. — Bruneau. — Viau. — Jouan. — Coiffard. —
Clémot. — Bouchereau. — Biotteau. — Bossoreil. — Bothon. — Pas-
quier. — Boitault. — Bourcier. — Merlet. — Chesné. — Bouton. —
Gaultier. — Catillon. — Ribot. — Gaultier de Saint-Bazile. — Marchais.
— Goizil. — Lafond. — Jolivel. — Caffin. — Dalifard. — Bardy.

2^e COMPAGNIE

Capitaine : M. MAUGIN *.

Lieutenant : M. CHAYS.

Sous-Lieutenant : M. TOUTAIN.

Sous-Lieutenant de réserve : M. SAUVAGE.

Adjudant : Brébant.

Sergent-Major : Goyet.

Sergents et fourrier : Chevreau. — Gouzit. — Mégessier. — Tulasne. — Renard.
— Chateau. — Magnan.

Caporaux : Beaufls. — Breault. — Porcher. — Beauvillain. — Gaulpied. — Mabile.
— Dufeu. — Delabarre. — Lucas. — Teyssier. — Guellier. — Oger.
Tambour et Clairon : Pouvrasseau. — Leblanc.
Soldats de 1^{re} classe : Olivier. — Métayer. — Cognée. — Charrier. — Neau. —
Dufaix. — Tatin. — Pignoux. — Jahan. — Vaucelle. — Liquois. —
Demioc. — Usureau. — Prouteau. — Gerfault. — Boursin.
Soldats de 2^e classe : Lourier. — Gourdon. — Granneau. — Goupy. — Bourlon.
— Petit. — Leroux. — Léger. — Pichon. — Pairault. — Prout. —
Humeau. — Ancault. — Barbareau. — Lebeaupin. — Perlier. —
Denéchau. — Ruhault. — Linassier. — Pillault. — Ligrion. — Jouanneau.
— Broëders. — Gaudouin. — Riquin. — Martin. — Desgrées. — Bour-
geois. — Cordier. — Desmats. — Bréteau. — Guillet. — Esnault. —
Gabillard. — Bellanger. — Lambert. — Ronflet. — Corbin. — Hiret. —
Rongère. — Coulmeau. — Bodineau. — Poilane. — Branchereau. —
Charreau. — Lambert. — Pctiteau. — Diot. — Bomard. — Bourget. —
David. — Rivet. — Bellion. — Jouy. — Chouin. — Gallard. — Delaunay.
— Biagioni. — Gabilly. — Delahais. — Dorbeau. — Guindon. — Souchet.
— Péard. — Chanuit. — Bouchet. — Maugin. — Gauthier. — Poupard.
— Devannes. — Bazantay. — Moron. — Legcay. — Dixneuf. — Baudet.
— Weiss. — Gardais.

3^e COMPAGNIE

Capitaine : M. GILLET.

Lieutenant : M. LÉGAIS.

Sous-Lieutenant : M. TRIPOTEAU.

Sous-Lieutenant de réserve : M. GAUDIN.

Adjudant : Aujard.

Sergent-Major : Burgevin.

Sergents : Dupont. — Martin. — Billeaudaux. — Génin. — Chauffour. — Mimault.
— De Reaucourt.

Caporaux : Iludier. — Hulín. — Galliot, Ronfard. — Laporte. — Maupoint. —
Grasset. — Receveur. — Messager. — Daviau. — Fruchaud. — Viaud.

Tambour et Clairon : Pointheau. — Courtais.

Soldats de 1^{re} classe : Esscul. — Barbault. — Bréheret. — Ouvrard. — Bordas.
— Daunay. — Normand. — Roncin. — Vouteau.

Soldats de 2^e classe : Réthoré. — Jucobin. — Humeau (Jean). — Humeau (Joseph).
— Body. — Bassercau. — Bertin. — Chareaudcau. — Cuillerier. — Mau-
duit. — Tharreau. — Bosscau. — Ménard. — Vogirault. — Cesbron. —
Bréault. — Démion. — Rousseau. — Couleyon. — Coquau. — Cailleau.
— Robin. — Robert. — Beillard. — Suffisseau. — Milon. — Brisson. —
Reault. — Formon. — Fresneau. — Perrault. — Turquais. — Langlais.
— Renou. — Monnier. — Delahaye. — Thibault. — Gabillard. — Coué.
— Jémin. — Sorin. — Bordère. — Foucher. — Fiancet. — Rabeau. —
Pasquier. — Garciau. — Grégoire. — Fruchaud. — Métayer. — Barré.
— Chauveau. — Bioteau. — Terrien. — Elineau. — Rousselot. — Brunet-
lière. — Guiltbaud. — Poiron. — Brébion. — Séchet. — Barraud. —
Masson. — Foulonnaeu. — Besson. — Roger. — Boutin. — Poleau. —
Lallier. — Ravel. — Augouard. — Roset. — Cogné. — Bernard.

4^e COMPAGNIE

Capitaine : M. DE LA CASINIÈRE *.

Lieutenants : MM. MALIBRAN. — ROCOLLE.

Sous-Lieutenant : N...

Sous-Lieutenant de réserve : M. ROBLIN.

Adjudant : Deltell.

Sergent-Major : Fresse.

Sergents et fourrier : Dehaumont. — Vitet. — Hulé. — Lefèvre. — Nouzillet. — De Payan. — Peugeot.

Caporaux : Onillon. — Robin. — Hublet. — Moreau. — Bouchaud. — Martineau. — Lepicier (Valéry). — Touzot. — Dcharte. — Ilervo. — Vallot. — Trouillard.

Tambour et Clairon : Maigre. — Ferrand.

Soldats de 1^{re} classe : Chesné. — Beillard. — Métayer. — Breault. — Roy (Toussaint). — Moquet. — Roy (Gustave). — Messy. — Laplante. — Baranger. — Vincent. — Bruneau. — Amiet. — Malhoreau. — Pointeau. — Chatry.

Soldats de 2^e classe : Merlet. — Simon. — Pasquier. — Labesse. — Coulon. — Avenet. — Lepetit-Corps. — Belloin. — Chouteau. — Verronneau. — Amadis. — Gircaudeau. — Parise. — Verdier. — Ménard. — Dejoux. — Boisieau. — Petibon. — Bréhéret. — Richer. — Gallien. — Gautier. — Cornoueil. — Klotz. — Rabeau. — Boisard. — Allard. — Ecale. — Lebreton. — Ricard. — Germain. — Heulin. — Pungeot. — Blanchoin. — Matignon. — Guéteny. — Mingot. — Suteau. — Guillet. — Bellier. — Martin. — Davix. — Troulé. — Robert. — Harang. — Dupin. — Fonteneau. — Oger. — Papin. — Rousse. — Quentin. — Bodineau. — Bruncau. — Tharreau. — Coëffard. — Piou. — Jagou. — Gareau. — Garnier. — Tacct. — Cottencaeu. — Gauthier. — Retailleau. — Gaboriau. — Ilumeau. — Uzurcau. — Maugeais. — Supion. — Ricou. — Chiron. — Lebreton. — Dixmier. — Luzureau. — Courcault. — Mosset.

2° BATAILLON

Chef de bataillon : M. BARTHÈS *.

Capitaine adjudant-major : M. REGNARD *.

1^{re} COMPAGNIE

Capitaine : M. ROZIER *.

Lieutenants : MM. BATAILLE, BOURGEOIS.

Sous-Lieutenant : N. . . .

Sous-Lieutenant de réserve : M. OLIVIER.

Adjudant : Lebert.

Sergent-Major : François.

Sergens et fourrier : Rousseau. — Grolleau. — Albertini. — Boucher. — Huët. — Goineau, — Lepage.

Caporaux : Guillemain. — Boisselier. — Mirbeau. — Chauveau. — Lecomte. — Berthelot. — Auffray. — Bureau. — Gallard. — Gaillard. — Leduc. — Guillemet.

Tambour et Clairon : Serrand. — Pogueu.

Soldats de 1^{re} classe : Recotillon. — Chantepie. — Renault. — Fougeray. — Bigot. — Jarry. — Rivereau.

Soldats de 2^e classe : Courty. — Fonteny. — Bourcier. — Foujeu. — Guion. — Leroy. — Sévaut. — Lambert. — Deraze. — Hamet. — Moreau. — Pillegrault. — Charpentier. — Dilay. — Vincent. — Durand. — Naud. — Papinet. — Grateau. — Caillavet. — Pualet. — Lucc. — Delumeau. — Lemaitre. — Allory. — Lindé. — Allard. — Delestre. — Bricault. — Gouilleau. — Trochel. — Bernard. — Delaunay. — Provost. — Brault. — Pincemin. — Cohu. — Laurent. — Boulestreau. — Raimbault. — Pineau. — Ouvrard. — Delaunay. — Guérin. — Cesbron. — Onillon. — Boutin. — Lévêque. — Legeay. — Courant. — Martineau. — Girard. — Gélineau. — Viau. — Lahaye. — Verdon. — Chauviré. — Guérif. — Esseul. — Cailleaud. — Papin. — Pasquier. — Séchet. — Dupont. — Meslet. — Lebailly. — Audureau. — Guyonneau. — Maurice. — Leclerc. — Thonnon. — Guérin. — Blancheton. — Elchinger. — Guiot. — Beline. — Vincent.

2° COMPAGNIE

Capitaine : M. LOISEL *.

Lieutenant : M. MASSIS.

Sous-Lieutenant : M. BIGOT.

Sous-Lieutenant de réserve : M. MARCHETEAU.

Adjudant : Lacoste.

Sergent-Major : Roux.

Sergents : Démartin. — Martin. — Davy. — Boivin. — Neyret. — Turpin. — Franc.

Caporaux : Georgeon. — Rideau. — Barbot. — Jonckerre. — Cogné. — Simonneau. — Lépicier. — Moreau. — Régnier. — Clairet. — Durand. — Chauvat
Tambour et Clairon : Besnard. — Terrien.

Soldats de 1^{re} classe : Bureau. — Pouce. — Cléret. — Bourrigault. — Jucquois. — Poupault. — Ouvrard. — Cordier. — Mestreau. — Métivier. — Pasquier. — Lefort. — Cousseau.

Soldats de 2^e classe : Aurillon. — Leroy. — Gois. — Bléry. — Paquet. — Pemzec. — Nail. — Courtois. — Guérinet. — Auger. — Doublet. — Ravion. — Croizon. — Astier. — Jamin. — Ouvrard. — Samson. — Robin. — Fuselier. — Dentiste. — Duc. — Flagel. — Gallard. — Duffault. — Le Normand. — Jamain. — David. — Chapui. — Poirier. — Hardoin. — Leclerc. — Beaussier. — Taudon. — Souvré. — Lehaye. — Poisson. — Tribondeau. — Thermeau. — Méré. — Tudeau. — Ronot. — Bossé. — Charles. — Boutin. — Humeau. — Chéné. — Poirier. — Libeau. — Sourice. — Auvinet. — Bompas. — Rottier. — Aubœuf. — Albert. — Rencault. — Gallard. — Duveau. — Meschain. — Hudon. — Daudet. — Perreault. — Anger. — Moquin. — Chalopin. — Raboyeau. — Brébion. — Chupin. — Aureau. — Leprêtre. — Thébault. — Langlais. — Brémond.

3^e COMPAGNIE

Capitaine : M. BÉTEILLE ✱.

Lieutenant : M. CHEVANNE.

Sous-Lieutenant : M. CHARPENTIER.

Sous-Lieutenant de réserve : M. BRUXELLES.

Adjudant : Garnault.

Sergent-Major : Villaroge.

Sergents : Pineau. — Grassy. — Susset. — Deslys. — Chouard. — Rochard. — Bouet.

Caporaux : Daumas. — Huet. — Richard. — Dufour. — Coindet. — Lecourt. — Lemaitre. — Lecointre. — Soreau. — Bachelier. — Moreau. — Coiffard. — Dallay. — Bréval.

Soldats de 1^{re} classe : Gagnereau. — Péanne. — Brossier. — Poupard. — Harrouis. — Ménard. — Guérin. — Montesquieur. — Verdier. — Cailleau. — Pimbert. — Malvé. — Roi. — Deniau. — Pezot. — Aubin.

Soldats de 2^e classe : Guiet. — Guesdier. — Freslon. — Huet. — Gentilhomme. — Bonnet. — Douteau. — Buhinier. — Décarrière. — Dufresne. — Simon. — Bernet. — Clémenceau. — Charpentier. — Sucher. — Hilleret. — Taveau. — Dellemasse. — Guitton. — Le Guillou. — Ferney. — Fourrier. — Lemer. — Royer. — Jeudi. — Martineau. — Launay. — Moulin. — Coste. — Beaumont. — Chartier. — Folliacé. — Ailleris. — Laigle. — Maurier. — Lemoine. — Bertin. — Pelé. — Piron. — Lebreton. — Ménard. — Ouvrard. — Ballu. — Michel. — Jouet. — Guyot. — Lemoine. — Darteil. — Grimault. — Chouteau. — Fouet. — Sevenou. — Ferchaud. — Guinut. — Augereau. — Rossard. — Champion. — Laurieux. — Proutière. — Leroux. — Bouleau. — Pihouéc. — Leblanc. — Bourrigault. — Hublet. — Ménard. — Kaizer. — Rouault. — Joly. — Renéme. — Jengliney. — Lequéré. — Despicht. — Réthoré,

4^e COMPAGNIE

Capitaine : M. MAZERAM.

Lieutenants : MM. GIRARDY. — MAGNY.

Sous-lieutenant : N....

Sous-Lieutenant de réserve : M. BAILLY.

Adjudant : Cantié.

Sergent-Major : Colomb.

Sergents et fourrier : Georges. — Métayer. — Raimbault. — Ferrand. — Gonet.
— Trudeau. — Vauclare.

Caporaux : Bouyer. — Dubreuil. — Pézeril. — Clément. — De Béon. — Catier. —
Guict. — Dugast. — Colin. — Mercier. — Rebeilleau. — Rachinel.

Clairon et Tambour : Lesgnier. — Naud.

Soldats de 1^{re} classe : Genet. — Mercier. — Bodin. — Marot. — Noyer. —
Grégoire. — Morlet. — Manceau. — Andiguet. — David. — Lambert. —
Guillemin. — Berouard. — Chauviré. — Oger.

Soldats de 2^e Classe : Baillif. — Philomèle. — Freulon. — Lusseau. — Revaud.
Parent. — Théodet. — Pentais. — Bourreau. — Bouilleau. — Denis. —
Sabourault. — Rhétoré. — Chapron. — Barat. — Jolivet. — Bretonnière.
— Guérin. — Audenet. — Trinquelle. — Roth. — Guinebault — Lhomme.
— Grosjean. — Rabeau. — Robin. — Fopp. — Mitrou. — Cuau. —
Daburon. — Brunceau. — Vaillant. — Haguenier. — Joubert. — Lemesle.
— Faribault. — Pinguet. — Cahoreau. — Legendre. — Bliat. — Esnault.
— Bouleau. — Favalier. — Richard. — Bodier. — Davy. — Blet. —
Mauget. — Frouin. — Maindrou. — Jaugin. — Guillou. — Jeauneteau.
Routier. — Turpault. — Beaulieu. — Coiffard. — Pineau. — Defois —
Frouin. — Niveléau. — Denis. — Borit. — Beaumont. — Teston. —
Charpentier. — Baillou. — Duffet. — Dalibon. — Rousse. — Renou. —
Gamer. — Normand. — Marais. — Grimaldi.

3^e BATAILLON

Chef de bataillon : M. BONAMY *.

Capitaine adjudant-major : M. ANCELOT *.

1^{re} COMPAGNIE

Capitaine : M. MEAUZÉ.

Lieutenant : M. DE GOUVELLO.

Sous-Lieutenant : M. DUCOURAU.

Sous-Lieutenant de réserve : M. LEGRAY.

Adjudant : Le Beacop.

Sergent-Major : Lucas.

Sergents et Fourrier : Baranger. — Delalande. — Rabouin. — Gaultier. — Boutet, — Amirault. — Legrand.

Caporaux : Prouteau. — Planchenault. — Prèteselle. — Roy. — Milon. — Rabin. — Morin. — Planchenault. — Guiard. — Moreau. — Beauvais. — Hautreux.

Tambour et Clairon : Jossier. — Fleurance.

Soldats de 1^{re} classe : Arrault. — Babau. — Cesbron. — Moreau. — Chaillou. — Genêt. — Pavy. — Tremblais. — Haloppé. — Gourdon. — Galichet. — Devanne. — Lemasson. — Boutin. — Raimbault.

Soldats de 2^e classe : Battais. — Chevallier. — Grimaud. — Gendron. — Baugé. — Gaucher. — Amirault. — Bretau. — Pineau. — Crepelière. — Réthoré. — Métivier. — Pillault. — Raimbault. — Guignard. — Cormery. — Chalot. — Chollet. — Bergeon. — Hubert. — Gabillot. — Diboine. — Charpentier. — Rustant. — Letexier. — Arthuis. — Bouesseau. — Fromentin. — Thébaud. — Equi. — Handorin. — Legendre. — Neveu. — Denis. — Vallée. — Guimon. — Bridier. — Pommeraye. — Chidane. — Lefèvre. — Mizandeu. — Gaudineau. — Morin. — Poupard. — Gabilard. — Pineau. — Delhumeau. — Bourreau. — Banchercau. — Ditière. — Baulieu. — Suard. — Bazille. — Legagneux. — Halbert. — Leroux. — Vierron. — Cesbron. — Courtois. — Masson. — Toubanc. — Loiseau. — Fleurance. — Chestier. — De Crochard. — Lucas. — Grolet. — Bertrand. — Griffon. — Rousseau. — Génin. — Lemesle.

2^e COMPAGNIE

Capitaine : M. D'ATTECOURT B.

Lieutenant : MM. WEYWADA B. — PILZER.

Sous-Lieutenant : N....

Sous-Lieutenant de réserve : M. CHESNEAU.

Adjudant : Rimallo.

Sergent-Major : Sirvent.

Sergents et fourrier : Gillot. — Normandine. — Dupont. — Bergeron. — De Brunier. — De Gouvello. — Esquirol.

Caporaux : Pichot. — Chandonnay. — Jahan. — Chaussepied. — Piraudeau. — Baumard. — Gabillard. — Poupard. — Penaud. — Bouliissière. — Emériaux. — Cruaud.

Tambour et Clairon : Goileau. — Challau.

Soldats de 1^{re} classe : Guincbretière. — Lepointre. — Harrault. — Boisselier. — Landreau. — Maillet. — Bloudeau. — Venon. — Gasnault. — Ayeau. — Moreau. — Gaboriau. — Ouvrard. — Dublineau.

Soldats de 2^e classe : Boré. — Babin. — Baumard. — Renard. — Cocuau. — Beurois. — Ridcau. — Gallé. — Rouzier. — Fournier. — Vitré. — Gou-richon. — Récher. — Cailleau. — Martin. — Mahoudeau. — Cerisier. — Breton. — Duret. — Lasseray. — Bouin. — Couléon. — Desnoues. — Albrier. — Pougade. — Mainfroy. — Besnier. — Gohier. — Hou-dayer. — Gendron. — Communal. — Nebout. — Juston. — Meslin. — Hardy. — Méron. — Robin. — Brujasson. — Gasnier. — Mesnard. — Pigis. — Greffier. — Lecoindre. — Landreau. — Courant. — Hervé. — Bureau. — Bénion. — Cottenneau. — Quétimeau. — Meunier. — Brisset. — Guillemet. — Cordier. — Baleine. — Miclet. — Tessier. — Diot. — Rousseau. — Varannes. — Pairoteau. — Normand. — Frapreau. — Gagnereau. — Nivelcau. — Juin. — Brosseau. — Chevallier. — Ridard. — Fillon.

3^e COMPAGNIE

Capitaine : M. JAULMES.

Lieutenants : MM. DESCOINGS. — VIDOT.

Sous-Lieutenant : N...

Sous-Lieutenant de réserve : M. DE VILLOUTREYS.

Adjudant : Roblin.

Sergent-Major : Grenouilleau.

Sergents et fourrier : Leroy. — Terlin. — Rousseau. — Gaudin. — Déchenayes. — Berthonnière. — Berthelot.

Caporaux : Lienhard. — Audibert. — Touzalin. — Goujeon. — Dansault. — Boutet. — Bodin. — Pérvier. — Duchêne. — De Fouchier. — Froger. — Réveillère.

Tambour et Clairon : Boiston. — Rabin.

Soldats de 1^{re} classe : Goujon. — Besnard. — Daluzeau. — Boué. — Végér. — Bloudeau. — Bosseau. — Lebrun. — Girault. — Branchereau. — Audiau. — Chiron. — Body.

Soldats de 2^e classe : Bourreau. — Allain. — Lizambart. — Chignard. — Brisset. — Fourcher. — Vivez. — Poivilliers. — Rideau. — Bonin. — Boutru. — Grimbault. — Vaslin. — Appolinaire. — Auillans. — Legué. — Bidet. — Touchais. — Lefort. — Guérineau. — Lézement. — Desmarchais. — Mazoué. — Poirier. — Legros. — Duchêne. — Pipelier. — Hervé. — Coulon. — Bassercau. — Chamballon. — De Bréanski. — Boutard. — Hamard. — Robert. — Péhu. — Bodier. — Gaillard. — Duvacher. — Fournier. — Pinon. — Eluard. — Bureau. — Rabincau. — Chartier. — Terrien. — Eon. — David. — Palatin. — Brochard. — Marchand. — Gallard. — Roulier. — Rabin. — Poidvin. — Chataignier. — Bondu. — Hervé. — Gabory. — Verron. — Blond. — Legai. — Gasté. — Bataillcau. — Dufeu. — Rousseau. — Moron. — Rulier. — Baranger. — Girard. — Joulain. — Challet. — Delaunay. — Pineau. — Viau. — Moulin. — Battesti. — Marot.

4^e COMPAGNIE

Capitaine : M. MAZIER *.

Lieutenants : MM. LRCOCONNIER. — AUDRA.

Sous-Lieutenant : N....

Sous-Lieutenant de réserve : M. VÉRAN.

Adjudant : Druet.

Sergent-Major : Jouanneau.

Sergents et fourrier : Démaret. — Buffard. — Simonnet. — Drouilhet. — Brosseau. — Mathieu. — Pichon.

Caporaux : Brisacier. — Roy. — Godard. — Hilaire. — Lemière. — Dolbeau. — Pineau. — Percheron. — Pouet. — Chauveau. — Moron. — Lepage.

Tambour et Clairon : Dupin. — Dhiver.

Soldats de 1^{re} classe : Charnicolas. — Bonnet. — Lefay. — Pauvert. — Besson. — Boré. — Clémot. — Robin. — Bondu.

Soldats de 2^e classe : Dallet. — Aubineau. — Coutel. — Guyot. — Page. — Dupouls. — Gueffier. — Coudrain. — Grenier. — Pinier. Derré. — Bretonneau. — Foucher. — Pouleau. — Régner. — Rival. — Momberger. — Derussé. — Péan. — Moine. — Durandeau. — Subilleau. — Planchenault. — Fleury. — Davau. — Guémas. — Bruneau. — Fresnay. — Camus. — Delaune. — Maussion. — Feuvrais. — Dubois. — Plassais. — Feuvrais. Bossé. — Bellier. — Rivron. — Bouet. — Bossé. — Dady. — Toulon. — Loiseau. — Delaunay. — Emeriau. — Humeau. — Poirier. — Boisdron. — Huteau. — Denoyer. — Gaultier. — Egreau. — Chauvet. — Giron. — Fonteneau. — Gravoil. — Aubin. — Boré. — Gallard. — Aubert. — Poirreau. — Noyer. — Brisset. — Bazantay. — Bernier. — Trouvé. — Ménard. — Guichet. — Debillot. — Piton. — Cussonneau. — Pauvert. — Garreau. — Bouyer. — Froget. — Arlot. — Baudet. — Chassereau. — Delavente. — Rézeau. — Taudon.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION. — COUP D'ŒIL SUR LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA MONARCHIE. — Féodalité; Louis-le-Gros; Croisades; Charles V	3
ARMÉES PERMANENTES. — Charles VII; Louis XI; Louis XII; François 1 ^{er} .	6
RÉGIMENTS. — Henri II; Henri IV; Louis XIII; Louis XIV; Louis XV; Régiments qui ont tenu le 135 ^e rang.	11
ÈRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — Demi-brigades; la 135 ^e .	16
CHAPITRE PREMIER. — (12 janvier 1813 — 12 mai 1814)	21
CHAPITRE II. — (27 septembre 1870 — 1 ^{er} octobre 1887)	143
COLONELS DU 135 ^e D'INFANTERIE	208
ÉTAT NOMINATIF DES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS FAISANT PARTIE DU 135 ^e RÉGIMENT D'INFANTERIE A LA DATE DU 29 AOUT 1891	209

**This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)**

Preservation photocopying and binding

by

**Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts**



1995



3 2044 013 681 887

